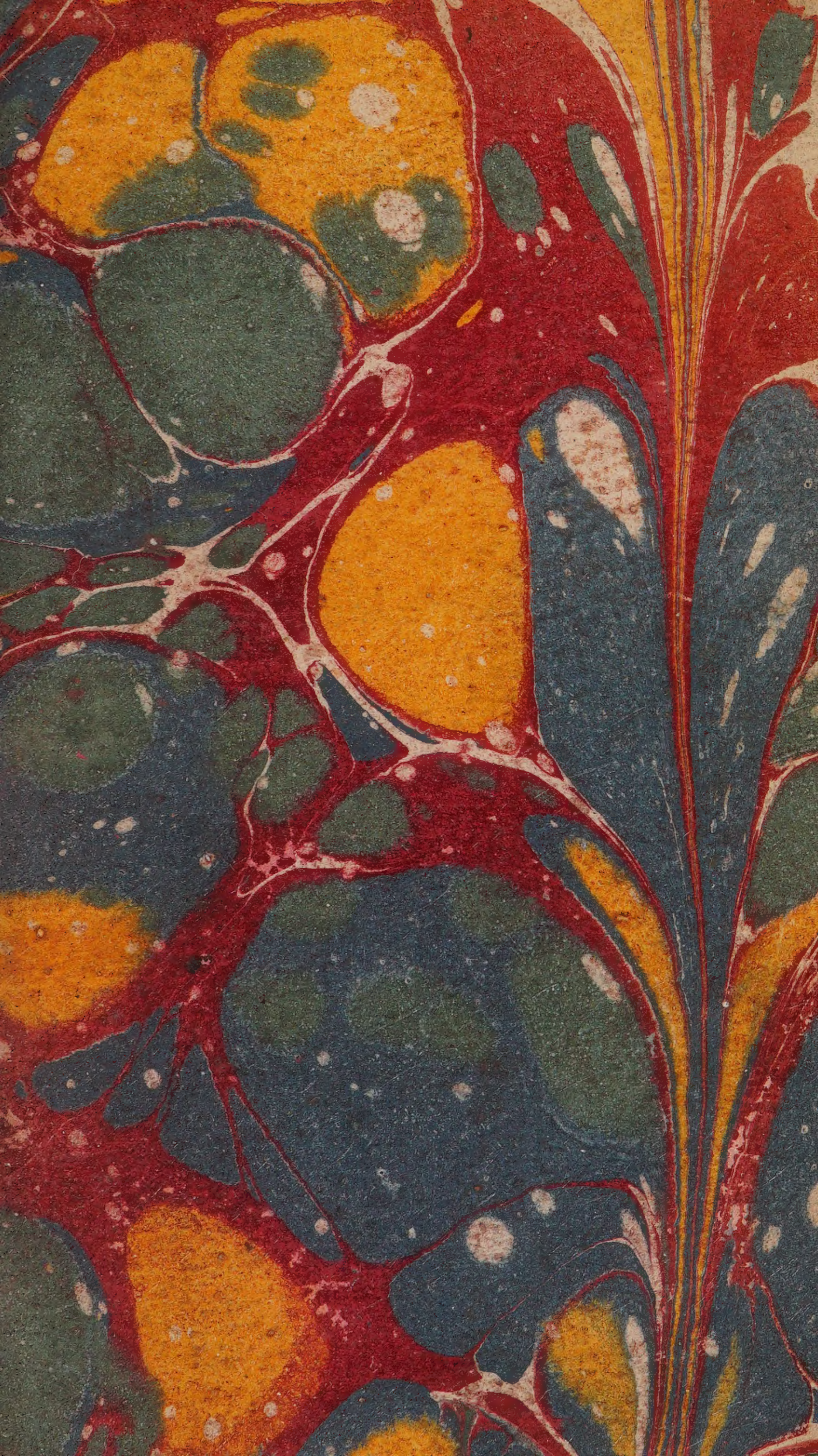






MONDE, Le

Pt. II by J.B. de Mirabaud
Pt III by J.B. Le Mascrier

DE L'AME,
ET DE SON
IMMORTALITÉ.

Pts 2-3 of
"Le monde, son
origine et son
antiquité" Ed. Du Marsais
& Le Mascrier.
(Nouv. Biog. Gen.)

DE L'AME,

ET DE SON

IMMORTALITÉ.

SECONDE PARTIE.

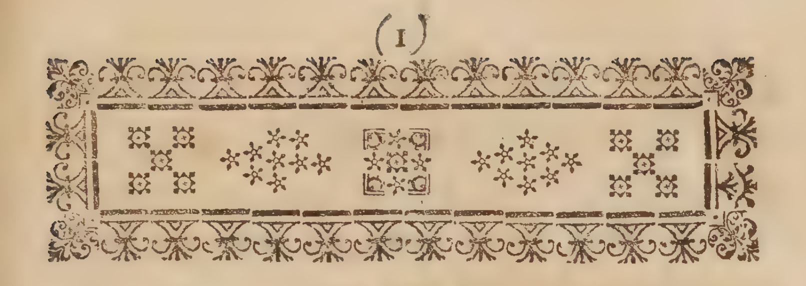
(par J. B. de Mirabaud)



A LONDRES.

M. DCC. LI.

Eheu! quàm miserum est fieri metuendo senem!
Publ. Syrus.



DE L'AME, ET DE SON IMMORTALITÉ.

TOUJOURS occupés de l'avenir, la mort même ne borne pas notre inquiétude; nous la poussons au-delà du tombeau. Nous sçavons qu'il n'est pas question seulement d'une heure, d'une année ou d'un siécle, mais d'une éternité qui nous attend après la mort (a); & sans faire attention à

(a) Non unius horæ
Ambigitur status, in quo sit mortalibus omnis

cette autre éternité qui nous a précédés, nous n'envisageons qu'avec effroi celle qui doit nous suivre. L'essai que les hommes font pendant toute leur vie des plaisirs & des peines, leur en fait souhaiter ou craindre d'infiniment plus durables; & cette pensée produit en eux un désir violent de connoître quel doit être leur sort, lorsquils cesseront de vivre. C'est ce désir & cette inquiétude générale des hommes, qui ont donné lieu aux raisonnemens qu'ils ont faits dans tous les tems sur la nature de l'ame. Persuadés qu'il faut exister avant que d'être heureux ou misérable, ils ont examiné s'il étoit de l'essence de leur être de subsister encore après la mort. Les uns l'ont cru, & se sont promis l'immortalité; d'autres ont pensé le contraire, & se sont soumis sans peine à un anéantissement ou plutôt à

Ætas post mortem quæ restat cunque manenda.

Lucret. lib. 3.

une diſſolution, qu'ils ont regardée, moins comme le terme de leurs plaiſirs, que comme la fin des maux auxquels la nature humaine eſt néceſſairement ſujette.

L'extrême interêt que nous avons à découvrir ſi nous devons un jour ceſſer d'être, ou ſi nous ſerons toujours, devroit nous engager à faire quelques efforts pour nous en éclaircir. Mais ce n'eſt point avec un eſprit timide & prévenu qui ne connoît & ne reſpecte que ſon ſiécle, qu'on doit entreprendre cette diſcuſſion. Il faut ſortir de cette enceinte d'opinions préſentes, où la nature & l'éducation nous ont enfermés : il faut franchir cette barriere qui nous environne, donner un champ libre à nos réflexions, nous tranſporter dans les ſiecles les plus reculés, & examiner ſans préjugé ce qu'on a penſé avant nous ſur la nature de notre ame. Par-là on apprendra l'hiſtoire naturelle de cette ſubſtance qui nous anime; on verra le progrès & la ſource de l'opinion de ſon

immortalité ; on connoîtra ſur quoi cette opinion a été fondée parmi la plus grande partie des Peuples. Mais convenons de la vérité : à s'en tenir à ces ſeules recherches, on ne verra rien qui mérite de fixer nos ſentimens, rien qui ne ſoit une preuve de la foibleſſe de l'eſprit humain & de l'aveuglement de notre raiſon, lorſqu'elle n'eſt point éclairée par des lumieres ſupérieures.

CHAPITRE I.

Premiere idée que les Hommes ont eue de l'Ame.

DE toutes les parties de la Philoſophie, la Métaphyſique eſt une de celles que l'on croit avoir perfectionnée le plus dans ces derniers tems. Nos Philoſophes plus ſubtils & plus éclairés que ceux qui avant eux avoient raiſonné ſur cette matiere, ſe vantent d'avoir débrouillé ce que les ſiécles

précédens avoient confondu, & d'avoir prouvé d'une maniere convaincante la ſpiritualité, & par conſéquent l'immortalité de notre ame. La raiſon dont ils ſe ſervent pour démontrer une vérité auſſi importante, leur paroît ſi naturelle & ſi facile à trouver, qu'ils s'étonnent comment nos peres ne s'en ſont point apperçus; enſorte qu'en cela ils reconnoiſſent la vérité de ce que diſoit un Ancien (*a*): » Un tems viendra, où l'é-
» tude & l'application de nos neveux dévoi-
» leront tous ces myſteres; un jour nos
» deſcendans ſeront ſurpris, que nous ayons
» pû ignorer des choſes auſſi claires, & dont
» la découverte étoit ſi aiſée. «

Il n'eſt point de mon ſujet d'entrer ici dans l'examen de cette preuve ſi claire &

(*a*) C'eſt Seneque, qui dans ſes Queſtions naturelles, liv. 7. ch. 25. parlant des Cometes & des Eclipſes de Lune, dit: *Veniet tempus, quo iſta, quæ nunc latent, in lucem dies extrahet, & longioris ævi diligentia; veniet tempus, quo poſteri noſtri tam aperta nos neſciſſe mirentur.*

ſi évidente, de cet argumennt ſans replique par où l'on prétend démontrer invinciblement la ſpiritualité de l'ame; cette diſcuſſion trouvera ſa place dans la ſuite de ce Traité: mon deſſein a été ſeulement de rappeller à mes Lecteurs ce que l'on penſe aujourd'hui de cette ſubſtance. Ainſi comme j'entreprens de faire connoître dans ce Chapitre quelle premiere notion les Hommes en ont eue, en rapprochant ces deux extrémités, je prétens montrer la différence étonnante qui ſe trouve entre les idées qu'on s'eſt formées en divers tems d'une même choſe.

Aujourd'hui on entend généralement par le mot d'Ame une ſubſtance immatérielle tellement unie au corps, que les mouvemens de l'un ſont néceſſairement ſuivis des mouvemens de l'autre. Les Anciens s'en étoient formé une idée aſſez différente. Examinons donc les divers degrés par où l'Ame a paſſé, avant que de ſe ſpiritualiſer dans l'eſprit des hommes.

Dans ſa premiere origine le mot d'Ame ne ſignifioit que la reſpiration animale, autrement l'air que nous reſpirons, & qui eſt le principe de notre vie. On entendit enſuite par ce terme une matiere ſubtile & déliée, diſtinguée de ce corps groſſier qu'elle animoit, & pouvant ſubſiſter après la diſſolution de ſes organes ; c'eſt-à-dire pouvant paſſer dans un autre corps, & l'animer de même qu'elle avoit animé celui qu'elle quittoit, ou bien être reçue dans un lieu, où elle ſubſiſteroit ſans être unie à aucun corps. Enfin on a ſpiritualiſé l'ame, & on en a fait une ſubſtance d'une nature abſolument différente du corps; mais elle n'eſt arrivée à ce point que lentement. Combien n'a-t'il pas fallu de ſiécles, pour accoutumer les hommes à une idée dont ils ſont ſi éloignés par leur maniere naturelle & ordinaire de penſer !

Dans notre Langue, & dans la plûpart des Langues vivantes, les termes d'Ame &

d'Esprit ne sont point équivoques, sur-tout depuis que la Philosophie moderne a été introduite : on entend présentement par ces mots un être absolument immatériel. Il n'en étoit pas ainsi du tems de nos Peres. Les Langues anciennes qui nous ont fourni ces termes, ne nous ont point communiqué l'idée qui y étoit alors attachée ; ces mots ne signifioient autre chose dans leur origine, que souffle & vent : c'est la premiere idée que les Anciens ont eue de l'Ame & de l'Esprit ; respirer, & être animé, étoient pour eux une même chose. Les termes de ψυχὴ & de πνεῦμα (*a*), dont on s'est

(*a*) Ψυχὴ vient de Ψύχω, qui signifie *spiro* ou *refrigero*, *je souffle*, *je rafraîchis*. Aussi Chrysippe dit-il dans Plutarque, *De Stoïc. repug.* que l'ame n'a été appellée de ce nom Ψυχὴ, que *à refrigeratione*. ὅθεν οὐκ ἀπὸ τρόπου τὴν Ψυχὴν ὠνομάσθαι παρὰ τὴν ψῦξιν.

A l'égard de πνεῦμα, il vient de πνέω, qui signifie *flo*, *spiro*, *je souffle*, & se prend ordinairement pour le vent : comme Aristote, *De Mundo*, nous l'apprend en ces termes : Ἄνεμος οὐδέν ἐστι

ſervi dans la Langue Grecque pour déſigner l'Ame & l'Eſprit, veulent dire ſimplement *la reſpiration* & le *ſouffle*; & ceux de *ſpiritus*, *animus*, *anima*, ne ſignifient autre choſe en Latin que *ſouffle* & *vent* (*a*). Les Auteurs Sacrés n'ont pas même d'autres termes dans la Langue Hébraïque pour déſigner l'Eſprit de Dieu, que celui dont ils ſe ſervent pour exprimer le vent & le ſouffle.

Il n'eſt pas ſurprenant que les Juifs ayent confondu l'eſprit avec le corps, puiſque, comme nous le verrons dans la ſuite, il ne paroît pas que les premiers Ecrivains de cette Nation ayent eu aucune idée d'une ſubſtance purement ſpirituelle. Mais on ne peut

πλὴν ἀὴρ πολὺς ῥέων καὶ ἀθρόος, ὅστις ἅμα καὶ πνεῦμα λέγεται; & le même Philoſophe, *Politic. lib.* 4. ſe ſert du même terme pour ſignifier les différens vents : Τῶν πνευμάτων, dit-il, λέγεται τὰ μὲν Βόρεια, τὰ δὲ Νότια.

(*b*) *Alii ventum, undè anima, vel animus, nomen accepit; quòd Græcè ventus* ἄνεμος *dicitur.* Lactant. *De Opif. Dei, cap.* 17.

s'empêcher d'être étonné, que les Grecs & les Romains qui ont tant raiſonné ſur la nature de l'ame, n'ayent eu dans leurs Langues aucun terme particulier pour la déſigner. Or delà je prétens être en droit de conclure, que ni les anciens Grecs, ni les anciens Latins, n'ont eu aucune notion de l'être immatériel, puiſque dans leurs Langues, quoique très-fécondes & très-abondantes, il ne ſe trouve aucun terme pour l'exprimer; & voici comment je raiſonne.

Dans l'origine des Langues, les hommes ont déſigné par des noms propres & particuliers toutes les choſes, dont ils avoient quelque notion: or il ne ſe trouve point de Langue ancienne, où l'être immatériel ſoit exprimé par un terme particulier; donc les Anciens n'avoient aucune notion de l'être immatériel.

On dira peut-être, que les Anciens n'ayant point d'idée claire de l'Eſprit, ne pouvoient le déſigner que métaphoriquement. Mais

raiſonner de la ſorte, c'eſt confondre l'idée de l'eſprit avec la notion de l'eſprit. Il ſuffit d'avoir la notion d'une choſe, pour pouvoir déſigner cette choſe par quelque terme; mais il n'y a aucun rapport d'idée entre un nom & la choſe indiquée par ce nom. D'ailleurs n'avons-nous pas aujourd'hui dans nos Langues vivantes des termes particuliers pour exprimer l'Eſprit & l'Ame, ſans avoir cependant une idée beaucoup plus claire & plus diſtincte que les Anciens, ni de l'ame, ni de l'eſprit? Ces mots, comme je l'ai déja dit, ne ſignifient proprement parmi nous qu'un être ſpirituel & immatériel. Il eſt vrai que nous nous en ſervons quelquefois pour déſigner un corps très-ſubtil : nous diſons, par exemple, *eſprit de vin*, *eſprit de nitre*, *eſprits animaux*, *&c.* Mais ces expreſſions ſont métaphoriques dans notre Langue; & parmi nous la premiere & véritable ſignification du mot *eſprit* eſt l'être immatériel, au lieu que chez les Anciens c'étoit tout le con-

traire. Dans leurs Langues la matiere étoit la ſignification propre de ce terme ; & s'ils s'en ſervoient quelquefois pour déſigner l'être immatériel, ce n'étoit que métaphoriquement. Or d'où vient cette différence entre les Langues anciennes & les Langues modernes ? De ce que la notion de l'eſprit, ou de l'être immatériel, eſt poſtérieure aux premieres, & antérieure aux autres.

Lorſque Platon introduiſit la ſpiritualité dans la nature de l'ame, il fut obligé de ſe ſervir des termes de ſa Langue qui étoient déjà en uſage, & qui pouvoient le mieux exprimer la choſe qu'il vouloit indiquer. Les Latins en ont uſé de même; & aujourd'hui nos Miſſionnaires obligés de pratiquer la même choſe parmi les Sauvages, à qui ils veulent donner quelque notion d'un être immatériel, ſont contraints de s'aſſujettir à des mots de leurs Langues, qui juſqu'alors avoient déſigné quelque choſe de corporel. Mais nos Langues modernes ayant trouvé la

notion de l'eſprit déjà établie avant leur naiſſance, ont pû fournir des termes qui n'euſſent point d'autre ſignification propre, que celle de l'être immatériel, quoique dans les Langues anciennes dont ces mêmes termes étoient empruntés, ils euſſent un ſens très-différent, & s'appliquaſſent proprement à la matiere. Concluons donc que la premiere idée que les hommes ont eue de l'ame, eſt celle d'un être matériel.



CHAPITRE II.

Origine de l'immortalité de l'ame.

PAR l'antiquité de l'opinion de l'immortalité de l'ame, on voit que les hommes en ont fait de bonne heure une ſubſtance diſtincte du corps qu'elle animoit, & capable d'exiſter par elle-même. Il ne faut cependant pas confondre cette immortalité qu'ils lui ont attribuée, avec ſa ſpiritualité, puiſque, comme nous le verrons, on la croyoit immortelle long-tems avant que de penſer qu'elle fût ſpirituelle. On doit encore moins confondre le tems auquel on a commencé de la croire ſpirituelle, avec celui que les Philoſophes ont rendu ſi célebre par leurs diſputes ſur ſon immortalité, puiſque les Egyptiens, les Chaldéens & pluſieurs autres Peuples la croyoient immortelle long-tems avant que Phérécyde,

Pythagore & Thalès s'avisassent de dogmatiser sur cette matiere.

Quoique nous trouvions chez les Anciens la doctrine de l'immortalité de l'ame établie en même tems en différens endroits de la terre, cependant avec un peu d'attention il ne nous sera pas difficile de démêler à peu près quel Peuple a eu le premier cette opinion, & de fixer au moins le lieu de son origine, si nous ne pouvons en fixer précisément le tems. Les Egyptiens, les Mages, les Chaldéens, les Gaulois & les Thraces, sont ceux chez qui ce sentiment paroît avoir la plus grande antiquité; pour les Grecs, ils conviennent eux-mêmes qu'ils l'ont reçu des Egyptiens: c'est pourquoi nous allons examiner de quelle maniere il a pu s'établir chez chacun de ces Peuples en particulier.

Les Thraces sont fameux entre les Anciens par la certitude avec laquelle ils ont crû l'ame immortelle. Ces Peuples pleuroient

à la naissance de leurs enfans, & se réjouissoient à la mort de leurs proches : c'étoit aussi un usage établi parmi eux pour les femmes, de se brûler toutes vives avec les corps de leurs maris (*a*). Or ces coutumes bisarres & cruelles n'étoient fondées que sur

(*a*) *Edito puero, propinqui eum circumsidentes comploratione prosequuntur, ob ea mala, quæ necesse est illi, quòd vitam ingressus sit, perpeti : hominem verò fato functum per lusum atque lætitiam terræ mandant, referentes quot malis liberatus in omni sit felicitate. Singuli plures uxores habent, quorum ubi quis decessit, disceptatio magna fit inter uxores, quænam dilecta fuerit à marito præcipuè. Quæ talis judicata est, ea à viris ac mulieribus exornata ad tumulum à suo propinquissimo mactatur, unàque cum viro humatur, cæteris id sibi pro ingenti calamitate ducentibus.* Herodot. *lib.* 5. & Solin, *ch.* 10. *Concordant omnes ad interitum voluntarium, dum nonnulli eorum putant obeuntium animas reverti, alii non extingui, sed beatas magis fieri. Apud plurimos luctuosa sunt puerperia : denique recèns natum fletu parens excipit ; contraversùm læta sunt funera, adeò ut exemtos gaudiis prosequantur. Fœminæ insiliunt defunctorum rogos conjugum, & quod maximum insigne ducunt castitatis, præcipites in flammas eunt.* Vid. Valer. Max. *lib.* 2. *cap.* 6. & Mel. *lib.* 2. *cap.* 2.

l'opinion

l'opinion de l'immortalité ; & cette opinion leur avoit été inſpirée par Zamolxis, leur Légiſlateur. Hérodote nous apprend (*a*) qu'il avoit enſeigné à ces Peuples, qu'au ſortir de cette vie ils iroient dans un lieu, où ils jouïroient de toutes ſortes de biens ; que pour faire recevoir ſa doctrine avec plus de reſpect, il s'étoit caché pendant trois ans dans un lieu ſoûterrain, & qu'au bout de ce terme il s'étoit fait revoir, comme

(*a*) *Zamolxis hic homo fuit, Samique ſervitutem ſervivit Pythagoræ Mneſarchi filio. Illinc nactus libertatem, in Patriam rediit. Qui cùm animadverteret Thraces malè viventes & inſcitè, ipſe edoctus Ionicum vivendi genus & mores liberaliores, domicilium extruxit, in quod primos quoſque popularium in convivium accipiebat, & inter convivandum docebat, neque ſe, neque ſuos convivas, nec eos qui ex ipſis in omne tempus naſcerentur, interituros ; ſed in eum locum ituros, ubi ſuperſtites omnium bonorum compotes eſſent. Dum ea ageret atque diceret, interim ſubterraneum ædificium ſtruebat : quo prorsùs abſoluto, è Thracum conſpectu ſe ſubducit, deſcendens in illud ſubterraneum ædificium ; ubi circiter triennium egit, deſiderantibus eum Thracibus. Quarto anno ſe eiſdem in conſpectum dedit ; atque ita credibilia ſunt effecta, quæ illis expoſuerat.* Herodot. *lib.* 4.

un homme qui auroit eu commerce avec les Dieux. Diodore de Sicile rapporte (*a*) qu'il avoit assuré les Thraces, que la Déesse Vesta lui avoit dicté ses loix. Or, selon Hérodote (*b*), Zamolxis avoit été esclave de Pythagore ; & Diogene Laërce ajoute qu'il avoit été son disciple (*c*). Ainsi il faut chercher ailleurs que chez les Thraces l'origine de l'opinion de l'immortalité de l'ame.

Les Gaulois ne se sont pas rendus moins célebres que les Thraces, par le mépris que leur inspiroit pour la mort l'espérance qu'ils avoient conçue de l'immortalité. Les Druides qui étoient tout ensemble leurs Philosophes, leurs Législateurs & leurs Prêtres,

(*a*) *Apud Arismaspos Zatraustes bonum genium, apud Getas Zamolxis communem Vestam, legum auctorem suarum finxisse perhibentur.* Diodor. *lib.* 1.

(*b*) Voyez page précédente, Note (*a*).

(*c*) *Habuit* (Pythagoras) *servum Zamolxim, quem Getæ Deum faciunt, Saturnum, ut ait Herodotus, existimantes.* Diog. Laert. *in Pythag.*

avoient établi cette opinion parmi eux; afin de les rendre plus vertueux & plus braves (*a*). Ils n'avoient pas été trompés dans leur attente. Les Gaulois affrontoient les plus grands périls, & ne craignoient point d'expoſer une vie, qu'ils croyoient devoir être ſuivie d'une autre (*b*). Cependant il ne paroît point qu'une opinion ſi fortement établie parmi ces Peuples, eût chez eux une

(*a*) *Inprimis hoc volunt perſuadere, non interire animas, ſed ab aliis poſt mortem tranſire ad alios; atque hoc maximè ad virtutem excitari putant, metu mortis neglecto.* Cæſ. *de Bel. Gal. lib. 6. &* Mela, *lib.* 3. *cap.* 1. *Unum ex iis, quæ præcipiunt, in vulgus effluit, videlicet ut forent ad bella meliores, æternas eſſe animas, vitamque alteram ad manes. Itaque cùm mortuos cremant ac defodiunt, apta viventibus olim negotiorum ratio, etiam & exactio crediti deferebatur ad inferos.* Vid. Val. Max. *lib.* 5. Diodor. *lib.* 6. Strab. *lib.* 4.

(*a*) . . . . . Vobis auctoribus, umbræ
Non tacitas Erebi ſedes, Ditiſque profundi
Pallida regna petunt. Regit idem ſpiritus
artus

origine fort ancienne. César eſt le premier qui en ait parlé ; & quoique les Gaulois fuſſent connus long-tems avant lui par les fréquentes irruptions qu'ils avoient faites dans l'Italie & dans la Grece, il n'étoit point encore queſtion qu'ils cruſſent l'ame immortelle. Les Anciens ne les avoient jamais regardés que comme des barbares & des brutaux. Ce fut donc le commerce que les Druides eurent avec les Grecs, qui avoient envoyé pluſieurs Colonies ſur les côtes de la Gaule, qui leur apprit une choſe que ces Philoſophes employerent depuis fort utilement pour le gouvernement de leurs peuples. Juſtin eſt poſitif ſur cet article. » Les

Orbe alio : longæ, canitis ſi cognita, vitæ
Mors media eſt . . . .
. . . . Inde ruendi
In ferrum mens prona viris, animæque capaces . . . . . .
Mortis, & ignavum rediturae parcere vitæ.
Lucan. *De Bel. Civ.* lib. 1.

» habitans de Marſeille enſeignerent, dit-
» il (*a*), aux Gaulois une maniere de vivre
» raiſonnable : ils leur apprirent à cultiver
» la terre, à s'aſſujettir à des loix ; & ils
» métamorphoſerent tellemenr ces hommes
» ſauvages & féroces, qu'il ſembloit que
» les Gaulois euſſent été tranſportés en
» Grece, plutôt que les Grecs dans les
» Gaules. «

Comme les Chaldéens & les Mages étoient extrêmement voiſins, il eſt inutile d'examiner ſéparément ce qui les regarde. Ceux-ci étoient des Prêtres & des Philoſophes de Perſe, ceux-là des Prêtres Babyloniens. L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit ſi ancienne chez les Chaldéens, qu'ils en

(*a*) *Ab his Galli & uſum vitæ cultioris, depoſitâ & manſuefactâ barbariâ, & agrorum cultus, & urbes mœnibus cingere didicerunt. Tunc & legibus, non armis vivere . . . . conſueverunt ; adeòque magnus, & hominibus, & rebus impoſitus eſt nitor, ut non Græcia in Galliam emigraſſe, ſed Gallia in Græciam tranſlata videretur.* Juſtin. *lib.* 43. *cap.* 4.

ont disputé aux Egyptiens l'honneur de l'invention : quelques-uns même la leur ont attribuée. Cependant on sçait qu'ils étoient redevables à l'Egypte de toutes leurs connoissances & de toute leur Philosophie. Belus avoit conduit autrefois une Colonie d'Egyptiens sur les bords de l'Euphrate, & avoit établi dans ce pays les Prêtres Chaldéens, à l'imitation de ceux d'Egypte (*a*). De-là venoit cette grande conformité d'usages qui se remarquoit entre les uns & les autres ; même goût pour l'observation des Astres, même soin d'écrire leurs annales. Comme ils avoient formé un même peuple, une origine commune les entretint dans un commerce & dans une liaison continuelle. Ainsi quand même l'opinion de l'immortalité de

(*a*) *In Babylonem Belus coloniam duxit, & delectâ apud Euphratem sede, Flamines, pro more Ægyptiorum, impensis & oneribus publicis exemtos instituit, quos Chaldæos Babylonii nominant. Hi stellas, Sacerdotum in Ægypto, Physicorumque & Astrologorum exemplo, observant.* Diodor. *lib.* 1.

l'ame n'eût pas encore été établie chez les Egyptiens, lorſqu'ils paſſerent en Chaldée, une doctrine auſſi intéreſſante ne pouvoit manquer de ſe communiquer des uns aux autres bientôt après ſon origine. C'eſt pour cette raiſon qu'elle ſe trouve ſi ancienne chez les Chaldéens ; & c'eſt ce qui a donné lieu à quelques-uns de croire qu'ils en étoient les inventeurs.

Les Chaldéens avoient inſtruit les Mages, leurs voiſins, de ce qu'ils avoient appris eux-mêmes ; & ceux-ci, conjointement avec les Grecs, répandirent dans la ſuite parmi les Gymnoſophiſtes une opinion qui ſubſiſte encore aujourd'hui chez eux. Mais ce paſſage de la doctrine de l'immortalité de l'ame dans les Indes arriva plus tard. Il paroît même que les Gymnoſophiſtes n'en avoient encore aucune connoiſſance du tems d'Alexandre : car ce Prince ayant demandé à un des plus conſidérables d'entr'eux, leſquels étoient en plus grand nombre, des

morts ou des vivans, celui-ci répondit que le nombre des vivans ſurpaſſoit certainement celui des morts, puiſque les morts n'étoient plus rien *(a)*. Or on conçoit qu'un homme perſuadé de l'immortalité n'eût pû faire cette réponſe. Quoi qu'il en ſoit, il ne reſte dans l'Antiquité aucun veſtige, qui prouve que ces Philoſophes ayent crû l'ame immortelle avant le commerce qu'ils eurent avec les Grecs.

Après ce que nous venons de dire, il ne nous ſera pas difficile de nous perſuader que les Egyptiens ont été les premiers qui ayent ſoutenu l'immortalité de l'ame. Le plus ancien des Hiſtoriens l'aſſûre ainſi *(b)*; & c'eſt

(*a*) *Ex Gymnoſophiſtis, qui plurimùm fatigaverant Macedonas, decem acres ad reſpondendum & contractos habitos cepit. His quæſtiones obſcuras poſuit, mortem denuntians primo, qui parùm aptè reſpondiſſet. Primus interrogatus, vivoſne plures eſſe, an mortuos cenſeret, vivos ait; nec enim jam eſſe eos, qui mortui ſunt.* Plutarch. *in Alexand.*

(*b*) *Hi* (Ægyptii) *primi extiterunt, qui dicerent animam hominis eſſe immortalem.* Herodot. *lib.* 2.

l'opinion la plus commune & la mieux établie dans l'Antiquité. Les Egyptiens ont été pendant plusieurs siécles les plus illustres de tous les Peuples : ils ont eu parmi leurs Rois des Conquérans d'une grande partie du monde ; & parmi leurs Sages, des hommes qu'on venoit entendre des extrémités de la terre. C'est en Egypte qu'Orphée, Musée, Dédale, Homere, Lycurgue, Solon, Pythagore, Platon, Démocrite, & tant d'autres, ont puisé tout ce qui dans la suite les a rendus si célebres (*a*). Les Egyptiens sont les inventeurs de la Mythologie : ils sont les auteurs de toutes les opinions diverses qui se sont répandues parmi les hommes sur les Dieux ; sur les Etres subordonnés à la Divinité, tels que les bons & les mauvais Démons, gardiens de tout ce qui existe dans l'Univers ; sur les Héros, les Génies, &c. En un mot ils sont les Peres de toute la

(*a*) Voyez Diodore, *liv.* 1.

Philoſophie (*a*), ainſi qu'un Grammairien célebre les a nommés ; & quelque forte prévention que les Grecs euſſent pour eux-mêmes, ils ont été obligés de reconnoître qu'ils tenoient d'eux les Arts & les Sciences, qu'ils enſeignerent depuis au reſte du monde.

Il ne ſera pas auſſi facile de fixer le tems auquel on a commencé de croire l'ame immortelle, qu'il l'a été de découvrir les auteurs de cette opinion. Nous voyons que les hommes en étoient déja perſuadés, avant que les plus anciens Ouvrages qui nous reſtent de l'Antiquité euſſent paru. Homere en parle, comme d'une doctrine établie dès le tems de la guerre de Troye. Patrocle, ſelon ce Poëte, apparoît à ſon ami Achille, & le prie de faire brûler ſon corps (*b*). Il fait auſſi deſcendre Ulyſſe aux Enfers, où il lie con-

(*a*) *Omnium Philoſophiæ diſciplinarum parentes.* Macrob. *Saturn. cap.* 19.

(*b*) Οὐ γὰρ ἔτ᾽ αὖτις
Νίσσεμαι ἐξ ἀΐδαο, ἐπήνμε πυρὸς λελάκυτε.
Homer. *Iliad. lib.* 23.

verſation avec les morts qu'il avoit connus (*a*). Peut être les Grecs n'avoient-ils encore aucune connoiſſance de cette opinion au tems qu'Homere la leur attribue; mais au moins ne peut-on douter que ce Poëte lui-même n'en fût inſtruit. Les Prêtres d'Egypte montroient écrit dans leurs annales, qu'il avoit paſſé autrefois dans leurs Pays pour s'informer de leurs opinions (*b*). Il avoit par conſéquent appris d'eux une doctrine qui pouvoit être encore ignorée dans ſa nation. Héſiode qui vivoit peu de tems après Homere, parle fort au long des Démons & des Héros (*c*), qui n'étoient autre choſe, ſelon lui, que les ames des premiers hommes que la mort

(*a*) *Odyſſ. lib.* 11.
(*b*) Voyez Diodore, *liv.* 11.
(*c*) Ἀυτὰρ ἐπεί κεν τȣ̃το γένος κατὰ γαῖα κά-
λυψεν,
Τοὶ μὲν Δαίμονές εἰσι, Διὸς μεγάλȣ διὰ
Βȣλὰς,
Ἐσθλοὶ, ἐπιχθόνιοι, φύλακες θνητῶν ἀνθρώ-
πων.
Heſiod. *Oper. & dies, lib.* 1.

avoit enlevés : par où il paroît, que du tems de ce Poëte cette doctrine commençoit déja à être assez connue. Si nous avions les Ouvrages d'Oribantius de Trézene, qui avoit écrit l'Histoire de sa Patrie; de Darés de Phrygie, qui avoit composé une Iliade; de Mélisandre de Milet, qui avoit décrit les combats des Centaures & des Lapithes (*a*), & des autres qui ont vécu avant Homere, nous pourrions remonter plus haut dans la recherche que nous faisons du tems précis, auquel on a commencé de croire l'immortalité de l'ame. Après tout il nous faudroit des Auteurs Egyptiens, & même du tems florissant de leur Empire, si nous voulions en avoir de contemporains à l'établissement de cette opinin.

En effet je dis que l'Egypte devoit être déja un Etat considérable, lorsque la doctrine de l'immortalité de l'ame y fut intro-

(*a*) Au sujet de ces trois Auteurs, voyez Elien, *Var. Hist. lib.* 11. *cap.* 2.

duite. Les Hiſtoires nous apprennent pluſieurs uſages obſervés par les anciens Egyptiens, dont l'origine doit avoir été antérieure à cette opinion ; par exemple, de mettre dans les feſtins un Squelete au bout de la table, pour s'exciter à la joie & au plaiſir (*a*); d'embaumer les corps morts avec tant de ſoin, & ſurtout de ſe bâtir des tombeaux ſuperbes, tandis qu'ils négligeoient d'orner leurs propres maiſons. La raiſon qu'ils donnoient de cette derniere coutume, ne pouvoit abſolument s'accorder avec l'opinion de l'immortalité de l'ame, puiſqu'ils ne juſtifioient cet uſage bizarre, qu'en diſant que leurs maiſons n'étoient que des demeures paſſageres, au lieu que les Tombeaux

(a) *Apud locupletes eorum, cùm multi convenerunt, & à cœnâ diſceſſum eſt, circumfert aliquis in loculo mortuum è ligno factum, ſed picturâ & opere verum maximè imitantem, oſtendenſque ſingulis convivarum, ait : in hunc intuere, pota & oblectare, talis poſt mortem futurus.* Herodot. *lib.* 2.

étoient des demeures éternelles (*a*). Que si ces preuves ne paroissent pas convaincantes, au moins ne peut-on douter que les Juifs ne soient sortis d'Egypte, avant qu'on eût commencé d'y croire l'ame immortelle, puisque Moïse, nourri & élevé dans la Théologie la plus secrette du Pays, n'eût pas manqué d'établir cette doctrine parmi les Peuples de cette République naissante dont il étoit le chef. Or ce qui prouve qu'il n'en a eu nulle connoissance, est que dans tout le Pentateuque il n'est pas dit un seul mot, ni d'une autre vie, ni de l'état de l'ame après la mort; & que ce Législateur, qui

(a) *Regionis hujus incolæ tempus vitæ limitibus circumscriptum perexigui existimant: at quod celebrem à morte virtutis memoriam habiturum sit, illud pendunt maximi. Et domicilia viventium diversoria nominant, quòd exiguum ad tempus hæc incolamus: defunctorum verò sepulcra domos æternas appellant, quòd infinitum apud inferos ævum peragant. Quamobrem de structurâ domorum minùs sunt solliciti: in adornandis autem sepulcris eximiè nihil studii faciunt reliquum.* Diodor. *lib.* 1.

avoit affaire à un Peuple mutin & toujours prêt à ſe révolter, ne lui a jamais propoſé que des peines ou des récompenſes temporelles. Eût-il négligé de le tenir en bride par l'eſpérance ou la crainte des biens & des maux à venir, s'ils ne lui euſſent pas été inconnus? Il ſemble même que les Juifs, d'ailleurs ſi ſoigneux de conſerver les anciens uſages & les anciennes opinions, n'ont été inſtruits de l'immortalité de l'ame qu'après leur retour de la captivité. Ce qu'il y a de certain, eſt que nous apprenons de Joſephe, que cette opinion qui étoit établie chez les Chaldéens, ne s'introduiſit dans ſa Nation que peu de tems avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt (*a*).

Les Egyptiens ont été le premier Peuple policé de la terre. Les autres hommes vivoient encore dans la groſſiereté & dans la barbarie, tandis que l'Egypte étoit déja gouvernée par des Rois ſages, & que ſes Habitans ob-

(*a*) Joſeph. *De Bel. jud. lib.* 2. *cap.* 8.

ſervoient des coutumes raiſonnables. Ainſi on ne doit point être étonné, qu'une doctrine auſſi utile au gouvernement que celle de l'immortalité de l'ame, ait pris naiſſance chez eux, puiſqu'alors ils étoient les ſeuls, auxquels l'établiſſement de cette opinion pût être de quelque uſage pour le bien de la ſociété. Si une République, diſent quelque Auteurs anciens (*a*), pouvoit n'être compoſée que d'hommes vertueux, toutes les inventions politiques de religion ſeroient inutiles. Mais parce que les hommes ſont ordinairement vicieux, il faut les tenir en bride par ce moyen. C'eſt, au rapport de Ciceron, ce qui a fait dire à quelques-uns, que la Religion n'a été inventée, que pour ſervir de frein à ceux que la raiſon n'étoit pas capable de retenir dans le devoir (*b*). Les

(*a*) Voyez entr'autres Polybe & Strabon.

(b) *Quid ii, qui dixerunt, totam de diis immortalibus opinionem fictam eſſe ab hominibus ſapientibus reipublicæ cauſâ, ut quos ratio non poſſet, eos ad officium religio duceret?* Cic. *De Nat. Deor. lib.* 2.

Légiſlateurs

Législateurs Egyptiens ayant donc jugé très-propre à contenir ces Peuples, une doctrine qui leur faisoit craindre des châtimens & espérer des récompenses après cette vie, l'établirent chez eux, par la même raison qui porta depuis Zamolxis & les Druides à la répandre chez les Thraces & chez les Gaulois. Peut-être ne se tromperoit-on pas trop en attribuant cette politique à Siphoas, ou Hermès, trente-cinquiéme Roi de Thebes, selon Eratosthene, & successeur de Meris. Il vivoit, selon le calcul du P. Pezron, plus de deux mille ans avant Jesus-Christ. La science extraordinaire qu'il possédoit lui mérita le nom de second Thot; & il a été connu des Grecs sous celui de Mercure Trismégiste. Ce Prince, disent les Historiens, fut un modéle de justice & de piété. A peine fut-il monté sur le Trône, qu'il entreprit de rétablir la pureté de la Religion parmi ses Sujets, & de rendre aux Loix morales leur ancienne vigueur. Les

Philoſophes Chymiſtes & les Cabaliſtes font leur Héros de ce ſecond Hermès. Je reviens à mon ſujet.

C'eſt pour nous conformer au ſentiment le plus généralement reçu dans l'Antiquité, que nous venons de dire que les Egyptiens ont été les premiers qui ayent crû l'ame immortelle, & que ce ſont eux qui ont communiqué cette doctrine aux autres Nations. Cependant comme cette opinion n'eſt fondée à l'égard de certains Peuples que ſur de fortes conjectures, & que nous manquons de preuves abſolument convaincantes pour nous aſſurer, par exemple, que les Chaldéens & les Indiens ayent reçû cette doctrine des Egyptiens, nous pouvons faire à ce ſujet une réflexion, qui ne ſera pas hors de propos. Les Grecs tenant des Egyptiens l'opinion de l'immortalité, ils n'ont peut-être pû ſe perſuader que d'autres Peuples qu'ils regardoient comme barbares, & parmi leſquels ils voyoient cette opinion éta-

blie, ne l'euſſent pas puiſée dans la même ſource. Les Romains qui furent inſtruits de cette doctrine par les Grecs, ayant adopté en même tems tout ce que ceux-ci racontoient des Egyptiens, les uns & les autres les ont célébrés à l'envi, comme les Peres & les ſeuls auteurs de ce dogme. Ainſi pour avoir enſeigné aux Grecs l'opinion de l'immortalité, les Egyptiens ont été regardés comme ceux qui l'avoient répandue dans tout le reſte du monde. Il eſt vrai que les Egyptiens étant le premier Peuple policé de la terre dont nous ayons quelque connoiſſance, il peut être arrivé, qu'ils ayent été les premiers à croire l'ame immortelle ; mais il eſt auſſi très-poſſible, que dans la ſuite d'autres Nations ſoient parvenues à la croire comme eux. La même politique qui a pu établir cette doctrine chez les uns, a pû l'introduire de même chez les autres, comme un ſentiment que l'on a cru utile & avantageux au bien de la ſocié-

té. L'uſage que les Brachmanes & les Bonzes font de l'opinion de l'immortalité de l'ame ſur les eſprits crédules des Indiens & des Chinois, autoriſe cette conjecture.

Mais s'il eſt vrai que la politique ait introduit le dogme de l'immortalité de l'ame parmi certains peuples, on peut dire que les hommes ont de leur côté beaucoup contribué à l'établiſſement de cette opinion, & que leur amour-propre a bien ſecondé en cela l'intention des Légiſlateurs. La nature nous a imprimé une averſion ſi violente pour la deſtruction de notre être, que nous avons beſoin d'un eſprit bien philoſophe pour enviſager ſa diſſolution ſans effroi. L'exiſtence nous paroît quelque choſe de ſi doux & de ſi naturel, que nous ne pouvons nous réſoudre à y renoncer; & nous la croyons en même tems ſi eſſentielle à notre nature, que nous ne comprenons pas qu'il ſoit poſſible qu'un jour nous ne ſoyons plus. C'eſt par cette raiſon, que des hom-

mes qui n'auroient jamais entendu parler de la mort, & qui jamais n'auroient vû mourir personne, se croiroient immortels: ils oublieroient qu'ils sont venus en ce monde; & ils s'imagineroient ne devoir jamais en sortir. Nous oublions de même que nous avons commencé d'être, & nous nous figurons devoir être toujours. A la vérité cette pensée, que nous avons commencé d'être, nous vient quelquefois dans l'esprit; mais nous ne nous y arrêtons pas, nous la rejettons: elle nous déplaît, elle nous fatigue, parce qu'elle nous conduit naturellement à conclure, que ce qui n'a pas toujours été, pourroit bien ne pas toujours être. Cependant en poussant cette crainte de notre destruction par-delà les bornes de la vie, on peut dire que nous abusons d'une chose, que la nature n'a mise en nous que pour la conservation de notre être (*a*).

(*a*) Cette pensée, prise ainsi dans un sens exclusif, est absolument fausse & insoutenable. On ne

C'eſt ainſi que les voluptueux abûſent d'un plaiſir, qu'elle ne leur a fait reſſentir que pour les exciter à ſatisfaire la néceſſité.

C'eſt donc l'amour-propre qui, du moins chez pluſieurs Peuples, a enfanté l'opinion de l'immortalité de l'ame; & il n'en faut point chercher la ſource ailleurs, que dans le cœur même de l'homme. Mais cette opinion eût toujours été un deſir inquiet & une croyance confuſe, plutôt qu'une véritable certitude, ſi d'habiles Légiſlateurs ne l'avoient canoniſée, pour ainſi dire, en l'éta-

doute point que le deſir de l'immortalité qui naît dans nous avec nous-mêmes, ne nous ſoit inſpiré par la nature, pour nous engager à veiller à notre conſervation; mais il n'eſt pas moins certain que ce ſentiment intérieur ſi naturel à tous les hommes, leur a été donné par le Créateur, comme un gage & une aſſurance, ou ſi l'on veut, comme un avertiſſement de leur immortalité future. Sçavoir ſi ſans le ſecours de la révélation, ce deſir naturel pourroit être pour tous les hommes une preuve certaine que jamais ils ne ceſſeront d'exiſter, c'eſt ce que je ne crois pas devoir entreprendre de décider.

bliſſant d'une maniere qui ne permît plus d'en douter. C'eſt ce que Zamolxis fit chez les Thraces, ce que les Druides pratiquerent chez les Gaulois, Pythagore & les autres Philoſophes chez les Grecs, les Chaldéens & les Mages chez les peuples d'Aſſyrie & de Perſe, les Gymnoſophiſtes chez les Indiens, & vraiſemblablement les anciens Prêtres & Rois d'Egypte chez les peuples qui leur étoient ſoumis. On peut ajouter que ces derniers ayant eu affaire à une Nation qui a toujours été fort crédule & fort ſuperſtitieuſe, il ne doit pas leur avoir été difficile de lui faire recevoir un dogme, à l'établiſſement duquel l'eſprit humain étoit déja naturellement très-porté.

On objectera ſans doute que de quelque façon que cette opinion ſe ſoit établie dans le monde, il eſt toujours conſtant, même par ce qui vient d'être rapporté, que ce ſentiment eſt de tous les tems & de toutes les Nations; ce qui forme, dit-on, un argu-

ment concluant en faveur de l'immortalité de l'ame. » Lorsqu'il s'agit de l'éternité de » nos ames, disoit Séneque *(a)*, le concert » unanime de toutes les Nations à craindre » après la mort un mauvais sort, ou à es- » pérer un jugement propice du Dieu qui » préside aux Enfers, est une des plus for- » tes raisons pour persuader qu'il y a une » autre vie. En cette matiere, le sentiment » général est ce qui me détermine, «

En effet, ajoute-t'on, le témoignage constant de toutes les Nations n'est-il donc d'aucun poids ? Croira-t'on sans peine, que dans tous les siécles tous les hommes de concert se soient accordés pour se laisser tromper & pour nous tromper, en soutenant que l'ame étoit immortelle ? Tant de grands hommes, qui ont embrassé & dé-

(a) *Cùm de animarum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum, aut timentium inferos, aut colentium. Utor hâc publicâ persuasione.* Senec.

fendu cette opinion, étoient-ils des ſots ou des impoſteurs? Pourquoi non? L'antiquité ou l'univerſalité d'un ſentiment, le nombre ou la qualité de ceux qui le ſoutiennent, ſont-ils donc toujours le ſceau de la vérité? Si ce principe étoit une fois admis, que deviendroit le Chriſtianiſme? Eſt-il plus ancien que la Religion Juive, ou plus répandu que ne l'a été l'Idolâtrie pendant cinq à ſix mille ans? Compte-t'il au nombre de ſes ſectateurs de plus grands noms que ceux des Socrates, des Platons, des Ariſtotes, & de tant d'autres Philoſophes célebres? Ces grands hommes, tout habiles & tout éclairés qu'ils étoient, ont donné dans des travers étonnans ſur la nature de cet Univers, ſur ſon origine & ſur ſa fin (*a*); ils ont eu ſur la nature de ſon Auteur les opinions les plus puériles & les plus extravagantes (*b*)

(*a*) Voyez le Traité de l'*Opinion des Anciens ſur le monde.*

(*b*) Voyez Ciceron dans ſon *Traité de la nature des Dieux.*

eſt il impoſſible qu'ils ſe ſoient trompés de même ſur ce qui regarde l'ame humaine ? La matiere étoit-elle moins obſcure, plus à leur portée, moins ſupérieure à toutes nos connoiſſances & à nos lumieres ?

Pour fortifier cette réponſe, qui d'ailleurs paroît ſans réplique, on pourroit ajouter, conformément à la penſée d'un Ecrivain célebre & très-ingénieux (*a*), que pour quiconque veut ſe garder de l'erreur, l'antiquité d'une opinion & ſon univerſalité eſt moins une preuve de ſon autenticité, qu'un juſte ſujet de la révoquer en doute, de la

(*a*) Le ſecond principe qui ſert beaucoup à nos erreurs, eſt le reſpect aveugle de l'Antiquité. Nos Peres l'ont crû : prétendrions-nous être plus ſages qu'eux ? Pour peu qu'une ſottiſe ſoit établie, ce principe la conſerve à jamais. Il nous défend de nous tirer d'erreur, parce que nous y avons été quelque tems. *Fontenelle, de l'origine des Fables.* Le témoignage de ceux qui croyent une choſe déja établie, n'a point de force pour l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne la croyent pas, a de la force pour la détruire. *Le même, Hiſt. des Oracles. Diſſert.* 1. *ch.* 8.

tenir pour suspecte, & de ne point s'y attacher, qu'après l'avoir mûrement examinée; que c'est un pitoyable & pernicieux argument que celui-ci, nos Peres l'ont cru; qu'il resserre l'esprit, favorise l'ignorance & l'erreur, & ne conclut rien dans le fond, sinon que de tout tems l'homme a été la dupe de sa crédulité; que le nombre des ignorans & des sots étant sans contredit infiniment plus grand que celui des personnes sages & éclairées, la vérité n'est pas ordinairement le partage du grand nombre (*a*); & que par conséquent il n'y a point de sentiment moins recevable, que celui qui n'a point de plus solide fondement, que l'autorité du tems & de la multitude.

Enfin, après ce qui vient d'être dit, il y

(*a*) *Grave etiam argumentum tibi videbatur, quòd opinio de Diis immortalibus & omnium esset, & quotidie cresceret. Placet igitur tantas res opinione stultorum judicari, vobis præsertim, qui illos insanos esse dicatis.* Cic. *de Nat. Deor. lib.* 3.

a du moins lieu de douter, que malgré ſon antiquité, l'opinion de l'immortalité de l'ame ait été de tous les ſiécles. On examinera dans la ſuite de ce Traité, s'il eſt vrai qu'elle ait été de tous les Peuples & de tous les hommes. Du reſte on vient de voir qu'il n'eſt pas ſurprenant, qu'une opinion ſi flateuſe pour l'homme ait enfin prévalû; que les Légiſlateurs ont toujours favoriſé ce dogme, dans la vue de contenir les méchans par la crainte des ſupplices inévitables pour eux dans une autre vie, & pour exciter les bons à la vertu par l'eſpoir d'une récompenſe certaine. On conçoit que les Miniſtres des Sectes intéreſſées à ſoûtenir cette doctrine, n'oublierent rien de leur côté pour l'accréditer & pour l'étendre. De-là ſont venues ces deſcriptions de la vie heureuſe propoſée aux manes des bons dans l'Elyſée, & des tourmens deſtinés à punir les méchans dans le Tartare; les roues des Ixions, les vautours des Tityes, les ton-

neaux des Danaïdes, les rochers des Sisyphes, &c. Les gens habiles & sensés étoient fort éloignés d'admettre des impostures si grossieres, comme nous le verrons dans la suite. Séneque lui-même, dont on cite le témoignage en faveur de l'immortalité, en étoit sans doute assez peu persuadé, puisqu'il établit ailleurs tout le contraire. C'est en écrivant à Martia, que ce Philosophe traitant du sort que tout homme doit attendre après la mort, (*a*) » Songez, Martia, dit-il, » que les morts ne sont sujets à aucune » peine; que les descriptions qui nous font

(*a*) *Cogita nullis defunctos malis affici; illa, quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam esse; nullas imminere mortuis tenebras, nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia, & reos. Luserunt ista Poëtæ, & variis nos agitavêre terroribus. Mors omnium dolorum & solutio est, & finis, ultra quam mala nostra non exeunt, quæ nos in illam tranquillitatem, in quâ, antequàm nasceremur, jacuimus, reponit. Si mortuorum aliquis miseretur, & non natorum misereatur.* Senec. *de Consol. ad Marc. cap.* 19.

» les enfers terribles, ſont de pures fables ; » qu'il ne s'y trouve point de ces lieux té- » nébreux, où les morts ſoient empriſonnés » & retenus, point de ces fleuves de feu où » ils ſoient tourmentés, point d'autres dont » la boiſſon leur faſſe perdre le ſouvenir de » ce qu'ils ont vu ou entendu dans cette » vie, point de tribunaux où ils paroiſſent » en criminels, & où leurs actions ſoient » jugées. Ces chimeres ſont un jeu de l'i- » magination des Poëtes, qui ont cherché » par-là à nous allarmer. La mort finit tou- » tes nos peines ; & au-delà il ne nous reſte » rien à ſouffrir : elle nous rend à cette pro- » fonde tranquillité, dans laquelle nous » étions mollement étendus avant que nous » viſſions le jour. S'il ſe trouve quelqu'un » aſſez foible pour plaindre le ſort de ceux » qui ont ceſſé de vivre, il peut avoir la » même compaſſion pour ceux qui ſont en- » core à naître. «

CHAPITRE III.

Opinions des Anciens ſur l'état de l'ame après cette vie.

APRES avoir fait connoître les premiers Sectateurs de l'immortalité de l'ame, il faut à préſent expliquer ce qu'ils entendoient par cette immortalité ; c'eſt-à-dire, qu'il faut examiner ce qu'ils penſoient ſur l'état de l'ame au ſortir de cette vie. Quoiqu'ils convinſſent tous qu'elle étoit immortelle, ils avoient cependant des opinions fort différentes ſur ce qu'elle devenoit après ſa ſéparation d'avec le corps. Les uns la faiſoient aller dans un lieu, où elle étoit récompenſée ou punie ſelon ſes mérites ; d'autres prétendoient qu'elle paſſoit dans d'autres corps, pour y recommencer une nouvelle vie : c'eſt ce qu'on a appellé la Métempſy-

cose. Quelques-uns l'envoyoient ſeulement dans des corps humains ; d'autres dans des corps d'hommes & de bêtes indifféremment. Enfin on peut dire que l'opinion des Anciens a toujours été très-peu uniforme ſur cet article, & que les Philoſophes & les Poëtes ont donné à l'envi carriere à leur imagination, pour diverſifier & embellir cette matiere.

La Métempſycoſe étoit pourtant ce qu'il y avoit de plus généralement reçu dans les premiers tems. Comme les Egyptiens la croyoient (*a*), il n'eſt point étonnant que ce fût d'abord le ſentiment commun, puiſque, comme on l'a vu, ces peuples avoient communiqué au reſte du monde l'opinion de l'immortalité. A la vérité ce ſentiment avoit varié ſelon le génie différent des hommes

(*a*) *Hi* (Ægyptii) *primi extiterunt, qui dicerent animam hominis eſſe immortalem, quæ de mortuo corpore ſubindè in aliud atque aliud corpus, ut quodque naſceretur, immigraret.* Herodot. lib. 2.

mes; mais le fond de la doctrine étoit partout le même, & pourvû qu'on soutînt en général que l'ame passoit d'un corps dans un autre, on ne croyoit point s'en écarter. Tous ceux qui nous apprennent que les Gaulois croyoient l'ame immortelle, nous disent en même tems qu'ils admettoient la Métempsycose (*a*). Mela assûre que parmi les Thraces, plusieurs soutenoient ce sentiment (*b*). On sçait que les Indiens ont été & sont encore grands partisans de cette opinion, & qu'elle s'est répandue dans la suite jusques dans la Chine & aux extrémités du monde. Pythagore l'avoit rendue célebre dans la Grece & en Italie (*c*); & elle s'est conservée des Sectateurs illustres parmi les

(*a*) Voyez pag. 19. Note (*a*).

(*b*) *Quidam feri sunt, & ad mortem paratissimi, Getæ utique. Id varia opinio perficit. Alii redituras putant animas obeuntium; alii, etsi non redeant, non extingui tamen, sed ad beatiora transire.* Mela, *lib.* 2. cap. 2.

(*c*) Voyez Ovide dans ses *Métamorphoses*, *liv.* 15.

Grecs même après l'établissement du Platonisme.

Hérodote attribue aux Egyptiens une espece de Métempsycose assez singuliere. Ils soutenoient, selon cet Historien (*a*), que l'ame parcouroit successivement toutes les especes d'animaux de la terre, de l'air & des eaux, après quoi elle retournoit dans un corps humain; & ils ajoutoient qu'il falloit trois mille ans, pour achever cette révolution. Les Egyptiens avoient un extrême respect pour un grand nombre d'animaux; & ils ne pouvoient regarder que comme un insigne bonheur, de passer, par exemple, dans le corps d'un chien, d'un chat,

(*a*) *Hi* [Ægyptii] *primi extiterunt, qui dicerent animam hominis esse immortalem, quæ de mortuo corpore subindè in aliud atque aliud corpus, ut quodque gigneretur, immigraret; atque ubi per omnia se circumtulisset, terrestria, marina, volucria, rursùs in aliquod hominis corpus genitum introire: atque hunc ab eâ circuitum fieri intra annorum tria millia.* Herodot. *lib.* 2.

d'un loup, d'un crocodile, &c. Cependant comme Hérodote est le seul qui rapporte ce fait, & que tous les autres Historiens, comme Diodore (*a*), ne leur attribuent point d'autre opinion sur ce sujet, que celle de Pythagore, sans faire aucune mention de cette singularité, il y a lieu de croire que ce sentiment étoit particulier seulement à quelques-uns d'entr'eux. On y remarque en effet un peu trop de subtilité & de raffinement, pour qu'il ait été l'opinion générale de la Nation.

On croyoit donc communément, que les ames passoient après la mort dans des corps, soit d'hommes, soit d'animaux, pour y être punies ou récompensées selon leurs mérites précédens, par la vie heureuse ou malheureuse qu'elles alloient mener dans ces nou-

(*a*) Πυθαγόραν τὲ τὴν εἰς πᾶν ζῶον τῆς ψυχῆς μεταβολὴν μαθεῖν παρ᾽ Αἰγυπτίων. Diodor. *lib.* I.

veaux corps. Pour décider de ces récompenſes ou de ces peines, Pythagore ne manqua pas avec ſa Métempſycoſe d'établir auſſi le jugement des ames d'abord après la mort, comme une choſe qu'il jugea très-capable de contenir les méchans, & de détourner les hommes du vice. Le Poëte Claudien nous traçant une peinture de ce jugement, dit (*a*) que le Juge des Enfers envoie les ames des hommes vicieux & pervers dans les corps des bêtes, dont ils ont eu les inclinations pen-

(*a*) Nam juxtà Rhadamantus agit. Cùm geſta ſuperni
Curriculi, totoſque diù proſpexerit actus:
Exæquat pœnam meritis, & muta ferarum
Cogit vincla pati. Truculentos injicit urſis,
Prædoneſque lupis; fallaces vulpibus addit.
At qui deſidiâ ſemper vinoque gravatus,
Indulgens veneri, voluit torpeſcere luxu:
Hunc ſuis immundi pingues detrudit in artus.

dant leur vie, ou qui ont elles-mêmes des inclinations contraires. Ainſi, ſelon lui, les hommes cruels deviennent ours, les voleurs loups, les trompeurs renards: les intempérans paſſent dans le corps d'un pourceau; & les grands parleurs deviennent poiſſons.

Platon dans ſon Phédre, où il établit clairement la Métempſycoſe, n'envoie point les ames dans les corps des bêtes, mais ſeulement dans des corps humains; & il marque neuf différens états qui leur ſont deſtinés, ſelon leurs vertus ou leurs vices. Je dirai en paſſant, pour faire connoître le génie de ce Philoſophe, qu'il met au premier rang les Muſiciens & les parfaits amants; & pour donner une idée de la maniere de pen-

> Qui juſto plus eſſe loquax, arcanaque ſuevit
> Prodere, piſcoſas fertur victurus in undas,
> Ut nimiam penſent æterna ſilentia vocem.
>
> Claudian. *in Ruf. lib.* 2.

ser des Grecs sur la liberté, je dois ajouter, qu'il place les Tyrans au dernier : c'est-à-dire, qu'il reconnoît les premiers pour les plus vertueux, & les seconds pour les plus scélérats de tous les hommes.

L'opinion de ceux qui après la mort faisoient passer les ames dans un certain lieu, devint dans la suite la plus générale. Nous avons vû que les Thraces s'en étoient laissés persuader : les Grecs l'embrasserent aussi, & la communiquerent aux Romains, qui la répandirent par tout leur Empire. Ce lieu où le ames étoient reçues, n'est autre chose que le Tartare & les Champs-Elizées si fameux dans l'Antiquité. L'un étoit le séjour des criminels, l'autre la demeure des justes; & tous deux étoient compris sous le nom d'Enfers, qui signifie lieux bas & profonds. Hésiode assure que l'Enfer est autant au-dessous de la terre, que le Ciel est au-dessus *(a)*;

(a) Hésiode ne croyoit pas sans doute, qu'il y eût des feux dans l'enfer : car il lui donne les épithetes de froid, d'obscur & sans jour.

& il ajoute, que ſi l'on jettoit une enclume du Ciel en terre, elle ſeroit dix jours à y arriver. C'étoit donc ſous terre, & dans un lieu extrêmement bas, que les Anciens plaçoient le ſéjour des ames (*a*). Dans cette penſée, ils s'imaginoient que les gouffres & les trous profonds qu'on rencontroit en certains endroits de la terre, étoient autant d'ouvertures de l'enfer, & de chemins qui conduiſoient dans ce lieu ténébreux. C'eſt pour cette raiſon, qu'on alloit conſulter les ombres des morts proche du fleuve Achéron en Epire, & au Lac d'Averne en Italie (*b*) : c'eſt ce qui avoit fait croire, que la caverne

(*a*) *Aiebant regem hunc (* Rhampſinitum) *deſcendiſſe vivum ſub terram, eò ubi Græci opinantur, ſedes infernas eſſe.* Herodot. *lib.* 2.

(*b*) Diodore (*liv.* 4.) parle ainſi de cet oracle du Lac d'Averne : Μυθολογοῦσι δὲ τὸ μὲν παλαιὸν γεγενῆσθαι νεκυομαντεῖον πρὸς αὐτῇ, ὃ τοῖς ὕστερον χρόνοις καταλελύσθαι φασιν ; & Strabon, *liv.* 6. *Qui nos ætate anteceſſerunt, Necyæ Homericæ fabulas Averno applicaverunt, atque adeò narrant, fuiſ-*

d'Achéruſe voiſine de la Ville d'Héraclée dans le Pont, & le fameux antre de Trophonius dans la Grece, avoient autrefois donné paſſage à des Héros, qui étoient deſcendus par-là aux enfers *(a)*; & c'eſt ce qui faiſoit regarder comme des ſoupiraux du Tartare, l'Etna, le Véſuve & les autres montagnes enflammées.

C'eſt ici le lieu de parler d'une opinion des Anciens, qui a toujours paru aſſez difficile à expliquer. Ils croyoient que les ames de ceux qui n'étoient pas enterrés, demeuroient errantes ſur les bords du Stix, ſans pouvoir paſſer outre, ni être admiſes dans la ſociété des morts *(b)*; & cette opinion leur

ſe ibi oraculum, ubi vitâ defuncti reſponſa darent. Et Avernum pro loco Plutoni dicato deputabànt, & Cimmerios ibi fuiſſe indicatum habitare.

(*a*) Pomponius Mela (*liv.* 1. *ch.* 19.) parlant de la caverne d'Achéruſe, *juxtà* (Heracleam) dit-il, *ſpecus eſt Acheruſia, ad manes, ut aiunt, pervius; atque inde extractum Cerberum exiſtimant.*

(b) *Creditum eſt, inſepultos non antè ad inferos redigi, quàm juſta perceperint, ſecundùm Homericum*

inſpiroit un ſoin & une précaution extrême, pour ne point laiſſer les corps ſans ſépulture. Pour entendre la raiſon de cet uſage, il faut ſçavoir que les Anciens qui avoient partagé le monde entre les Dieux, ne recon-

Patroclum, funus in ſomnis ab Achille flagitantem. Tertul. *lib. de Animâ.* C'eſt auſſi ce que Virgile nous apprend au ſixiéme livre de ſon Enéide, lorſqu'il nous repréſente Enée trouvant à l'entrée des enfers Palinure ſon pilote, dont le corps s'étoit perdu dans les flots. Celui-ci le priant, ou de lui procurer la ſépulture, lorſqu'il ſera de retour ſur la terre, ou même de le tranſporter avec lui dans les Enfers:

Sedibus ut ſaltem placidis in morte quieſcam;

La Sibyle lui répond:

Undè hæc, ô Palinure, tibi tam dira cupido?
Tu Stygias inhumatus aquas amnemque ſeverum
Eumenidum aſpicies, ripamve injuſſus abibis?

Elle avoit dit auparavant à Enée:

Deſine fata Deûm flecti ſperare precando.
Nec ripas datur horrendas, & rauca fluenta
Tranſportare priùs, quàm ſedibus oſſa quierunt.

Voyez ſur le même ſujet Plutar. *Sympos. lib. 9. quæſt.* 5. Euripid. *in Troad.* & Sil. Ital. *Thebaïd. lib.* 1.

noiſſoient pour être du domaine de Pluton ; que ce qui étoit compris dans le ſein de la terre. Ainſi ce Dieu ne pouvoit compter au nombre de ſes Sujets ceux qui n'étoient point encore inhumés, parce que la terre ne les renfermoit point. Leurs ames n'avoient par conſéquent aucune juſtice à attendre, & ne pouvoient être admiſes à ſon tribunal, juſqu'à ce que par la ſépulture elles euſſent acquis, pour ainſi dire, droit de bourgeoiſie dans ſon Empire. Suivant cette doctrine, il eût été avantageux aux ſcélérats, qui n'avoient que des châtimens à craindre plutôt que des récompenſes à eſpérer, de ne jamais être inhumés ; mais les Anciens qui laiſſoient pourrir les corps des criminels ſur une croix, ne ſe piquoient pas de raiſonner ſi conſéquemment. Il eſt certain qu'ils regardoient la privation de la ſépulture comme un ſi grand malheur, qu'ils ont quelquefois condamné à la mort leurs plus grands Généraux après une victoire remportée, pour

avoir négligé de faire enterrer les corps de ceux de leurs Soldats, qui avoient péri dans le combat,

L'opinion où l'on étoit, que les ames de ceux qui demeuroient ſans ſépulture n'étoient point reçues dans l'Empire des morts, & que par conſéquent elles n'étoient point retenues dans les Enfers, avoit donné lieu de croire, que ces ames uſoient de leur liberté, & pouvoient apparoître à leurs amis, ou à qui bon leur ſembloit. Patrocle, comme nous l'avons vû (*a*), apparoiſſant à Achille pour le prier de faire brûler ſon corps, l'aſſure que dès qu'il lui aura rendu ce dernier devoir, il ne pourra plus ſe faire voir à lui comme auparavant. Platon parle en quelque endroit d'un homme aſſaſſiné, dont le meurtrier avoit caché le corps dans un coin de ſa maiſon, & qui apparoiſſoit de même, parce qu'il n'étoit point inhumé.

Il nous reſte pluſieurs autres traits, qui

(*a*) Voyez le Chapitre précédent, *pag.* 9 Not. (*c*).

prouvent cette opinion des Anciens (*a*). Cependant on peut aſſurer, qu'ils étoient peu fixes dans leurs ſentimens, & que pendant qu'ils aſſuroient une choſe, la ſuperſtition les faiſoit ſouvent agir comme s'ils euſſent crû le contraire. Quoique ſelon leur Théologie ils duſſent être perſuadés que les ames, au moins celles dont les corps avoient été in-

(*a*) Suetone parlant de Caligula, dit que *cadaver ejus clam in hortos Lamianos aſportatum, & tumultuario rogo ſemiambuſtum, levi ceſpite obrutum eſt : poſteà perſorores ab exilio reverſas erutum, crematum, ſepultumque. Satis conſtat*, ajoute-t'il, *prius quàm id fieret, hortorum cuſtodes umbris inquietatos*. Pline le jeune dans ſa Lettre à Sura (*Ep. lib.*7.) fait une longue Hiſtoire d'une maiſon, qui pendant long-tems reſta déſerte à Athenes, à cauſe d'un Revenant qui y apparoiſſoit. C'étoit, dit-il, un vieillard pâle, maigre & décharné, ayant les cheveux hériſſés & la barbe longue. Le Philoſophe Athénodore étant venu à Athenes, & ayant loué cette maiſon malgré la mauvaiſe réputation qu'elle avoit, ſuivit le Spectre, & remarqua l'endroit où il s'évanouiſſoit. Il en avertit les Magiſtrats : on fouilla dans ce lieu ; on y trouva un Squelete à moitié pourri chargé de chaînes; & on lui fit des funérailles publiques. Apres cela, dit Pline, *domus ritè conditis manibus caruit.*

humés, étoient retenues dans les Enfers; pour y jouir de la récompenſe dûe à leurs vertus, ou pour y recevoir la punition de leurs crimes, ils étoient ſouvent aſſez ſimples pour s'imaginer, qu'un impoſteur ou un viſionnaire eût le pouvoir de les en tirer, & de ſuſpendre l'exécution de la ſentence des Dieux (*a*). Ils croyoient follement que ces mêmes ames, qui, ſelon eux, étoient occupées ailleurs, s'amuſoient à voltiger autour des tombeaux, où leurs corps étoient enfermés (*b*); & quelques-uns s'aviſoient de paſſer la nuit le long de ces tombeaux, afin d'apprendre ce qui devoit leur arriver. C'eſt ſur cette ri-

(*a*) C'eſt ainſi que dans Lucain (*De Bel. Civ. lib. 6.*) Sextus fils de Pompée s'adreſſant à une Magicienne de Theſſalie nommée Erichto, pour ſçavoir quel devoit être le ſort de la guerre, lui dit:

Vel tu parce Deis, & Manibus exprime verum:
Elyſias reſera ſedes, ipſamque vocatam,
Quos petát è nobis, mortem tibi coge fateri.

(*b*) C'eſt ce que Platon enſeigne dans le Phédon. Περὶ τὰ μνήματά τε, dit-il, καὶ τοὺς τάφους καλινδουμένη.

dicule opinion qu'étoit fondé le bruit qui couroit parmi les Grecs, que dans les campagnes de Marathon, où étoient les tombeaux des Athéniens tués autrefois dans la bataille qui s'étoit donnée en ce lieu contre les Perses, on entendoit & l'on voyoit toutes les nuits des combattans fort animés les uns contre les autres, qui maltraitoient tous ceux qui venoient là par curiosité, sans faire aucun mal à ceux qui s'y rencontroient par hazard. Les premiers. Chrétiens eux-mêmes n'ont pas été exemts de cette superstition, puisqu'un Concile ancien (*a*) a défendu sous peine d'anathême d'allumer des cierges dans les cimetieres pendant le jour, de peur, dit-il, d'effaroucher les ames des Saints.

Quoique Platon eût soutenu la Métempsy-

(*a*) C'est le Concile d'Elvire tenu en 305. sous l'Empire de Constance & de Galerius, vingt-ans avant le premier Concile de Nicée. Voici ses paroles, *cap.* 34. *Cereos per diem placuit in cæmeteriis non incendi : inquietandi enim spiritus sanctorum non sunt. Qui hæc non observaverint arceantur ab ecclesiæ communione.*

coſe dans ſon Phedre, comme nous l'avons dit plus haut, il ne laiſſe pas d'établir dans un autre de ſes dialogues un ſyſtême tout contraire; & ce dernier ſentiment a été communément ſuivi par ceux qui ont embraſſé ſa doctrine. Il aſſure (*a*) donc, qu'au ſortir de cette vie les ames des juſtes vont dans un lieu pur au deſſus de la terre; que celles des ſcélérats ſont précipitées dans le Tartare, d'où elles ne ſortiront jamais; & que celles qui ne ſont coupables que de

(a) *Poſtquàm Manes ad eum locum pervenerunt, quò Dæmon unumquemque deducit, primùm quidem habitâ quæſtione dijudicatur, qui benè, juſtè & ſanctè vitam traduxerunt, aut qui contrà. Et qui medio quodam modo vitam duxiſſe viſi fuerint, ad Acherontem profecti, conſcenſis vehiculis ſibi deſtinatis, his vecti ad paludem perveniunt; & tum abluendis, expurgandiſque ſceleribus pœnas expendunt. Quòd ſi propter peccatorum magnitudinem inſanabiles eſſe videantur, hos conſentanea ſors projicit in Tartarum, undè nunquam egrediuntur. Quos verò conſtiterit ſingulari quâdam atque eximiâ virtute vitam inſtituiſſe, hi ſunt qui in ſuperiorem illam puramque regionem, quæ terræ ſuperminet, in quâ ad incolendum ſedes ſunt illis conſtitutæ, perveniunt.* Plato, *in Phædon.*

quelques fautes légeres, paſſent dans le marais Achéruſe, où elles ſont purifiées par un châtiment proportionné à leurs fautes, & d'où elles ſortent enſuite pour être récompenſées de leurs bonnes actions. Virgile ne parle pas moins clairement que Platon de cet état mitoyen par lequel paſſent les ames qui ont beſoin d'être purifiées de quelques ſouillures. »Après la mort, dit Anchiſe
» à Enée ſon fils (*a*), nous ne ſommes pas en-
» core quittes de toutes nos miſéres ; & il
» nous reſte à ſouffrir diverſes peines, pour
» nous purifier des ſouillures contractées
» pendant le cours de notre vie. Ainſi les

(*a*) Quin & ſupremo cùm lumine vita reliquit,
Non tamen omne malum miſeris, nec funditùs omnes
Corporeæ excedunt peſtes; penitùſque neceſſe eſt,
Multa diù concreta modis inoleſcere miris.
Ergò exercentur pœnis, veterumque malorum
Supplicia expendunt. Aliæ panduntur inanes
Suſpenſæ ad ventos; aliis ſub gurgite vaſto
Infectum eluitur ſcelus, aut exuritur igni.

» uns

» uns ſont ſuſpendus & expoſés au vent ;
» les autres ſont purifiés par le feu ; quelques-uns ſont précipités dans un gouffre profond, pour y expier leurs fautes : chacun ſouffre à ſa maniere. Après cela on nous envoie dans l'Elyſée, où nous habitons d'agréables campagnes. «

Cette idée des Anciens nous fait connoître l'antiquité d'une opinion, que dans les derniers tems quelques-uns ont regardée mal à propos comme une invention nouvelle.

Les prieres, les offrandes, les ſacrifices pour les morts étoient une ſuite naturelle de cette doctrine. On vouloit par-là leur rendre les juges des enfers propices : on eſpéroit abréger le tems de leur purification, & adoucir leurs peines ; & on croyoit que la piété des vivans engageoit les Dieux

Quiſque ſuos patimur manes. Exindè per amplum
Mittimur Elyſium, & pauci læta arva tenemus.

Virgil. *Æneid. lib. 6.*

à ne pas traiter les morts avec toute la sévérité que leurs fautes méritoient. Aussi ne pratiquoit-on rien de tout cela à l'égard de ceux qui mouroient dans l'enfance(*a*). Comme on sçavoit que les enfans ne pouvoient s'être rendus coupables d'aucun crime, on ne doutoit point de leur bonheur futur ; & l'on jugeoit qu'il étoit inutile d'implorer pour eux la miséricorde des Dieux, & de fléchir leur justice.

Quelques-uns des Anciens ont eu une troisiéme opinion composée des deux autres ensemble, c'est-à-dire, de celle de la Métempsycose & de celle des Enfers. Ils disoient que les ames y étoient retenues pendant un certain tems, pour y être punies ou récompensées de leurs bonnes ou mauvaises actions,

(*a*) *Suis infantibus mortuis neque inferias libant, neque aliud quidquam faciunt eorum, quæ fieri mortuis solent. Neque enim terræ aut terrestrium infantes ullam partem percipiunt. Neque circum eorum sepulcra & monumenta commorantur aut adsident. Nam leges id non permittunt, cùm ii in meliorem ac diviniorem conditionem simul locumque concesserint.* Plutarch. *Consol. ad uxor.*

& qu'ensuite elles passoient dans d'autres corps, pour recommencer une nouvelle vie. Platon nous fournira encore de quoi appuyer ce sentiment : car on trouve de tout dans cet Auteur, & on peut y choisir ce qui plaît le plus. Dans ce Dialogue, où il représente Socrate mourant & consolant ses amis, un d'eux lui dit, que les hommes sont dans une terrible incertitude sur ce que devient l'ame après sa séparation d'avec le corps ; & Socrate lui répond que suivant une ancienne opinion, après cette vie les ames descendent aux Enfers, d'où elles reviennent ensuite en ce monde (*a*). Malgré cela, le même Platon condamne ensuite les scélérats à ne jamais sortir du Tartare (*b*) : cependant il soutient dans son Phedre, que leurs ames ne seront punies que pendant mille ans, & qu'ensuite elles passeront dans

(*a*) *Antiquus quidem est hic sermo, hinc eò proficisci, & illinc huc redire mortuorum animas, & fieri ex mortuis.* Plato, *in Phædon.*

(*b*) Voyez *pag.* 64. *Not.* (*a*).

d'autres corps (*a*). Mais il eſt inutile de nous arrêter à ces contradictions de Platon : il ſuffit de ſçavoir, que cette troiſiéme opinion compoſée des deux autres a eu auſſi ſes zélateurs, & que Virgile l'a rendue célebre par ſon fleuve Lethé. On peut voir à la ſuite de ce que nous venons de citer de ce Poëte, comment les ames qui habitent l'Elyſée, après que la longueur du tems a effacé toutes leurs taches, & conſommé en elles ce qui leur reſtoit de terreſtre (*b*), ſe rendent à ce fleuve d'oubli, qui leur fait perdre la mémoire de tout ce qui leur etoit arrivé, & leur fait naître l'envie de retourner dans de nouveaux corps.

(*a*) Τῷ δὲ χιλιαστῷ ἀμφότεραι ἀφικνύμεναι ἐπι κλήρωσίν τε καὶ ἄιρεσιν τῦ δευτέρυ βίυ, ἀιρῦνται ὃν ἂν ἐθέλη ἑκάςη. Plato, *in Phædro*.

(*b*) Donec longa dies, perfecto temporis orbe,
Concretam exemit labem, purumque reliquit
Ætherium ſenſum, atque auraï ſimplicis ignem.

Virgil. *Æneid. lib.* 6.

Il eſt naturel de penſer, que cette troiſiéme opinion du fleuve Lethé ne fut inventée par les Philoſophes, que pour réparer le défaut eſſentiel de leur doctrine de la Métempſycoſe. Elle ne pouvoit ſe ſoutenir, ſans admettre néceſſairement le ſouvenir des choſes arrivées daus les différentes animations qui avoient précédé. Pythagore l'avoit conçu de la ſorte ; & c'étoit pour appuyer de ſon exemple cette partie de ſon ſyſtême, qu'il avoit oſé ſoutenir hardiment ſe ſouvenir d'avoir été tantôt Euphorbe (*a*), tantôt Ætalide, Hermotime ou Pyrrhus, & même d'avoir été coq. Son témoignage pouvoit bien d'abord faire illuſion à ceux qui embraſſerent ſa doctrine ; mais comme d'ailleurs aucun d'eux ne ſe ſouvenoit réellement

(*a*) Ipſe ego, nam memini, Trojani tempore belli
Panthoïdes Euphorbus eram, cui pectore quondam
Hœſit in adverſo gravis haſta minoris Atridæ.
Ovid. *Metam. lib.* 15.

de ce qui pouvoit lui être arrivé dans les corps différens, qu'il devoit avoir animés avant celui dans lequel il vivoit actuellement, pour remédier à ce défaut, on imagina l'admirable invention du fleuve d'oubli. C'est ainsi que toute doctrine qui vient des hommes, est toujours sujette dans ses commencemens à mille difficultés qu'ils n'ont pû prévoir. Elle ne se perfectionne qu'avec le tems, & porte par son incertitude & ses variations des marques certaines de son origine.

Au reste on doit observer que ces deux opinions, tant celle de la Métempsycose, que celle des Elysées & des Enfers, supposant toutes deux la nécessité d'un jugement après la mort, ont également toutes deux pour fondement la nécessité d'une autre vie. C'est-là en effet le cheval de bataille, la preuve triomphante, l'argument bannal de tous ceux qui croyent pouvoir prouver par la raison l'immortalité de notre ame, parce que c'est le plus sensible, & celui qui paroît

avoir le plus de fondement. Car ne seroit-ce pas bien en vain, dit-on, que l'homme adoreroit son Créateur, & lui rendroit de justes hommages, en vain qu'il s'abstiendroit du mal & feroit le bien, s'il ne devoit y avoir aucune récompense pour les bonnes actions, aucune punition pour les mauvaises? Or de-là il s'ensuit, continue-t'on, que les récompenses ou les châtimens des unes & des autres n'ayant pas toujours lieu dans cette vie, il est nécessaire qu'il y en ait un autre, où les méchans soient punis de leurs crimes, & les bons récompensés de leurs vertus; que sans cela Dieu ne seroit pas juste; & que la nécessité de cette autre vie emporte celle de l'immortalité de nos ames, puisque leur anéantissement rendroit cette ressource inutile. Ce raisonnement a été mis en œuvre par les premiers Philosophes qui ont soutenu l'immortalité de l'ame, comme par ceux qui les ont suivis. Tous sont d'accord sur cet article; & il faut l'avouer: à ne le regarder que du

premier coup d'œil, rien ne paroît plus ſpécieux & plus propre à perſuader. Cependant à peine y fait-on quelque attention, que toute la difficulté s'évanouit, & on ne trouve dans cette preuve victorieuſe que du préjugé, & une vraie pétition de principe, qui rejette dans le plus étrange embarras ceux qui en ſont les auteurs.

En effet les défenſeurs de l'opinion contraire nient d'abord la néceſſité des peines & des récompenſes dans une autre vie, prétendant que dès celle-ci les bons ſont récompenſés de leurs vertus, ou par le témoignage intérieur de leur propre conſcience, ou par l'eſtime des autres hommes; & les méchans punis de leurs forfaits par la honte, l'ignominie & les châtimens qui ſuivent les crimes, lorſqu'ils ſont découverts: Que faire le bien, aider ſon prochain, ſe rendre commode, utile & néceſſaire à la ſociété, porte avec ſoi une ſatiſfaction qui tient lieu de récompenſe à ceux qui le font: Qu'au contraire, indépendamment des peines portées par les Loix

contre les actions vicieuſes, opprimer ſon ſemblable, lui ravir les biens, l'honneur ou la vie, eſt une conduite qui ne peut manquer d'être ſuivie du repentir, & de la crainte du châtiment : Que d'ailleurs le bien ou le mal phyſique ne conſiſte que dans notre opinion, qui dépendant de l'éducation & de notre intérêt propre, change & varie ſelon la naiſſance, la condition & les conjonctures ; Que ſur ce principe, la privation des richeſſes, des commodités, des honneurs, de la ſanté, de la vie même, n'eſt un véritable mal que pour ceux qui s'en affligent, comme ces mêmes choſes ne ſont des biens que pour les perſonnes qui les croyent tels : Que ſouffrir la douleur, les infirmités, les maladies, eſt un des plus ſûrs moyens d'y réſiſter ou d'en guérir : Que ſupporter avec patience & avec courage la pauvreté, la dureté des hommes, leur oubli, leurs perſécutions, eſt une reſſource certaine pour les moins ſentir : Que la tranquilité de l'eſprit, & la paix du cœur au milieu des adverſités, eſt de beau-

coup préférable aux inquiétudes & aux remords, qu'éprouvent les hommes injustes & les méchans dans la possession des biens & des honneurs qu'ils se sont procurés par des voies iniques : Qu'après tout il y a une certaine mesure de bien & de mal, de plaisir & de douleur, répandue également sur tous les états & sur toutes les conditions de la vie, dont nul ne peu s'exemter : que les méchans en ont leur part ainsi que les gens de bien ; & qu'on voit tous les jours des hommes heureux dans la misere, comme des malheureux dans la fortune la plus brillante.

On ajoute, que pour prouver qu'il est de la justice de Dieu de punir le vice dans une autre vie, & de récompenser la vertu, il faut supposer que l'homme est capable de l'un & de l'autre ; Qu'il faut donc poser d'abord pour principe, que l'homme est libre ; qu'il est capable du bien & du mal, & par conséquent qu'il a une ame spirituelle & immortelle : Qu'autrement, & en supposant que l'homme n'est que matiere, que ce n'est

qu'une pure machine guidée comme les bêtes par un instinct aveugle & sans choix, il n'est pas possible de reconnoître plus de bonté morale ou de malice dans l'homme, que dans la brute ; & que s'il est de la Justice de Dieu de châtier en lui ce qu'il peut faire de mal, il est également obligé de punir tant de meurtres, que le Tigre, le Lion & une infinité d'autres animaux féroces commettent continuellement. Or comment peut-on prouver, dit-on, l'existence de cette ame humaine spirituelle & immortelle ? Par la nécessité des peines & des récompenses dans une autre vie, répondent les partisans de l'immortalité. Vous prouvez donc, réplique-t'on, que l'ame de l'homme est spirituelle & immortelle par la nécessité d'une autre vie ; & vous prouvez la nécessité d'une autre vie, parce que l'homme est capable du bien & du mal, c'est-à-dire, parce que l'ame humaine est spirituelle & immortelle: y eut-il jamais cercle plus vicieux, & pétition de principe plus évident & plus sensible?

On va plus loin ; & on demande ſur qui Dieu doit exercer ſa juſtice. C'eſt ſans doute ſur l'homme. C'eſt l'homme qui a fait le bien ou le mal ; c'eſt l'homme qui doit être ou récompenſé ou puni. Qui ne puniroit ou ne récompenſeroit qu'une partie de l'homme, ne ſeroit pas juſte. L'homme tout entier eſt vertueux ou criminel; il doit donc recevoir tout entier le châtiment ou le prix de ſes vices & de ſes vertus. Or l'homme eſt un composé de l'ame & du corps ; donc ſi Dieu eſt obligé de récompenſer & de punir, il doit récompenſer ou punir l'ame & le corps. Le corps deſtitué de l'ame eſt non-ſeulement incapable, mais même indigne de récompenſe ou de punition ; & l'ame ſéparée du corps n'eſt plus l'homme : elle ne peut ſeule recevoir juſtement des châtimens ou des récompenſes, qui doivent être communs à l'un & à l'autre *(a)*. Cette doctrine eſt ſi certaine,

(*a*) C'eſt ce qui fait dire à Montagne au Chapitre 12. de ſes Eſſais, après s'être déja fort emporté

que les premiers Chrétiens en ont fait le fondement de notre résurrection future (*a*). C'est aussi pour cette raison, que les Peres de l'Eglise les plus anciens & les plus habiles (*b*) ont cru que Dieu différoit jusqu'au jour du jugement ses châtimens & ses récompenses ; & qu'en conséquence ils ont enseigné, que jusqu'à ce terme, toutes les ames de ceux qui mouroient étoient renfermées dans une habitation commune, où elles atten-

contre Platon : » Et quand tu dis ailleurs, Platon, » que ce sera la partie spirituelle de l'homme à » qui touchera la jouissance de l'autre vie, tu nous » dis choses d'aussi peu d'apparence : car à ce compte, ce ne sera plus l'homme, ni nous par conséquent, à qui touchera cette jouissance. Car » nous sommes bâtis de deux pieces principales & » essentielles, desquelles la séparation c'est la » mort & ruine de notre être. «

(*a*) Voyez Athénagore, *De Resur. mort.*

(*b*) Clemens Rom. I. *Recogn.* Justin. *in quæst. à Gent. positis, Quæst.* 76. Iren. *adv. Hæres.* Tertul. *cont. Marc. lib.* 4. *& lib. de An.* Origen. *Princip. lib.* 2. *&* 4. *& Hom.* 7. *in Levit.* Lactant. *Div. Instit. lib.* 7. *cap.* 21. August. *in Ps.* 36. Ambros. *lib de bono mortis, cap.* 10. Theodoret. *ad cap.* 2. *Ep. ad Hebr. &c.*

doient ce jour destiné à décider de leur sort pour l'Eternité.

Or sur ce principe, & ne se proposant que la raison pour guide dans ce raisonnement, on demande ce que devient l'ame humaine depuis sa séparation d'avec le corps, jusqu'à sa réunion avec lui au jour de la résurrection promise? Ou elle existe alors, ou elle n'existe point. Si elle n'existe point dans tout cet intervalle, comme quelques-uns l'ont pensé parmi les premiers Chrétiens, persuadés qu'elle ressusciteroit avec le corps, elle n'est donc ni spirituelle, ni immortelle de sa nature. Que si elle existe, que l'on marque donc quel est alors son état. Dira-t'on que dès-lors Dieu exerce sa justice sur elle? On ne peut l'avancer, comme on vient de le voir, sans contredire la raison, détruire la nécessité de notre résurrection future, & donner un démenti formel à l'Antiquité la plus respectable. Répondra-t'on au contraire con-

formément au ſentiment des anciens Peres, que l'ame n'eſt alors ni dans le plaiſir, ni dans la ſouffrance? On ſera obligé d'avouer encore, que dans cet état elle ne peut mériter ni démériter. Or que l'on ſe repréſente, s'il eſt poſſible, la ſituation d'une ſubſtance vivante & intelligente qui eſt ſans action & ſans paſſion, qui ne ſouffre aucun mal, qui ne goûte aucun plaiſir: qu'on s'imagine que pour toutes les ames cette ſituation doit durer juſqu'à la fin du monde, juſqu'à la réſurrection, par conſéquent pour les ames des premiers hommes pendant dix mille, vingt mille, pendant cent mille ans peut-être: car qui peut définir le terme de la durée du monde (*a*)? Peut-on nier qu'un tel état ne ſoit chimérique, & que cette vie imaginaire ne ſoit une véritable mort?

(*a*) Quelques anciens Peres ont tenté de le faire & n'y ont pas réuſſi, comme on l'a vû de S. Cyprien dans le Traité des *Sentimens des Anciens ſur le Monde*, *chap.* 2.

Pour ne rien omettre de ce qui regarde l'état de l'ame après cette vie, il faut dire un mot d'une opinion aujourd'hui fort répandue dans le monde, & que les Chrétiens, les Juifs & les Mahométans regardent comme un des principaux articles de leur foi : je parle de la résurrection des morts, dont nous allons tâcher de découvrir l'origine.

Dans tout ce qui nous reste de l'Antiquité, nous n'avons qu'un seul endroit de Platon & un de Diogene Laërce, où il soit parlé de la résurrection générale. Car pour ce qui est de quelques résurrections particulieres, on sçait qu'il en couroit plusieurs contes, comme d'un Aristée, d'un Cléomede, d'Epiménide, & de quelques autres, qu'on assuroit autrefois être ressuscités (a). Mais tout cela n'étoit regardé que comme

(a) V. Plutarch. *in vita Romul.* Plin. *Hist. lib.* 7. *cap.* 53. & 54. & Diogen. Laërt. *lib.* 2.

de

de vrais contes de vieilles, dont les enfans mêmes se moquoient.

A l'égard de la résurrection générale, il en est parlé un peu plus sérieusement dans un des Dialogues de Platon (*a*), où ce Philosophe fécond en systêmes voulant expliquer de quelle maniere les hommes étoient d'abord sortis de la terre, suppose qu'après une certaine révolution de tems, toutes choses rétrogradent; que les Astres vont finir leur cours à l'Orient, ainsi qu'il est arrivé, dit-il, du tems d'Atrée & de Thyeste; que les hommes rajeunissent, & meurent dans la premiere enfance; & que ceux qui étoient déja dans le sein de la terre, en sortent, & renaissent au même état où ils étoient quand ils sont morts. On peut ajouter à cet endroit de Platon ce que nous avons dit ailleurs du systême de la grande

(*a*) In Politico. V. le Traité des *Sentimens des Anciens sur le Monde, chap.* I.

année (*a*). Du reſte on voit aſſez qu'en tout cela il ne s'agit point du tout de l'eſpece de réſurrection que nous cherchons. A l'égard de ce que nous venons de rapporter de Platon, on doit le regarder comme étant tiré de ſa tête, plutôt que comme une opinion qui fût véritablement reçue de ſon tems. Ce ſentiment eſt une imagination creuſe de ce Philoſophe, & a probablement toujours paſſé pour tel, puiſque quoiqu'il ait eu grand nombre d'admirateurs & de diſciples, aucun ne s'eſt aviſé de l'embraſſer.

L'autre endroit où il eſt parlé de la réſurrection générale, ſe trouve dans Diogene Laërce. Voici de quelle maniere cet Auteur en fait mention. » Clitarque aſſure, dit-il » (*b*), que les Gymnoſophiſtes mépriſent la

(*a*) Voyez le Traité des *Sentimens des Anciens ſur le monde, chap.* 1.

(*b*) Τὲς γὲν Γυμνοσοφιςὰς καὶ θανάτε κατα-

» mort, & qu'ils condamnent l'uſage de
» brûler les corps. Ils ſont dans l'opinion
» que ces corps reſſuſciteront un jour, &
» vivront pour ne plus mourir. Pluſieurs
» diſent que les Juifs ſont ſortis d'entr'eux. «
Les Mages étoient du même ſentiment au ſujet de la réſurrection des corps, comme le même Auteur l'écrit un peu plus bas ſur la foi de Théopompe (*a*).

On ſçait que les Mages admettoient deux principes, l'un bon, & l'autre mauvais; l'un auteur de la vie, & l'autre auteur de la mort. Mais tout le monde ne ſçait peut-être pas de même, qu'ils eſpéroient ne dépendre un jour que de l'un, & être entierement affranchis de la domination de l'au-

φρονεῖν φησὶ Κλείταρχος· καὶ ἀνόσιον ἡγεῖσθαι πυρὶ θάπτειν· καὶ ἀναβιώσεσθαι τοὺς ἀνθρώπους, καὶ ἔσεσθαι ἀθανάτους. Ἔνιοι δὲ καὶ τοὺς Ἰουδαίους ἐκ τούτων εἶναι. Diog. Laërt. in proœm.

(*a*) *Theopompus Magorum ſententiâ homines in vitam quoque redituros, immortaleſque futuros tradit.* Idem, *ibid.*

tre. Plutarque nous l'apprend ; & ce qu'il dit à ce ſujet doit être joint à ce que nous venons de rapporter de Diogene Laërce, afin d'avoir une connoiſſance exacte de leur Théologie. » Les deux Principes que les » Mages reconnoiſſent, dit Plutarque *(a)*, » doivent, ſelon eux, régner l'un après l'au- » tre dans le monde pendant trois mille ans, » & ſe faire la guerre enſuite pendant trois » mille autres, au bout deſquels le mauvais » principe ſera vaincu & détruit, & les hom- » mes ſeront éternellement heureux. « C'eſt ſans doute après la deſtruction de ce mauvais principe, qu'ils s'imaginoient que les morts reſſuſciteroient, afin de partager avec les vivans une éternelle félicité. Cette con-

(a) *Exiſtimant duos eſſe Deos quaſi contrariis deditos artibus, ut bona alter, alter mala opera conficiat . . . . Theopompus ait, de ſententia Magorum, vicibus ter mille annorum alterum Deorum ſuperare, alterum ſuccumbere, & per altera tria millia bellum eos inter ſe gerere : tandem Plutonem deficere, & tunc homines fore beatos, neque alimento utentes, neque umbram edentes.* Plutarch. *De Iſid. & Oſir.*

jecture est d'autant mieux fondée, qu'ils disoient qu'alors les hommes n'auroient pas besoin de manger, & que leurs corps ne feroient point d'ombre.

Cette opinion de la résurrection des corps, que les Juifs avoient peut-être prise des Mages, ce qui donna lieu sans doute à quelques-uns de croire qu'ils étoient sortis de ces Sages de Perse, ou des Philosophes des Indes, ne paroît pas avoir fait de grands progrès. Si l'on en excepte les Indes, la Perse & la Palestine, nous ne voyons point qu'elle ait été établie & connue en aucun endroit de la terre. Il y a même lieu de douter, si ce n'étoit point chez les Juifs une opinion assez populaire. L'Evangile & les Actes des Apôtres nous apprennent, à la vérité, que les Pharisiens la croyoient : cependant Josephe qui étoit de cette Secte, n'en parle en aucune façon, & le mot de résurrection ne se trouve pas une seule fois dans ses livres : il dit même très-positive-

ment en deux endroits, que les Pharisiens admettoient la Métempsycose (*a*). Ces hommes ambitieux qui vouloient mettre le peuple dans leurs intérêts, affectoient peut-être de favoriser une opinion, dont ils ne faisoient pas dans le fond beaucoup de cas.

Au reste Montagne a eu tort d'attaquer comme il l'a fait au chapitre douziéme de ses Essais, la possibilité de la résurrection, sous prétexte de combattre la doctrine de Platon, sur le bonheur préparé aux justes dans la vie future. Dans cet endroit s'élevant à ce sujet contre les promesses de ce Philosophe, » Si pour nous rendre capables de » ces choses, dit-il, on réforme & rechan» ge notre être, ainsi que tu nous dis, Pla-

(*a*) *Credunt animas omnes immortales; improbos sempiterno carcere claudi, bonos solos in aliud corpus transire.* Joseph. *De Bel. Jud.* lib. 2. cap. 8. Voyez le même Auteur, *Antiq. Jud. lib.* 18. *cap.* 1. Peut-être dans ces deux endroits Josephe ne veut-il dire autre chose, sinon que, selon la doctrine des Pharisiens, les Justes seuls ressuscitoient; ce qui a été le sentiment de quelques Saints Peres.

» ton, ce doit être d'un ſi extrême change-
» ment, & ſi univerſel, que par la doctrine
» Phyſique, ce ne ſera plus nous: ce ſera
» quelqu'autre choſe qui recevra ces ré-
» compenſes: car ce qui eſt changé, eſt diſ-
» ſous, & par conſéquent périt (*a*). « En effet, continue Montagne, ſuivant le ſentiment de Lucrece (*b*), en ſuppoſant que la même matiere dont nos corps étoient com-

(*a*) Quod mutatur enim diſſolvitur; interit ergo.
Lucret. *lib.* 3.

(*b*) Nec ſi materiam noſtram conlegerit ætas
Poſt obitum, rursùmque redegerit ut ſita nunc eſt;
Atque iterùm nobis fuerint data lumina vitæ:
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta ſemel cùm ſit repetentia noſtri.
Lucret. *ubi ſuprà.*

posés avant la mort, rétablie dans son ancien état & sa forme premiere, soit de nouveau rappellée à la vie par une seconde introduction de cette ame, qui l'avoit animée auparavant, cependant rien de ce qui auroit appartenu à la premiere vie, ne regarderoit la nouvelle, & rien de cette derniere n'appartiendroit à la précédente, la mémoire des choses passées ayant été interrompue & anéantie. On passe ce sentiment à Lucrece, qui raisonnant en payen & en disciple d'Epicure, ne pouvoit penser autrement; mais il n'est pas pardonnable dans Montagne, qui n'a pû ignorer qu'il n'est pas plus difficile à Dieu de rétablir dans nous la mémoire du passé, que de nous ressusciter. Le même Créateur qui nous forma, n'est pas moins puissant pour opérer l'un, qu'il sera fidéle à accomplir l'autre.

CHAPITRE IV.

Idée que les Anciens avoient de la nature de l'ame, quoiqu'immortelle.

» ON ignore, dit Lucrece (*a*), quelle eſt
» la nature de l'ame ; ſi elle a pris naiſ-
» ſance avec notre corps, ou ſi elle lui eſt
» infuſée au moment de notre naiſſance ; ſi
» elle périt avec lui par ſa diſſolution, ou
» ſi en ſe ſéparant de lui, elle va habiter
» dans l'obſcurité des Enfers ; enfin ſi celles
» des animaux s'introduiſent en leurs corps

(*a*) Ignoratur enim quæ ſit natura animaï :
Nata ſit, an contrà naſcentibus inſinuetur,
Et ſimul intereat nobiſcum morte dirempta ;
An tenebras Orci viſat, vaſtaſque lacunas :
An pecudes alias divinitùs inſinuet ſe.
Lucret. *lib.* 1.

» de la même maniere que l'ame passe dans » le nôtre. « En effet la plûpart des Philosophes ont été obligés d'avoüer, que cette matiere étoit incompréhensible, & que les ressorts dont nos corps étoient mus, étoient couverts de ténebres si épaisses, qu'il n'étoit pas possible de reconnoître ce qui les faisoit agir. Après avoir rapporté leurs opinions différentes, Cicéron ajoute qu'il n'y a que Dieu seul qui sçache quelle est la véritable. Cependant ce que nous venons de rapporter de l'opinion où étoient les Anciens sur l'état de l'ame au sortir de cette vie, ne sera peut-être pas inutile pour nous aider à connoître ce qu'ils pensoient de sa nature.

Comme les Egyptiens, les Gaulois, les Thraces se contentoient de croire l'ame immortelle, sans raisonner sur la nature de cette substance, & qu'ils laissoient à l'imagination d'un chacun la liberté de se la représenter telle qu'il lui plaisoit, nous ne

pouvons nous aſſurer de l'idée qu'ils s'en formoient, que par l'opinion où nous ſçavons qu'étoient ces Peuples ſur ſon état après la mort. Les Thraces, comme nous l'avons dit, s'imaginoient en général aller après cette vie dans un lieu délicieux, où ils jouiſſoient de toutes ſortes de biens. Ces hommes ſimples & groſſiers comptoient ſur des plaiſirs ſenſuels, tels que le peuple parmi les Mahométans eſpere en poſſéder dans le Paradis du Prophete. Ainſi on comprend d'abord qu'il ne faut point aller chercher chez eux une idée de ſpiritualité, qu'on a de la peine à trouver chez les Nations même les plus raffinées.

Les Egyptiens, les Gaulois & les autres qui croyoient la Métempſycoſe, & qui ne mettoient point de différence entre les ames des bêtes & celles des hommes (*a*), ne re-

(*a*) Les Pythagoriciens, & tous ceux qui comme eux s'abſtenoient de manger de la chair des animaux, ne le faiſoient que par cette raiſon ſeule,

gardoient l'ame que comme le principe de la vie, comme une ſubſtance qui faiſoit vivre & reſpirer le corps où elle étoit renfermée, & qui privoit de la reſpiration celui qu'elle abandonnoit : ils n'en avoient point d'autre idée que celle d'une matiere ſubtile, légere & déliée, qui paſſoit ſucceſſivement d'un corps dans un autre ; c'eſt-à-dire, qui pouvoit entrer, ſortir, & être contenue dans un lieu. Cela eſt ſi vrai, que les Philoſophes qui ont puiſé chez les Egyptiens la doctrine de l'immortalité, n'en ont point eu eux-mêmes une idée différente, comme nous allons le faire voir.

Ciceron rapporte ſur la foi des livres de ſon tems, que Phérécides & ſon diſciple Pythagore, auxquels on peut joindre Thalès, furent les premiers parmi les Grecs, qui ſoutinrent que l'ame étoit immortelle

qu'ils craignoient de ſe nourrir d'une chair animée par leurs ſemblables. V. Porphyre, *De Abſtinent. Animal.*

(*a*). Mais ils se contenterent d'établir leur opinion ; & à l'imitation des Egyptiens de qui ils la tenoient, ils n'entreprirent point d'expliquer la nature de cette substance, dont ils soutenoient l'immortalité. Il est vrai que quelques-uns ont attribué à Pythagore d'avoir enseigné que l'ame étoit une harmonie (*b*) ; mais Cicéron dit précisément (*c*) que les Pythagoriciens ne s'expliquoient point là dessus, & qu'il n'étoit question chez eux que de nombres & de lignes.

Mais ceux qui dans le même tems raisonnerent sur cette matiere, ne garderent pas le même silence, & voulurent commencer par définir une chose, qui faisoit le su-

(*a*) *Pherecides Syrus primùm dixit, animos hominum esse sempiternos. Hanc opinionem discipulus ejus Pythagoras maximè confirmavit.* Cic. *Tusc. Quæst. lib.* I.

(*b*) *Pythagoras harmoniam* (animam dixit). Macrob. *in Somn. Scip. lib.* I. *cap.* 14.

(*c*) *Rationem illi sententiæ suæ non ferè reddebant, nisi quid erat numeris aut descriptionibus explicandum.* Cic. *ubi suprà.*

jet de la question. Empédocle, Parménide, Héraclite, Dicéarque, tous presque contemporains de Pythagore, entreprirent de fixer précisément l'idée qu'on devoit se former de l'ame par une définition juste, qui comprît la nature de cette substance. Ils étudierent beaucoup, ils méditerent, ils voyagerent pour s'en instruire; & après tant d'études, de réflexions & de voyages, ils ne laisserent pas de la définir d'une façon toute différente. (*a*) Empédocle assura que l'ame étoit un sang subtil; Parménide, qu'elle

(*a*) On trouve tous les divers sentimens des Philosophes sur la nature de l'ame, rassemblés dans Cicéron & dans Macrobe. Voici les paroles de Ciceron, *Tusc. Quæst. lib.* 1. *Empedocles animum esse censet cordi suffusum sanguinem. Zenoni Stoïco animus ignis videtur. Proximè autem Aristoxenus Musicus, idemque Philosophus, intentionem ipsius corporis quandam, velut in cantu & fidibus, quæ harmonia dicitur. Democritum, magnum quidem illum virum, sed lævibus & rotundis corpusculis conficientem animum concursu quodam fortuito, omittamus. Quid de Dicæarcho dicam, qui nihil omninò animum dicat esse?*

étoit composée de terre & de feu ; Xénophanes, qu'elle étoit formée de terre & d'eau ; Epicure, qu'elle étoit composée de feu, d'air & d'esprit ; Zenon & Hipparque, qu'elle étoit un feu subtil ; Anaximandre, qu'elle étoit un air très-pur : Hippocrate la confondit avec les esprits animaux : Aristoxene, Philosophe & Musicien, ne la regarda que comme une harmonie : Démocrite dit qu'elle étoit un souffle composé d'atô-

A l'égard de Macrobe, *Plato*, dit-il *in Somn. Scip. lib.* 1. *cap.* 14. *dixit animam essentiam se moventem, Xenocrates numerum se moventem, Aristoteles* ἐντελεχειαν, *Pythagoras & Philolaus harmoniam, Possidonius ideam, Asclepiades quinque sensuum exercitium sibi consonum, Hippocrates spiritum tenuem per corpus omne dispersum, Heraclitus Ponticus lucem, Heraclitus Physicus scintillam stellaris essentiæ, Zenon concretum corpori spiritum, Democritus spiritum insertum atomis, Critolaus Peripateticus constare eam de quintâ essentiâ, Hipparchus ignem, Anaximenes aëra, Empedocles & Critias sanguinem, Parmenides ex terrâ & igne, Xenophanes ex terrâ & aquâ, Boëthos ex terrâ & igne, Epicurus speciem ex igne, & aëre, & spiritu mixtam.*

mes très-déliés & très-ſubtils ; Héraclite ; qu'elle étoit une étincelle du feu des aſtres : Dicéarque ſoutint qu'elle n'étoit autre choſe que le corps même. Il ſeroit ennuyeux de rapporter tous les ſentimens particuliers des Philoſophes ſur cette matiere : il ſuffit de dire qu'ils convinrent tous en ce qu'ils donnerent de l'ame une idée corporelle, & que Platon eſt le premier qui ait, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, ſpiritualiſé cette idée. C'eſt pourquoi nous allons voir comment il s'y prit pour établir un ſyſtême, qui eut d'abord beaucoup de Sectateurs, & qui dans la ſuite a été embraſſé généralement de tout le monde.

Il y avoit déja plus d'un ſiécle qu'on diſputoit parmi les Grecs ſur la nature de l'ame, lorſque Platon entreprit de traiter auſſi cette matiere. Il étoit allé en Egypte puiſer à la ſource, de même que les autres Philoſophes qui l'avoient précedé. Mais les Egyptiens qui lui apprirent des choſes curieuſes

ſur

ſur l'Hiſtoire ancienne, ne lui communiquerent pas vraiſemblablement beaucoup de lumieres ſur la queſtion qu'il vouloit agiter ; & il eut beſoin d'en trouver de plus grandes dans ſon propre génie. Il puiſa donc dans ſon propre fond de quoi réuſſir dans ce qu'il avoit projetté ; & la maniere dont il s'en acquitta lui acquit tant de gloire, qu'on le regarda alors, & qu'on l'a toujours regardé depuis comme le premier des Philoſophes *(a)*. Il eſt le premier en effet qui ait entrepris de donner des preuves de l'immortalité de l'ame. Son ſyſtême n'eſt cependant pas abſolument aiſé à entendre, & ne manque pas d'obſcurité. Dans ce tems-là on étoit beaucoup moins accoutumé qu'on ne l'eſt

(*a*) Cicéron marque l'eſtime infinie qu'il faiſoit de Platon, en faiſant dire à Atticus, *Túſc. Quæſt. lib.* 1. *Errare mehercule malo cum Platone, quem tu quanti facias ſcio, & quem ex ore tuo admiror, quàm cum iſtis vera ſentire.* Et plus bas il ajoute : *Ut autem rationem Plato nullam afferret, (vide quid homini tribuam) ipsâ auctoritate me frangeret.*

aujourd'hui, aux idées claires & diſtinctes; un diſcours brillant & fleuri faiſoit aiſément paſſer un raiſonnement obſcur, & quelquefois faux. Quoi qu'il en ſoit, je vais tâcher d'expliquer en peu de mots le ſyſtême que Platon a voulu établir ſur la nature de l'ame.

Premierement, pour exprimer l'ame, il s'eſt ſervi du mot Grec Νȣ̃ς qui ſignifie *la penſée*, & que les Latins rendent par celui de *Mens*. Ainſi il ſuppoſe ce que perſonne n'avoit dit avant lui, que l'ame & la penſée ſont une même choſe. Enſuite il ſoutient que la penſée eſt immortelle, parce que, ſelon lui, elle eſt éternelle; & il prouve qu'elle eſt éternelle par cet argument. *(a)* Ce qui eſt dans un perpétuel mouvement, & qui n'a reçu ce mouvement de perſonne, doit être éternel: or la penſée eſt dans un perpétuel mouvement, & elle n'a reçu ce mou-

(a) *In Phædro.*

vement de perſonne, parce que, dit-il, on ſent bien qu'elle ſe meut d'elle-même, & qu'elle n'a beſoin de perſonne pour ſe mouvoir ; donc la penſée eſt éternelle.

Une autre preuve de Platon pour l'immortalité de l'ame, eſt celle dont on ſe ſert communément aujourd'hui, c'eſt-à-dire la ſimplicité de ſa nature. Mourir dit ce Philoſophe (*a*), n'eſt autre choſe que ſe diſſoudre & ſe corrompre : or l'ame qui eſt une ſubſtance ſimple ne peut ni ſe diſſoudre, ni ſe corrompre ; par conſéquent elle ne peut mourir.

Voilà en peu de mots le précis des longs raiſonnemens de Platon ſur la nature de l'ame (*b*) contenus dans deux Dialogues fort diffus

(*a*) *In Phædone.*

(*b*) Ciceron a employé ces deux raiſonnemens de Platon au premier livre de ſes Tuſculanes. Voici de quelle maniere il rend le premier. *Quod ſemper movetur, id æternum eſt : quod autem motum affert alicui, quodque ipſum agitatur aliundè, quandò finem habet motûs, vivendi quoque finem habeat*

& fort embarrassés ; on peut même dire si obscurs, que sans aider beaucoup à la let-

necesse est. Solum igitur quod seipsum movet, quia nunquàm deseritur à se, nunquàm ne moveri quidem desinit, quia etiam cæteris, quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi. Principii autem nulla est origo. Nam ex principio oriuntur omnia: ipsum autem nullâ ex re aliâ nasci potest. Nec enim esset id principium, quod gigneretur aliundè. Quòd si nunquam oritur, ne occidit quidem unquam . . . Ita fit, ut motûs principium ex eo sit, quod ipsum à se movetur. Id autem nec nasci potest, nec mori. Cùm pateat igitur, æternum id esse, quod seipsum moveat, quis est, qui hanc naturam animis esse tributam neget? Inanimum enim est omne, quod pulsu agitatur externo: quod autem est animatum, id motu cietur interiore & suo.

Le second argument n'est pas rendu avec moins de force. *Animorum*, dit Cicéron, *nulla in terris origo inveniri potest: nihil enim est in animis mixtum atque concretum, aut quod ex terrâ natum atque fictum esse videatur; nihil ne aut humidum quidem, aut flabile, aut igneum. His enim in naturis nihil inest, quod vim memoriæ, mentis, cogitationis habeat; quod & præterita teneat, & futura prævideat, & complecti possit præsentia. Singularis est igitur quædam natura atque vis animi, sejuncta ab his usitatis notisque naturis. Ita quidquid est illud, quod sentit, quod sapit, quod vult, quod viget, cæleste & divinum est, ob eamque rem æternum sit necesse est.*

tre, il n'eſt pas poſſible par leur ſeule lecture de ſe laiſſer convaincre de ſon immortalité. Ainſi il eſt très-probable, que Caton & les autres qui ſe ſont donné la mort après les avoir lûs, ont eu beſoin de quelque raiſon plus forte & plus perſuaſive, pour ſe réſoudre à quitter la vie ſans regret.

Je ne dis rien de l'ame iraſcible & de l'ame concupiſcible, dont Platon met l'une dans la poitrine, & l'autre dans les entrailles. On conçoit que par-là il entend ſeulement des propriétés du corps, auxquelles il a bien voulu donner le nom d'ame, puiſque, ſelon lui, l'ame n'eſt véritablement autre choſe que la penſée, qu'il appelle l'ame raiſonnable, & qu'il place dans la tête (*a*). Or cette penſée, ou ame rai-

(*a*) *Plato triplicem finxit animam : cujus principatum, id eſt rationem, in capite, ſicut in arce, poſuit ; & duas partes ſeparare voluit, iram & cupiditatem, quas locis diſcluſit : iram in pectore, cupiditatem ſubter præcordia locavit.* Cic. *Tuſc. Quæſt. lib.* I.

ſonnable , eſt une partie de l'ame univerſelle du Monde. Car ſelon Platon & tous les Platoniciens (*a*) , comme tous les corps particuliers ne ſont que des portions de la matiere univerſelle ; il y a de même une ame univerſelle , dont ſont tirées toutes les ames particulieres. Auſſi pour entendre une infinité de manieres de parler de l'ame , dont ſe ſont ſervis ceux qui ont vécu après Platon , il faut ſçavoir que les Platoniciens regardoient l'ame univerſelle comme une troiſiéme choſe en Dieu. Le Pere , ou le Créateur du Monde , le Verbe , ou l'Intellect divin , & l'ame univerſelle, compoſoient cette Trinité fameuſe, qu'on eſt aujourd'hui étonné de trouver dans leurs écrits. Voilà pourquoi les Anciens diſent ſi ſouvent, que l'ame eſt une portion de la Divinité. On admire ces manieres de parler , qui ne ſont cependant, ni ſi pieuſes , ni ſi admirables qu'on ſe l'imagine, puiſque dans la façon de pen-

(*a*) Voyez le Timée de Platon , Plotin & Porphyre.

ſer des Anciens, elles confondoient l'ame avec la Divinité, l'eſprit créé avec l'incréé.

Au reſte il n'étoit pas poſſible que Platon & ſes ſectateurs euſſent d'autres ſentimens de l'ame, puiſque ſoutenant qu'elle étoit éternelle, qu'elle n'avoit point de commencement, qu'elle exiſtoit & ſe mouvoit par elle-même, qu'elle étoit en un mot une nature ſimple incapable de diſſolution & de corruption, qualités qui toutes ne conviennent qu'à la Divinité (a), il falloit néceſſairement, ou que de toutes les ames particulieres ils fiſſent autant de Dieux, ou qu'ils ne les regardaſſent toutes que comme des portions d'une même maſſe, à laquelle ils donnoient ce nom

(a) Auſſi Cicéron ne craint-il pas de dire, que Dieu n'eſt autre choſe qu'une ame très-ſimple, abſolument dégagée de la matiere. *Nec verò Deus ipſe: qui intelligitur à nobis, alio modo intelligi poteſt, niſi mens ſoluta quædam & libera, ſegregata ab omni concretione mortali.* Cic. *Tuſc. Quæſt. lib.* 1.

d'ame univerſelle, & qui dans leur façon de penſer n'étoit en effet autre choſe que la Divinité. Telle eſt encore aujourd'hui l'opinion de tous les Philoſophes Perſans & Indiens, commme on peut le voir dans la lettre de M. Bernier écrite de Schiras à M. Chapelain, où il prouve que cette doctrine ſape tous les fondemens de la Religion. En effet dans ce ſentiment nous ſerions tous autant de Dieux : par conſéquent il ſeroit ridicule de dire, que nous nous ſerions impoſés à nous-mêmes un culte qui ne s'adreſſeroit qu'à nous, & que nous aurions imaginé un Paradis & un Enfer, dont l'un ne nous regarderoit point, tandis que nous ſerions aſſurés de l'autre.

Après tout ce qui a été dit, il eſt inutile de s'arrêter ici à montrer ce que tout Lecteur apperçoit comme moi, que cette preuve triomphante, cet argument ſans replique, que nosMétaphyſiciens modernes ſe vantent d'avoir imaginé pour démontrer la ſpiritualité

& l'immortalité de l'ame, n'eſt préciſément autre choſe que le raiſonnement de Platon, & qu'ils en ſont poſitivement redevables à ce Philoſophe. Mais ce que tout le monde ne voit peut-être pas, c'eſt que leur prétendue démonſtration n'eſt dans le fonds qu'un pur ſophiſme, & qu'en adoptant le raiſonnement du Philoſophe Grec, ſans oſer admettre ſes principes, ils ſe ſont jettés dans un labyrinthe de difficultés, dont il leur eſt impoſſible de ſortir. Pour s'en convaincre, il ſuffit d'examiner cette preuve ſi claire & ſi évidente. La voici.

La matiere eſt incapable de penſer : or il y a en moi quelque choſe qui penſe; donc il y a en moi une ſubſtance différente de la matiere, & c'eſt ce que j'appelle eſprit. On conçoit que dans cet argument toute la difficulté conſiſte dans la majeure, ou dans la premiere propoſition; car s'il eſt vrai que la matiere ſoit incapable de penſer, certainement par ce raiſonnement l'exiſtence de

l'eſprit eſt parfaitement démontrée. C'eſt donc ce qu'on ne peut diſcuter avec trop de ſoin : ſur quoi je prie mes Lecteurs de faire avec moi les réflexions ſuivantes.

Perſonne n'ignore qu'en bonne Logique, dans toute propoſition il faut connoître les deux termes, le prédicat & le ſujet : parlons intelligiblement. On convient que pour nier ou pour affirmer quelque choſe d'une autre choſe, il faut que toutes deux ſoient également & réellement connues. Ainſi pour aſſurer, par exemple, que Dieu eſt bon, il faut que j'aie néceſſairement une idée de Dieu, & une idée de la bonté. Or dans cette propoſition : la matiere eſt incapable de penſer, je demande ce que l'on connoît ? Eſt-ce la matiere ? Nos Métaphyſiciens ne manqueront pas d'en convenir ; & ils la définiront d'abord une ſubſtance étendue. Mais ſi je pouſſe la queſtion plus loin, & que je veuille ſçavoir pourquoi ils ne reconnoiſſent que de l'étendue dans la matiere, ne feront-ils pas

forcés d'avouer, que c'eſt parce qu'ils n'y connoiſſent que cela. Grands Philoſophes ! eſt-ce donc là le fruit de tant de méditations & de tant de veilles ? Nous ne connoiſſons, dites-vous, dans la matiere autre choſe que de l'étendue: de ce principe tout autre moins préſomptueux concluroit ſimplement, qu'on ne peut aſſurer que la matiere penſe. Mais ce ſentiment eſt trop bas & trop ingénu pour des Philoſophes ; & de leur ignorance ils prétendent faire le fondement d'une vérité inconteſtable. Nous ne ſçavons point, diſent-ils, que la matiere puiſſe penſer; donc elle eſt incapable de penſer. Pitoyable raiſonnement ! On ne découvre dans la matiere que de la longueur, de la largeur & de la profondenr : j'en conviens ; mais peut-on dès-lors ſe croire en droit d'en conclure, qu'elle ne renferme que cela ? croit-on donc avoir pénétré parfaitement la nature & toutes les propriétés de la matiere ? Si à l'arrivée des Européens en Amérique, quelqu'un

d'eux eût dit aux originaires du pays, en leur montrant un canon, & autant de poudre qu'il peut en tenir dans un grain de mil : en mettant quelques livres de cette poudre dans ce canon, je vais lancer à cinq cens pas un boulet de ſoixante livres de bale ; les Habitans du nouveau Monde ſe ſeroient récriés contre l'impoſſibilité de cette propoſition, & on les auroit traités d'ignorans & de barbares. On eût eu raiſon : peut-on raiſonner de ce qu'on ignore? Ne tient-il qu'à dire, je ne ſçais pas que telle choſe ſe puiſſe, pour en conclure auſſi-tôt qu'elle ne ſe peut point ? Pour parler affirmativement des effets que la poudre à Canon eſt capable de produire, il faut d'abord en bien connoître la nature. Mais le raiſonnement de nos Métaphyſiciens eſt encore moins pardonnable, que celui de ces Iroquois. Ces Sauvages avoient du moins l'idée d'un boulet de ſoixante livres : au contraire, non-ſeulement nos Philoſophes ignorent la nature &

toutes les propriétés de la matiere ; ils connoissent encore moins celle de la pensée : ensorte qu'il est vrai de dire, qu'ils ont raisonné sur deux choses, qui leur étoient également & parfaitement inconnues.

En effet la pensée est un mode ou une substance. Si ce n'est qu'un simple mode, qui me persuadera qu'elle ne peut convenir à la matiere comme à l'esprit ? Certainement le mouvement n'est point matiere : il n'est ni long, ni large, ni étendu ; & si on lui attribue quelquefois ces propriétés, ce n'est que métaphoriquement, & en tant qu'il est joint à la matiere. Cependant on ne peut nier, que le mouvement qui est une propriété de l'esprit, ne convienne également à ce que nous connoissons sous le nom de corps. Prétend-on au contraire que la pensée est une substance ? Mais cette substance, la distingue-t'on de l'ame, ou veut-on la confondre avec elle, comme Platon ? Si la pensée est une substance distinguée de l'ame,

voilà dès-lors l'ame, la pensée, la volonté peut-être, trois substances spirituelles distinguées entr'elles, & réunies dans un même corps. Bien plus, si la pensée est une substance distinguée de l'ame, quel rapport sa spiritualité, quoique prouvée, peut-elle avoir avec la spiritualité de l'autre? Que si de l'ame & de la pensée on ne fait qu'une seule & même substance, il faudra dire que dans l'homme il y a autant d'ames, autant de substances, que de pensées; ce qui est absurde.

Je vais plus loin, & je dis que non-seulement nos Métaphysiciens ignorent la nature de la matiere & celle de la pensée, mais qu'ils ne connoissent pas même celle de l'esprit. Ils en conviennent. Nous ne la connoissons pas positivement, disent-ils: nous ne voyons point l'esprit; il ne tombe point sous nos sens; nous n'en avons pas une idée claire, distincte & positive; en un mot nous ne pouvons pas le définir positivement, & dire précisément ce que c'est. Mais nous le

connoiſſons du moins négativement, & nous pouvons dire ce que ce n'eſt pas. C'eſt-à-dire, que lorſqu'on n'a aucune idée d'une choſe, & qu'elle eſt inconnue, on ne peut pas dire, à la vérité, ce que c'eſt ; mais que rien n'empêche que l'on ne puiſſe dire ce qu'elle n'eſt point ? Je l'avoue ; tout autre qu'un Philoſophe s'y ſeroit mépris, & n'auroit jamais imaginé un ſi beau ſecret. Mais je m'en contente ; & de cette diſtinction frivole de connoiſſance poſitive, & de connoiſſance négative, je conclus que puiſque nos Métaphyſiciens ne connoiſſent l'eſprit que négativement, puiſqu'ils ne peuvent pas dire ce que c'eſt, mais ſeulement ce que ce n'eſt pas, ils ont tort d'aſſurer qu'il eſt capable de penſer.

Mais avant que d'affirmer d'une choſe ce qu'elle eſt ou ce qu'elle n'eſt point, ne ſeroit-il pas à propos de s'aſſurer préalablement qu'elle exiſte ? Autrement nous raiſonnons en l'air, & nous apprêtons à rire, de même que

ceux qui après s'être beaucoup fatigués à trouver les raiſons de quelque évenement : après de longues & pénibles recherches, ſon tout ſurpris d'apprendre que le fait en queſtion eſt imaginaire, & n'a jamais eu de réalité. Or je demande quelle preuve la raiſon peut nous fournir de l'exiſtence de l'eſprit ? On dira ſans doute, que c'eſt une conſéquence néceſſaire de l'exiſtence de la penſée puiſque la penſée ne pouvant convenir à la matiere, elle ſuppoſe néceſſairement l'exiſttence d'une autre ſubſtance qui ne ſoit point matiere, & dont elle ſoit l'effet. Or cette derniere ſubſtance, nos Philoſophes l'appellent eſprit. Reprenons ce raiſonnement : le voici. La penſée ne peut convenir à la matiere ; donc l'eſprit exiſte. Et pourquoi la penſée ne peut-elle couvenir à la matiere ? C'eſt, dit-on, parce qu'elle eſt ſpirituelle. Ainſi de la nature de la penſée on conclud l'exiſtence de l'eſprit ; & de

l'exiſtence

l'existence de l'esprit on infere que telle est la nature de la pensée. Voilà le cercle. Après cela ai-je eu tort d'avancer d'abord, que la prétendue démonstration de nos Métaphysiciens n'étoit qu'un pur sophisme, & une pétition de principe ?

Que seroit-ce, si approfondissant davantage cette question, j'ajoutois que si l'ame humaine est véritablement d'une nature spirituelle, elle ne peut l'être, qu'elle ne soit en même tems un être parfaitement simple ; & que par conséquent, suivant le raisonnement de Platon, de Cicéron & de la raison même, elle est un Ange, elle est Dieu : Que cette distinction qu'on voudroit introduire entre les substances spirituelles, est toute gratuite & sans fondement : Que la simplicité faisant leur essence, & cette qualité n'étant susceptible ni du plus ni du moins, tout être qui la possede & dont elle constitue la nature, doit la posséder dans le

plus haut degré, ſans qu'aucun autre puiſſe jamais être plus pur ou plus ſimple : Que ces rangs & ces degrés entre les eſprits ſont par conſéquent chimériques & imaginaires : Qu'au reſte ſi malgré ce qu'en dit la raiſon, il eſt permis d'imaginer des eſprits plus purs les uns que les autres, on peut à bien plus juſte titre admettre des diſtinctions dans la matiere, & croire qu'elle n'eſt pas toute auſſi groſſiere, auſſi inſenſible, auſſi aveugle que celle que nous connoiſſons ; & que ſi ces eſprits plus purs peuvent ce qu'un eſprit moins pur ne peut point, il n'eſt pas abſurde de penſer qu'une matiere plus pure, plus déliée, qui ne tombe point ſous nos ſens, & dont nous ignorons la nature ainſi que de l'eſprit, puiſſe produire certaines opérations, dont la matiere ordinaire & commune nous ſemble abſolument incapable.

Je pourrois encore demander à nos Philoſophes, quel eſt l'emploi de cette ame ſpirituelle dans le corps humain ? Y a-t'elle

été placée, afin que par ſes ordres les eſprits animaux coulent dans les membres qu'elle veut mouvoir ? Mais outre quelle ignore le plus ſouvent l'économie de ce corps qu'elle remue, & que la plûpart des ames ne ſçavent pas ſeulement s'il y a des eſprits animaux, ou ce que c'eſt, prétend-on que ce mouvement que l'ame communique aux eſprits, elle l'a d'elle-même & par ſa nature ? En ce cas il faut donc en revenir au ſyſtême de Platon, & confondre l'ame avec la Divinité. Que ſi elle reçoit ce mouvement d'ailleurs, de quelle utilité eſt-elle à l'homme, puiſque la cauſe étrangere qui la meut, eſt également puiſſante pour remuer immédiatement la matiere ? On dira ſans doute, que l'ame ſpirituelle a été donnée à l'homme, afin qu'à l'occaſion de certaines penſées de l'ame, Dieu ſoit excité à déterminer le mouvement des eſprits. Mais la difficulté revient toujours, puiſque pour avoir certaines penſées, ou l'ame a beſoin du même concours

de Dieu qui est nécessaire pour déterminer le cours des esprits, ensorte qu'il faudra remonter à l'infini pour trouver en quoi elle est utile à l'homme ; ou elle peut les produire indépendamment de ce concours, ce qui l'égale encore à la Divinité, & en fait un être aussi indépendant que Dieu même.

On objectera peut-être que si l'ame n'est pas spirituelle, si elle n'est pas distinguée du corps, si elle est matérielle comme lui, il s'ensuit que le sentiment accompagne toujours le corps, qu'il ne cesse pas même dans les cadavres, & qu'on se flateroit en vain qu'il ne persévérât point après la mort ; & on ne nie pas que cette objection ne pût avoir lieu contre ceux, qui ne regarderoient la vie & le sentiment que comme une vertu répandue dans tous les corps, essentielle au corps, & qui ne peut en être séparée (*a*). Mais il est évident qu'elle ne prouve rien contre ceux qui regarderoient

(*a*) Voyez Bayle, au mot DICE'ARQUE, Note (c)

l'ame comme une ſubſtance corporelle, à la vérité, mais cependant diſtincte du corps. En ce cas dès l'inſtant que cette ame eſt cenſée ſéparée du corps auquel elle étoit unie, on conçoit que dès ce moment tout ſentiment doit ceſſer dans les cadavres.

Il eſt vrai qu'on peut dire, que puiſque cette ame qu'on ſuppoſe matérielle eſt capable de ſentiment, il s'enſuit que le ſentiment n'eſt pas moins une propriété eſſentielle à la matiere, que l'étendue; que par conſéquent, comme il ne peut y avoir de corps qui n'ait cette derniere propriété, il n'y a aucune portion de la matiere dans laquelle on ne doive trouver la premiere; qu'ainſi le ſentiment n'eſt pas moins eſſentiel à un cadavre, aux pierres, aux métaux, qu'à cette portion de matiere qu'on appelle l'ame, & à laquelle on attribue cette propriété privativement à toute autre. Par cet argument qu'on regarde comme invincible (*a*), on croit pouvoir dé-

(*a*) Voyez Bayle, *ubi suprà*.

montrer qu'en ſuppoſant même que le ſentiment n'eſt qu'une modification du corps, on ne ſçauroit dire que la matiere puiſſe ceſſer de ſentir, ſans qu'elle perde quelque choſe de ce qui lui eſt eſſentiel. Car, dit-on, toutes les modalités ſont de telle nature, qu'elles ne ceſſent, que pour faire place à une autre modalité de même genre. Il n'y a point de figure qui ſoit détruite que par une autre figure, point de couleur qui ſoit chaſſée que par une autre couleur. D'où l'on conclud que pour raiſonner juſte, il faut dire qu'il n'y a point de ſentiment qui ſoit chaſſé que par un autre ſentiment, & que ſi les eſprits animaux n'ont pas hors des nerfs le ſentiment qu'ils y avoient, ils ne l'ont perdu, qu'en acquérant une autre ſorte de ſentiment.

Mais pour ſentir d'abord le foible de cette objection que l'on regarde mal à propos comme inſoluble, il ſuffit de faire attention que ce long raiſonnement roule

uniquement ſur une équivoque, & que rien n'eſt plus facile que de lever la difficulté, en ſuppoſant que le ſentiment ſoit une propriété, non pas de la matiere & du corps en général, mais de telle matiere, de tel corps en particulier, par exemple, de la matiere organiſée. Pour fonder cette réponſe, il ſuffit que nous ne connoiſſions aucun corps organiſé qui ne ſente point, & aucune matiere, qui ſans le ſecours de l'organiſation, ſoit capable de ſentiment. Or, de cette vérité inconteſtable, il s'enſuit néceſſairement que le ſentiment ne doit ſe rencontrer dans aucun corps, qu'autant qu'on le ſuppoſe organiſé; que par conſéquent les eſprits animaux ne peuvent conſerver aucun ſentiment hors des nerfs, puiſqu'outre qu'à leur ſortie des nerfs ils ceſſent eux-mêmes d'être eſprits animaux, changeant alors de propriété, je veux dire de mouvement & de figure, ils ſont dès-lors privés du ſecours des organes dans leſ-

quels ſe produit le ſentiment; & qu'enfin le ſentiment ne doit ſe rencontrer ni dans la pierre, le bois ou les métaux, ni dans les cadavres. Je ne me ſuis étendu ſur cet article, que pour faire voir que nos Philoſophes ont beau ſe flater d'avoir perfectionné la Métaphyſique; qu'ils ont beau ſe vanter d'être plus ſubtils & plus éclairés que les Anciens; que malgré tout leur ſçavoir & toute leur pénétration, ils n'ont rien dit, que ce que Platon avoit dit avant eux ſur le ſujet dont il s'agit ici; & qu'au lieu que dans ſa façon de penſer il raiſonnoit conſéquemment, ils n'ont fait que déraiſonner en voulant accommoder ſes raiſonnemens à leurs principes.

Je reviens aux Dialogues de ce Philoſophe. Ils eurent d'abord beaucoup de ſuccès, & lui acquirent un grand nombre de Diſciples. Mais ſoit que ſon ſyſtême ſur la nature de l'ame fût inintelligible, ſoit que l'eſprit humain, naturellement porté vers les

choſes ſenſibles, ne pût s'accoutumer à ſes raiſonnemens abſtraits, il arriva qu'il fut fort applaudi ſans être entendu, & que la plûpart ne pouvant ſe défaire de l'idée matérielle qu'ils s'étoient toujours formée de leur ame, continuerent de ſe la repréſenter comme auparavant.

Jamais le Platoniſme ne fut plus en vogue, qu'au tems de l'établiſſement de l'Evangile ; & jamais les hommes n'ont eu une idée plus groſſiere & plus imparfaite de la nature de l'eſprit. Non-ſeulement ils ne ſpiritualiſoient point cette ſubſtance qui nous anime, ils donnoient même des corps à ces êtres ſi élevés au-deſſus de la nature humaine, aux Anges, aux Démons. Le fameux Philon Juif, en qui on diſoit que l'ame de Platon avoit paſſé, & après lui tous les premiers Chrétiens, parmi leſquels on comptoit d'illuſtres Platoniciens, tels qu'Athénagore, S. Juſtin, S. Clément d'Aléxandrie, Origenes &c. n'en avoient point d'autre idée, lorſ-

qu'ils aſſuroient que les enfans de Dieu ; qui au commencement du monde eurent commerce avec les filles des hommes, n'étoient autre choſe que les Anges qui habiterent avec les femmes, & que de ce commerce naquirent les Géans ou les Démons (*a*). L'eſprit de Dieu deſcendu récemment ſur les Apôtres & ſur les Diſciples, n'en étoit pas mieux connu de ces mêmes hommes, qui venoient d'en être remplis. L'hiſtoire de cet évenement, tel qu'il eſt rapporté au commencement des Actes, ne nous perſuade que trop, qu'ils ſe l'imaginoient ſeulement comme un vent violent & un feu ſub-

(*a*) C'étoit l'opinion commune des Peres des premiers ſiécles. Voici de quelle façon S. Clément d'Alexandrîe s'en exprime : *Δεῖγμα σοι τȣ́των οἱ Ἄγγελοι, τȣ͂ Θεȣ͂ τὸ κάλλος καταλελειπότες διὰ κάλλος μαραινόμενον, καὶ τοσȣ͂τον ἐξ ȣ̓ρανῶν ἀποπεσόντες χαμαί. Pædag. lib.* 3. *cap.* 2. V. le même Pere, *Strom. lib.* 3. *&* 5. Athenagore, *Apol. pro Chriſt.* Lactance, *Div. Inſtit. lib.* 2. *cap.* 14. Philon, *lib. de Gig.* &c.

til. Mais pour ne parler ici que de ce qui regarde l'ame, nous allons faire voir que, quoique les premiers Chrétiens eussent une vénération très-particuliere pour Platon, qu'ils regardoient comme celui de tous les Philosophes qui eût le mieux parlé de la Divinité, ils n'en comprenoient pas mieux son systême, & n'en avoient pas une idée moins grossiere & moins matérielle de la nature de l'ame.

Tatien qui dit dans un endroit que les Anges & les Démons sont des substances spirituelles, c'est-à-dire, selon lui, semblables au feu ou à l'air (*a*); assure un peu plus haut que l'ame est non-seulement corporelle, mais même mortelle. Il ne veut admettre aucune différence entre les bêtes &

(*a*) Δαίμονες δὲ πάντες σαρκίον μὲν οὐ κέκτυνται, πνευματικὴ δέ ἐστιν αὐτοῖς ἡ σύμπηξις, ὡς πυρὸς, ὡς ἀέρος. Tatian. *Orat. ad Græc. cap.* 25.

les hommes, qu'autant que ceux-ci font habiter Dieu en eux par leur piété (*a*).

Théophile d'Aléxandrie parle de l'immortalité d'une maniere assez embrouillée. Cependant il n'est pas impossible de démêler quelle est sa pensée sur ce sujet. Après avoir dit de l'ame, que quelques-uns la croient immortelle, il ajoûte que néanmoins on ne peut concevoir que ce qui est immortel ne soit pas Dieu (*b*).

Saint Justin enseigne positivement & sans détour, qu'on ne doit pas dire que l'ame est immortelle: car, ajoute t'il, ce qui est immortel est increé (*c*).

Saint Irenée ne s'exprime pas moins clairement. Les ames, selon ce Pere, ayant commencé d'être, il seroit naturel qu'elles finissent de même; mais Dieu par sa toute-

(*a*) Idem, *ibid. cap.* 21.
(*b*) Theophil. *ad Autolyc. lib.* 2.
(*c*) *Non ipsam* (animam) *oportet dicere immortalem: quod enim immortale est, & ingenitum esse necesse est.* Justin *Dial. cum. Tryph.*

puiſſance les conſerve éternellement (*a*). Il eſt inutile d'avertir ici, qu'il eſt égal de dire que l'ame eſt mortelle, ou d'aſſurer qu'elle eſt corporelle. Tout le monde ſçait que l'ame n'eſt immortelle, qu'autant qu'elle eſt ſpirituelle, parce que l'eſprit eſt néceſſairement immortel par ſa nature : ainſi ce qui eſt mortel ne peut être eſprit. Par conſéquent Saint Juſtin, S. Irenée & Théophile, en diſant que l'ame eſt mortelle, aſſurent en même

(*a*) *Si qui autem hoc in loco dicant, non poſſe animas eas, quæ paulò antè eſſe cœperint, in multùm temporis perſeverare, ſed oportere eas, aut innaſcibiles eſſe, ut ſint immortales, vel ſi generationis initium acceperint, cum ipſo corpore mori : diſcant, quoniam ſine initio & ſine fine, verè & ſemper idem, & eodem modo ſe habens, ſolus Deus eſt, qui eſt omnium Dominus. Quæ autem ſunt ab illo omnia, quæcunque facta ſunt, & fiunt, initium quidem ſuum accipiunt generationis ; perſeverant autem & extenduntur in longitudinem ſæculorum ſecundùm voluntatem factoris Dei.* Et apres avoir rapporté l'exemple du Soleil, de la Lune & des Etoiles, il ajoute : *Sic & de animabus & de ſpiritibus, & omninò de omnibus his, quæ facta ſunt, cogitans quis minimè peccabit.* Iren. *adv. Hær. lib.* 2. *cap.* 64.

tems qu'elle eſt corporelle.

Il n'eſt pas étonnant que Tertullien ait fait l'ame corporelle, puiſqu'il attribue un corps à Dieu même (*a*). Il n'avoit vraiſemblablement d'autre idée de l'eſprit, que celle d'une matiere extrêmement ſubtile : car voici comment il parle de la Divinité. » Quoi-

(*a*) Il eſt difficile de juſtifier les Peres des premiers ſiécles ſur ce qu'ils ont crû l'ame corporelle. Il eſt certain que ce ſentiment a été très-commun parmi eux. Peut-être pourroit-on dire qu'ils ne lui ont attribué un corps ainſi qu'aux Anges, & quelquefois à Dieu même, que pour donner à entendre que ce n'étoit point un ſimple mode, une maniere d'être, mais une ſubſtance réelle ſubſiſtante par elle-même. Peut-être auſſi le plus court ſeroit-il d'avouer qu'ils ont pû ſe tromper ſur cet article. Il n'en eſt pas de même de ceux d'entr'eux qui ont nié que l'ame fût immortelle. Ceux qui ſoutiennent aujourd'hui la même opinion ſe flateroient en vain de leur autorité pour appuyer leur erreur, comme ſi malgré ce que la Religion enſeigne, ces anciens Docteurs de l'Egliſe avoient nié l'immortalité de l'ame. Tout ce qu'on peut conclure de ce qu'ils ont écrit à ce ſujet, eſt qu'ils ont nié que l'ame fût immortelle de la maniere dont Dieu eſt immortel ; c'eſt-à-dire, néceſſairement, par ſon eſſence & ſa nature, & de la maniere dont

» que Dieu, dit il (*a*), ſoit un eſprit, qui » peut nier qu'il ne ſoit un corps, l'eſprit » n'étant autre choſe qu'une eſpéce de corps, » accompagné d'une figure qui lui eſt pro» pre? « Dans un Traité exprès qu'il a compoſé ſur l'ame, il prouve par de longs raiſonnemens que cette ſubſtance eſt corporelle (*b*); qu'elle eſt de même figure que le corps qu'elle habite; qu'elle eſt produite en

Platon entendoit cette immortalité, qu'il confondoit avec l'éternité, qui ne convient qu'à la Divinité ſeule. En un mot on a lieu de croire que ces premiers Peres ont penſé à la vérité que l'ame étoit matérielle & mortelle de ſa nature; mais que ſoumis à ce que la Religion nous enſeigne, ils ont crû que Dieu lui avoit accordé l'immortalité par ſa pure bonté & par ſa grace. Si cette Théologie ne s'accorde pas avec la Philoſophie de nos jours, au moins n'a-t'elle rien de contraire à la Doctrine de l'Evangile.

(*a*) *Quis negabit Deum corpus eſſe, etſi Deus? Spiritus enim corpus ſui generis in ſuâ effigie.* Tertul. *lib. cont. Prax.*

(*b*) Voyez entr'autres le chapitre 7. où il prouve par l'hiſtoire du mauvais Riche que l'ame eſt un corps, puiſque celle du mauvais Riche etoit brûlée dans l'Enfer. Et n'importe, dit-il, qu'on prenne

nous au moment de la conception par l'ame de nos parens, de même que notre corps est engendré par le leur. Il est vrai qu'il dit aussi qu'elle est immortelle; mais il n'entend parler sans doute que d'une immortalité gratuite, & non d'une immortalité d'essence & nécessaire. S. Irenée donne aussi à l'ame une figure corporelle (*a*).

Arnobe s'emporte contre Platon, & contre les autres Philosophes qui ont fait l'ame immortelle (*b*): il dit que c'est un effet de leur orgueil; que l'ame est naturellement mortelle, mais que Dieu la conserve par sa

cette histoire pour une parabole. *Si enim non haberet anima corpus, non caperet imago animæ imaginem corporis, nec mentiretur de corporalibus membris Scriptura, si non erant.* Voyez aussi le chapitre 9. où il donne à l'ame les trois dimensions avec une figure corporelle, & où il dit qu'elle est de la couleur de l'air.

(*a*) *Per hæc manifestè declaratum est, & perseverare animas, & habere hominis figuram.* Iren. *adv. Hær. lib. 2. cap. 63.*

(*b*) Arnob. *lib. cont. Gent.*

bonté

bonté. Il assure, comme Tertullien, que ce sont les parens qui engendrent le corps & l'ame.

Lactance, après avoir parlé de la diversité des opinions sur la nature de l'ame, établit son systême comme une doctrine beaucoup plus raisonnable, & soutient qu'elle est une lumiere qui se nourrit de l'humeur du sang, de même que la lumiere d'une lampe se nourrit de celle de l'huile *(a)*.

Sans parler de Jamblique, de Porphyre & de plusieurs autres Platoniciens Payens du même tems, ceux qui faisoient profession de cette secte dans le Christianisme avoient

(*a*) *Alii sanguinem esse dixerunt, alii ignem, alii ventum, undè anima vel animus nomen accepit, quòd Græcè ventus* ἄνεμος *dicitur* . . . *Videtur ergò anima similis esse lumini, quæ non ipsa sit sanguis, sed humore sanguinis alatur, ut lumen oleo.* Et plus bas : *Nec tamen in tantum eos falsos esse dicendum est, qui hæc senserunt, ut omninò nihil dixerint. Nam & sanguine simul, & calore, & spiritu vivimus. Sed cùm constet anima in corpore his omnibus adunatis, non expresserunt propriè quid esset.* Lact. *de Opif. Dei, cap.* 17.

une idée toute matérielle de la nature de l'eſprit. Pour s'en convaincre, il ſuffit de lire ce que dit Pſellus, qui s'appuyant ſur l'autorité des Peres, ſur tout de S. Baſile, aſſure que les Anges & les Démons peuvent être vus & touchés, & qu'on ſçait par des faits certains qu'il y en a eu qui ſe ſont brûlés, & qui ont laiſſé de leurs cendres. Synéſius, Evêque de Ptolémaïde & grand Platonicien, dit groſſiérement, que l'ame a un corps ſubtil & aërien, avec lequel elle s'envole au Ciel, quand elle quitte ſon corps groſſier & terreſtre (a).

Nous aurions un plus grand nombre de preuves de l'idée toute matérielle que les Chrétiens de ces premiers tems avoient de leur ame, ſi parmi eux un grand nombre s'étoit aviſé d'écrire ſur cette matiere. Ce que j'ai rapporté plus haut d'un des plus anciens conciles de l'Egliſe (b), en nous faiſant

(a) Syneſ. *De inſomniis.*
(b) Voyez *chap.* 3.

connoître l'opinion commune de ceux qui le composoient, doit nous confirmer dans cette pensée. J'ajouterai même, qu'un Concile beaucoup plus célebre que celui d'Elvire, peut être soupçonné d'avoir eu une idée fort imparfaite de la nature de l'esprit. Je parle du sixiéme Concile œcuménique, où Sophronius Patriarche de Jérusalem ayant avancé que les ames, ni même les Anges, n'étoient point immortels ni incorruptibles de leur nature, mais seulement parce que Dieu leur a accordé la spiritualité & l'immortalité, le Concile ne l'en reprit point, & ne censura pas sa doctrine.

Mais si l'on confondoit autrefois l'esprit avec la matiere, en se représentant l'ame comme une substance corporelle, on peut dire qu'en récompense on attribuoit aussi à la matiere des propriétés, qu'on a crû depuis ne convenir qu'à l'esprit. On croit aujourd'hui que le corps est incapable d'aucun

ſentiment de plaiſir ou de douleur (*a*): au contraire on s'imaginoit autrefois que le corps ſeul étoit capable de ces ſentimens. Non-ſeulement les premiers Chrétiens (*b*), mais généralement tous les Philoſophes, & Platon lui-même, l'ont penſé de la ſorte. On croyoit l'ame ſuſceptible de joie, de triſteſſe, de deſir, d'inquiétude; mais à l'égard de ces ſentimens vifs qu'on appelle proprement plaiſir & douleur, on l'en jugeoit abſolument incapable. C'eſt pour cette raiſon que parmi les Payens ceux qui ont fait quelque attention ſérieuſe à ce que l'on diſoit de l'autre monde, ne comprenant pas que l'on pût ſouffrir ſans avoir un corps, ont enfin ceſſé de le croire, & s'en ſont moqués, comme Cicéron nous l'apprend (*c*).

(*a*) Ce n'eſt que depuis l'établiſſement du Carténſianiſme, que cette opinion a prévalu dans l'Ecole.

(*b*) Voyez ce qui a été dit plus haut de Tertullien, *pag.* 127. *Not.* (*b*).

(*c*) *Tantùmque valuit error, qui mihi quidem jam*

Mais auſſi, comme en reconnoiſſant un Dieu juſte, qui doit punir les crimes & récompenſer les vertus, on ne ſçauroit comprendre comment il peut exercer ſa juſtice, ſi les ames ſont incapables de douleur & de plaiſir, la réſurrection des corps, qui, comme nous l'avons vû *(a)*, eſt une opinion tirée de la Théologie des Mages, fut d'abord adoptée par les Juifs, comme un moyen qui remedioit parfaitement à cette difficulté : la Religion Chrétienne cimentée par la mort & la réſurrection de Jeſus-Chriſt l'a depuis embraſſée, & en a fait le fondement de notre eſpérance. En effet, la Religion à part, il eſt certain que les premiers Chrétiens ne donnent point d'autre raiſon de la néceſſité de la réſurrection future. Athénagore qui a traité exprès cette matiere, ne dit autre cho-

ſublatus videtur, ut corpora cremata cùm ſcirent; tamen ea fieri apud inferos fingerent, quæ ſine corpore nec fieri poſſent, nec intelligi. Cic. *Tuſc. Quæſt. lib.* 1.

(*a*) Voyez plus haut chap. 3. *pag.* 83. *Not.* (*a*).

ſe (*a*) ſinon que Dieu étant juſte, doit donner aux uns la récompenſe qui leur eſt dûe, & faire ſouffrir aux autres la peine qu'ils ont méritée. Tertullien en a parlé de même, en y ajoutant ſeulement quelques autres preuves, qu'il eſt inutile d'examiner ici (*b*).

Ce que nous venons de dire de l'opinion qu'on avoit conſervée ſur la nature de l'ame, & de l'idée peu ſpirituelle que l'on continuoit de s'en former long-tems même après l'établiſſement du Platoniſme, doit nous convaincre de l'extrême difficulté avec laquelle le ſyſtême de la ſpiritualité de l'ame s'eſt établi dans l'eſprit des hommes. Il fallut renoncer à une maniere de penſer ancienne, naturelle & facile, pour en embraſſer

(*a*) Athenag. *De Reſur. mort.*

(*b*) *Hæc erit tota cauſa, imò neceſſitas reſurrectionis, congruentiſſima ſcilicet Deo deſtinatio judicii, de cujus diſpoſitione diſpicias, an utrique ſubſtantiæ humanæ dijudicandæ cenſura divina præſideat, tam animæ, quàm corpori. Quod enim congruit judicari, hoc & competit reſſuſcitari,* Tertul. *de Reſur. carnis, cap.* 14.

une nouvelle, difficile & abſtraite. Il fallut ſoumettre & impoſer ſilence à une imagination rebelle, qui juſques-là s'étoit toujours crûe en droit de former ſeule & de repréſenter cette ame, à laquelle on vouloit qu'elle n'eût plus aucune part. Tout cela coûta bien des efforts, & conſuma beaucoup de tems. Cependant à force de s'appliquer, de méditer & de raiſonner ſur cette queſtion, on ſe dégagea inſenſiblement de la matiere : peu à peu les eſprits ſe ſubtiliſerent ; & on parvint enfin à ſe perſuader qu'il étoit eſſentiel à l'immortalité de l'ame, que cette ſubſtance ne fût point un corps. Il reſta ſans doute beaucoup d'hommes, qui conſerverent encore leurs images groſſieres, puiſqu'il s'en trouve meme aujourd'hui de ce caractere. Hippocrate continua d'avoir des ſectateurs : Empédocle & Démocrite en eurent de même; mais Platon prévalut. Son opinion devint la plus générale & la plui ſuivie ; & non ſeulement on convint que l'ame

étoit immortelle : on lui accorda auſſi la ſpiritualité, qu'on lui avoit ſi long-tems refuſée (*a*).

CHAPITRE V.

De ceux qui ont rejetté l'immortalité de l'ame.

POur donner une connoiſſance entiere & parfaite de ce que les hommes ont penſé autrefois ſur la nature de l'ame, il ne ſuffit pas d'avoir parlé de ceux qui l'ont crûe immortelle ; il faut encore faire connoître ceux qui lui ont refuſé l'immortalité, ou qui du moins ont regardé cette opinion comme fort équivoque & très-incertaine. Si ces derniers ſont les moins conſidérables par leur nombre, ils l'emportent de beaucoup d'ailleurs par leur eſprit & par leur mérite.

(*a*) *Obtinuit non minùs de æternitate ejus, quàm de incorpolitate ſententia.* Macrob. in Som. Scip. lib. 1. cap. 14.

On eſt ſurpris de voir qu'une doctrine aujourd'hui ſi établie dans le monde a été ou rejettée par des hommes éclairés, ou regardée ſeulement comme une queſtion douteuſe, qui ſervoit à exercer les eſprits, & qui n'a jamais été reçue que par des ignorans & des hommes crédules. On eſt encore plus étonné d'apprendre que chez des Nations, où l'immortalité étoit établie, il ſe trouvoit encore des partis nombreux pour l'opinion contraire (*a*); & que des Peuples preſque entiers, après en avoir été imbus pendant pluſieurs ſiécles, l'ont enfin mépriſée, & l'ont regardée comme une fable & une chimere.

Nous avons dit que l'amour propre ayant produit dans le cœur des hommes un deſir

(*a*) C'eſt ce que Mela nous apprend des Thtaces. Après avoir dit que parmi eux, *alii redituras putant animas obeuntium; alii, etſi nou redeant, non extingui tamen, ſed ad beatiora tranſire*; il ajoute: *alii emori quidem, ſed id melius eſſe, quàm vivere.* lib. 2. cap. 2.

confus, une croyance incertaine de l'immortalité (*a*), la politique avoit établi cette opinion parmi eux comme une vérité constante. Ainsi nous devons commencer par mettre à la tête de ceux qui n'ont point crû l'ame immortelle, ces hommas sages, ces Législateurs habiles, qui étant eux-mêmes les auteurs de son immortalité, ne pouvoient la regarder que comme leur propre ouvrage, Les Historiens qui nous apprennent ces faits, doivent être placés immédiatement après, puisque l'on ne peut imaginer qu'ils ayent été persuadés d'une doctrine, dont ils attribuoient l'invention à d'autres d'une maniere toute humaine & toute naturelle. Pouvons-nous penser qu'Hérodote ait crû l'ame immortelle, lorsqu'il assure si positivement, que l'opinion de son immortalité a pris naissance chez les Egyptiens, & que ce sont eux qui l'ont communiquée au reste du monde ? La plûpart

(*a*) Voyez plus haut; *chap*. 2. & consultez la Note.

des Anciens qui ont parlé de même touchant l'origine de cette opinion, ont-ils pu la regarder autrement que comme une invention humaine, quoiqu'ancienne? Croirons-nous que Diodore, César, Mela, Strabon, lorsqu'ils nous apprennent l'établissement de l'immortalité chez les Thraces, & chez les Gaulois, ayent eu un grand respect pour une doctrine, qu'ils croyoient avoir été introduite par la Politique (*a*)? Ceux des Anciens qui, comme je l'ai dit (*b*), attribuent à la Politique d'une maniere encore plus forte toutes les opinions répandues parmi les hommes touchant une autre vie,

(*a*) Il est certain que Diodore, Livre premier, traite de Fables tout ce qu'Orphée avoit débité des Enfers, prétendant que tout ce que ce Poëte avoit dit du Tartare & des Champs Elysées, de l'Achéron, de Charon, de Cerbere, &c. il l'avoit tiré de ce qui se pratiquoit journellement en Egypte dans les funérailles. A l'égard de Strabon, voici ses propres paroles, liv. 15. *Texunt etiam fabulas quasdam, quemadmodùm Plato, de immortalitate animæ, & de judiciis, quæ apud inferos fiunt.*

(*b*) Voyez ci-dessus, *chap.* 2.

n'en reconnoiſſoient probablement point d'autre après celle-ci.

Ce n'eſt pas mon deſſein d'examiner ici l'un après l'autre tous les Hiſtoriens qui nous reſtent de l'antiquité ; mais je puis aſſurer qu'il n'y en a preſque pas un ſeul, qui parût avoir crû l'ame immortelle, ſi l'on épluchoit ſes penſées avec un eſprit tant ſoit peu critique. Lorſque Denis d'Halycarnaſſe, par exemple, après avoir dit que la vertu n'eſt point inutile, ſi l'ame eſt immortelle, ajoute, comme quelques-uns le diſent *(a)*, ne voit-on pas que ces derniers mots marquent un homme plus dans la défiance que dans la perſuaſion d'une vérité, qu'il ne croit fondée que ſur l'opinion de quelques-uns ? Quand Salluſte fait dire à Céſar en plein Sénat, que la mort n'eſt autre choſe que la fin des

(a) Ἐι δὲ ἄφθαρτοι μέχρι τȣ̃ παντὸς τυγχάνȣσιν αἱ ψυχαὶ ἡμῶν ȣ̃σαι, καθαπὲρ ὄιονταί τινες, ἀποχρῶσα τιμὴ φάνοιτ᾽ ἂν τοῖς ἀρετὴν ἀσκȣ̃σι. Dionys. Hal. lib. 8.

miſeres humaines, & qu'après elle il n'y a ni peine à craindre, ni plaiſir à eſpérer (a), ne ſent-on pas que c'eſt-là le ſentiment propre de cet Auteur, & qu'il ne penſe point autrement, que celui qu'il fait parler ? Tite-Live, Tacite, Suétone, Quinte-Curſe, qui en traitant de la ſuperſtition des autres, paroiſſent en avoir été ſi éloignés, font remarquer en eux un eſprit trop revenu des opinions populaires, pour avoir donné dans celle qu'on regardoit alors comme la principale de toutes, & comme la ſource & le fondement de toute ſuperſtition.

Les Philoſophes qu'on peut à juſte titre nommer les Evangéliſtes de l'ame immortelle, puiſqu'ils ont répandu dans tout l'univers une doctrine, qui juſqu'à eux avoit été aſſez peu connue, ont-ils été bien convaincus eux-

(a) *De pœnâ, poſſum equidem dicere id quod res habet : in luctu atque miſeriis mortem ærumnarum requiem, non cruciatum eſſe ; eam cuncta mortalium mala diſſolvere ; ultrà neque curæ, neque gaudio locum eſſe.* Sall. de Bel. Catil.

mêmes de la vérité de ce dogme qu'ils enſeignoient ? Pythagore eſt le premier, qui ait découvert ces myſteres aux Grecs; il leur a appris que les ames paſſoient de toute éternité d'un corps dans un autre: il pouvoit peut-être en perſuader quelques-uns; mais lorſqu'il aſſuroit froidement qu'il ſe ſouvenoit d'avoir été coq, il y a beaucoup d'apparence qu'il ne comptoit pas lui-même bien ſûrement, qu'il dût être quelque jour autre choſe que Pythagore. Je dois même ajouter, que la nouvelle doctrine de ce Philoſophe ne laiſſa pas de trouver des eſprits peu crédules, entr'autres un certain railleur, qui voulant le tourner en ridicule, le pria de ne point partir pour l'autre monde ſans l'en avertir, parce qu'il le chargeroit d'une lettre pour ſon pere qui étoit mort. Mais Pythagore lui répondit par une raillerie encore plus piquante: car il l'aſſura qu'il ne pourroit s'acquitter de cette commiſſion, parce qu'il n'iroit point dans le lieu qui ſert de demeure aux ſcélérats.

Tous les Philoſophes qui après celui-ci firent de l'ame un ſang ſubtil, un air, un feu, ne devoient pas non plus trop compter ſur l'immortalité d'une ſubſtance, qui pouvoit s'éteindre ou ſe diſſiper en ſortant du corps. C'eſt pourquoi Socrate avoit raiſon de railler ceux qui étoient de ce ſentiment, de la peur qu'ils avoient de mourir dans un lieu expoſé au vent. Mais ce qui va ſembler paradoxe, je ſoutiens que Platon lui-même, ce pere de la ſpiritualité, cet auteur de l'ame immatérielle, n'a jamais regardé ce qu'il a écrit ſur cette matiere, que comme un jeu d'eſprit & une pure ſuppoſition. Il dit ſi ſouvent, & à ſi peu de diſtance l'un de l'autre, le pour & le contre, lorſqu'il parle de l'état de l'ame après cette vie, que ceux qui regardent les ſentimens de ce Philoſophe avec reſpect, ne peuvent s'empêcher d'en être choqués & ſcandaliſés. Tantôt il eſt de l'opinion de la Métempſycoſe (*a*), tantôt de

(*a*) *In Phædro.*

celle des Enfers (*a*), & tantôt de toutes les deux il en compoſe une troiſiéme (*b*). Ailleurs il avoit imaginé une maniere de faire revivre les hommes (*c*) qui n'a nul rapport avec aucun autre de ſes ſiſtêmes. Dans un endroit il condamne les ſcélérats à reſter dans le Tartare pendant toute l'éternité (*d*) ; dans un autre, il les en tire au bout de mille ans (*e*) pour les faire paſſer dans d'autres corps. Il dégrade les animaux de cette communauté d'ame dont ils avoient joui juſqu'alors avec les hommes, & leur ôte par conſéquent l'immortalité ; & dans un endroit il dit fort ſérieuſement (*f*), que les Cignes

(*a*) Voyez *ch.* 3. *pag.* 63. *Not.* (*a*)
(*b*) Voyez *ch.* 3. *pag.* 67. *Not.* (*a*)
(*c*) *In Politico.* Voyez *ch.* 3 *pag.* 81.
(*d*) Voyez *chap* 3. *pag.* 63. *Not* (*a*)
(*e*) Voyez *ch.* 3. *pag.* 68. *Not.* (*a*)
(*f*) *Sed ne hæ quidem mihi videntur aves, nec ipſi Cycni, ob dolorem canere : ſed ideò, opinor, quòd ſint dicatæ Apollini, atque adeo divinandi inſtinctu quodam præditæ, cùm ea prævideant bona, quæ ſunt apud inferos, canunt, magiſque eo die delectantur, quàm priori vitæ tempore.* Plato, *in Phædone.*

chantent

chantent un peu avant leur mort, parce qu'étant des oiseaux consacrés à Appollon, ils annoncent par leur chant les biens de la vie future dans laquelle ils vont entrer. Les contradictious lui sont familieres jusques dans la morale. Tantôt il veut que les femmes soient communes ; & ailleurs il ordonne qu'on se marie, soumettant à des peines ceux qui ont atteint l'âge de trente-cinq ans sans entrer dans le mariage. Quelquefois il vante Homere, & le cite avec éloge ; il le décrie ensuite, & le bannit de sa République. En un mot tout est traité chez lui d'une maniere problématique, incertaine, peu décidée, & qui laisse à ses Lecteurs un juste sujet de douter qu'il ait été lui-même persuadé le moins du monde de la vérité de ce qu'il avançoit.

Il faut que la question de l'immortalité de l'ame soit dangereuse à approfondir : car jamais il ne s'est vû un plus grand nombre d'incrédules & d'athées parmi les Grecs,

qu'au tems où cette queſtion y étoit le plus agitée. Tandis que ceux qui reçoivent ordinairement une opinion ſans l'examiner, ſe laiſſoient perſuader que leur ame étoit immortelle, les hommes d'un eſprit moins facile à convaincre donnoient dans un ſentiment tout contraire. Hippocrate, Dicéarque, Epicure & une infinité d'autres, refuſerent à l'ame cette immortalité, qu'on vouloit lui attribuer. Protagore compoſa exprès un livre pour la combattre *(a)*, & ce livre traitoit de ce qui ſe paſſe dans les Enfers. Dans ce tems parurent ces fameux Athées, qui oſerent ſe roidir contre le torrent des opinions populaires, & les réfuter par leurs raiſonnemens; un Evhemere, un Théodore, un Diagoras ſi connu par ſes bons mots impies *(b)*; un Hippon de Melos, qui

(a) Ἔλεγέ τε μηδὲν εἶναι ψυχὴν παρὰ τὰς αἰσθήσεις. Diog. Laërt. *in Protag.*

(b) Quid Diagoras, Atheos qui dictus eſt, poſteàque Theodorus? nonne apertè naturam Deorum juſtu-

fit trophée de son athéisme même après sa mort, en ordonnant que l'on mît sur son tombeau cette Epitaphe composée par lui-même: *Ci-git Hippon, que la Parque, en le privant du jour, a rendu semblable aux Dieux immortels* (a).

L'homme le plus illustre qui fût alors parmi les Grecs, Périclès, ne fut que trop soupçonné d'être dans les mêmes sentimens qu'Anaxagore & Aspasie. Le premier étoit son ami intime, & fut condamné à l'exil pour cause d'impiété: l'autre étoit sa Maîtresse; & il ne la tira du danger qu'elle

lerunt? Cic. De Nat. Deor. *lib.* 1. *& lib.* 3. *Diagoras cùm Samothraciam venisset, Atheos ille qui dicitur, atque ei quidam amicus: Tu qui Deos putas humana negligere, nonne advertis ex his tabellis pictis, quàm multi votis vim tempestatis effugerint, in portumque salvi pervenerint? Ita fit, inquit: illi enim nusquàm picti sunt, qui naufragium fecerunt, in marique perierunt.*

(a) Ἵππωνος τόδε σῆμα, τὸν ἀθανάτοισι Θεοῖσιν
Ἶσον ἐποίησεν μοῖρα καταφθίμενον.
Clemens Alex. *Cohort. ad Gent.*

couroit, qu'à force de prieres & de larmes (*a*). Alcibiades ſon neveu, qui avec une troupe de jeunes débauchés des premieres familles d'Athenes traita les ſaints Myſteres avec le dernier mépris (*b*), fit aſſez voir par cette action, qu'il ſe trouvoit des incrédules ailleurs que chez les Philoſophes. Rien ne prouve davantage combien étoit grand parmi les Grecs le nombre de ceux qui doutoient de l'immortalité, que la maniere peu reſpectueuſe & toute prophane avec laquelle ils traitoient leurs Dieux en plein Théâtre (*c*). On ſe jouoit & on ſe moquoit de ces mêmes Divinités, dont on auroit dû tout craindre & tout eſpérer après la mort, ſi on eût crû l'ame immortelle. Le peuple aſſiſtoit à ces ſpectacles; il y aſſiſtoit avec plaiſir, & applaudiſſoit à ces libertés.

(*a*) Voyez Plutarque, *in Pericle.*
(*b*) Voyez Cornel. Nepos, *in Alcibiad. n°.* 3.
(*c*) Voyez les Comédies d'Ariſtophane.

Il eſt arrivé aux Romains la même choſe qu'aux Grecs. Tant qu'ils ont vécu dans la ſimplicité, ſans raiſonner ſur la nature de l'ame, ils l'ont crûe immortelle : auſſi-tôt que leur eſprit s'eſt raffiné, ils ont ceſſé de le croire, & ils ont de beaucoup ſurpaſſé les Grecs en incrédulité. Comme ils avoient un jugement ſolide, on trouve preſque partout dans leurs écrits cette raiſon incompatible avec les fables, & toujours d'accord avec la nature *(a)*. Rien n'eſt plus commun, par exemple, que de rencontrer chez eux cette réflexion qui vient ſi naturellement à l'eſprit, que ce qui n'a pas toujours été, doit de même ceſſer d'être.

(*a*) Il n'eſt pas ſurprenant que dans des ſiécles éclairés les Romains ayent eu mauvaiſe opinion de la Religion de leurs Peres. Elle étoit remplie de tant d'extravagances, que les dogmes ridicules qu'elle enſeignoit, donnoient aux gens de bon ſens un juſte ſujet de douter des vérités mêmes qu'elle avoit adoptées.

» La mort n'eſt rien, dit Lucrece (*a*), & » ce qui la ſuit ne nous intéreſſe point. » Comme ce qui s'eſt paſſé avant nous ne » nous importoit gueres: ainſi ce qui nous » arrivera après cette vie ne nous touchera » pas davantage. « Ailleurs (*b*) il compare le tems qui a précedé notre naiſſance avec celui qui doit ſuivre notre mort, & dit que l'un de ces tems ne nous regarde pas plus

(*a*) Nil igitur mors eſt, ad nos neque pertinet hilum;
Et ſicut anteacto nil tempore ſenſimus ægri,
Ad confligendum venientibus undique Pœnis:
Sic ubi non erimus, cùm corporis atque animaï
Diſſidium fuerit . . . . .

Lucret. lib. 3.

(*b*) Reſpice autem quàm nil ad nos anteacta vetuſtas
Temporis æterni fuerit, quàm naſcimur antè.

que l'autre. C'eſt la penſée de Séneque le Philoſophe. » Vous n'avez point été, dit-il » (*a*), vous ne ſerez point ; c'eſt la même » choſe : l'un & l'autre de ces tems eſt étran- » ger pour vous. «

Cicéron eſt du même ſentiment. » Un eſ- » prit ferme & éclairé, dit-il (*b*), eſt ſans » inquiétude : il mépriſe la mort, qui remet » les hommes au même état où ils étoient » avant que de naître. « Dans un autre endroit, parlant à des Juges, il ne craint point de dire que tout ce que nous perdons à la

Hoc igitur ſpeculum nobis natura futuri
Temporis exponit poſt mortem denique
noſtram.

Ibid.

(*a*) *Hæc paria ſunt, non eris, nec fuiſti : utrumque tempus alienum eſt.* Sen. *Ep.* 77. Voyez le paſſage de ce Philophe cité *chap.* 2. *pag.* 45. *Not.* (*a*).

(*b*) *Robuſtus animus & excelſus omni eſt liber curâ & angore, cùm & mortem contemnit, quâ qui affecti ſunt, in eâdem causâ ſunt, quâ antequam nati.* Cic. *De Fin. bon. & mal.*

mort, eſt de devenir inſenſibles à la peine (*a*).

Pline étend davantage la premiere penſée, & parle ainſi de l'immortalité avec ſon bon ſens ordinaire (*b*). » Ce qui ſuit notre » dernier jour eſt de même nature que ce » qui a précedé le premier: le corps & l'a» me n'ont pas plus de ſentiment après la » mort, qu'ils en avoient avant la naiſſan» ce. Mais la vanité humaine portant ſes » yûes juſques dans l'avenir, a imaginé une

(*a*) *Nunc quidem quid tandem illi mali mors attulit? Niſi fortè ineptiis ac fabulis ducimur, ut exiſtimemus illum apud inferos impiorum ſupplicia perferre . . . Quæ ſi falſa ſunt, id quod omnes intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit, præter ſenſum doloris?* Cic. *pro Cluent.*

(*b*) *Omnibus à ſupremâ die eadem, quæ ante primum; nec magis à morte ſenſus ullus, aut corporis, aut animæ, quàm ante natalem. Eadem enim vanitas in futurum etiam ſe propagat; & in mortis quoque tempora ipſa ſibi vitam mentitur, aliàs immortalitatem animæ, aliàs transfigurationem, aliàs ſenſum inferis dando, & manes colendo . . . Ceu verò ullo modo ſpirandi ratio homini à cæteris animalibus diſtet.* Plin. *Hiſt. lib.* 7. *cap.* 56.

» autre vie après celle-ci, & s'eſt promis
» l'immortalité, ſoit par le moyen de la
» Métempſycoſe, ſoit en inventant des En-
» fers où l'on dût être encore capable de
» ſentiment. De-là eſt venu le reſpect qu'on
» a pour les Dieux qui y préſident : comme
» ſi les hommes avoient une vie différente
» de celle des animaux. «

Mais le Poëte Séneque eſt celui de tous, qui a tourné cette penſée avec le plus de force & d'énergie. C'eſt dans une de ſes Tragédies, où des Chœurs s'entretiennent ainſi : (*a*)
» Eſt-ce une vérité, dit une partie du Chœur,
» ou une fable inventée pour ſéduire les
» eſprits timides, que les ames vivent après

(*a*) Verum eſt ? an timidos fabula decipit ?
Umbras corporibus vivere conditis.
An toti morimur, nullaque pars manet
Noſtri ? . . . .
Poſt mortem nihil eſt, ipſaque mors nihil,
Velocis ſpatii meta noviſſima.

» être séparées de leurs corps? ou bien de-
» vons nous croire que l'homme tout en-
» tier est la proie de la mort, & qu'il ne
» reste rien de lui après cette vie? « A
quoi l'on répond: » Il n'y a rien à attendre
» après la mort: la mort même n'est rien,
» que le terme & la fin d'une vie très-
» courte. Renoncez à tout espoir, bannis-
» sez toute crainte. Voulez-vous sçavoir
» où vous irez après la mort? Ce sera dans
» ce même séjour qu'occupent ceux qui ne
» sont pas encore nés. L'ame & le corps
» meurent de compagnie: la mort n'épargne
» pas plus l'un que l'autre. « Un autre
Poëte exprime la même pensée en deux

Spem ponant avidi, solliciti metum.
Quæris quo jaceas post obitum loco?
Quo non nata jacent . . . . . .
Mors individua est, noxia corpori,
Nec parcens animæ . . . .

Senec. *Troad. Act.* 2.

mots. » Tout retourne, dit-il (*a*), à ſon » premier être : ce qui étoit rien redevien» dra rien. «

J'avois oublié d'avertir, que de tout tems on a été ſi convaincu de la vérité de cet axiome, que jamais ni Pythagore, ni Platon, ni aucun autre des Anciens, n'a prétendu que l'ame fût immortelle, qu'en la ſuppoſant éternelle, & qu'en parlant de ſa nature, ils ont toujours confondu les termes d'immortalité & d'éternité. Les Chrétiens ſont les premiers, qui n'oſant avouer que l'ame fût éternelle, ont ſoutenu qu'elle étoit immortelle, quoiqu'elle eût eu un commencement. Mais en même tems ils ont reconnu, comme nous l'avons vû (*b*), que cette immortalité étoit une pure

(*a*) Ortus cuncta ſuos repetunt, matremque requirunt ;
Et redit ad nihilum quod nihil ante fuit.

(*b*) Voyez le chapitre précédent, *pag.* 122. & *ſuiv.*

grace de Dieu, & que naturellement l'ame devoit finir avec le corps, ayant commencé avec lui.

Pour ne point entasser une infinité de passages d'Auteurs Latins, qui signifient tous la même chose, il suffit de dire qu'on trouve par-tout chez eux une supériorité d'esprit, qui leur fait rejetter avec mépris toutes les opinions vulgaires. L'un nous exhorte à nous défaire de cette malheureuse crainte de l'autre monde *(a)*, qui empoisonne toutes les douceurs de la vie, & ne laisse goûter aucun plaisir pur & véritable. L'autre se récrie, dans le calme intérieur

(*a*) Et metus ille foràs præceps Acherontis agendus,
Funditùs humanam qui vitam turbat ab imo,
Omnia suffundens mortis nigrore, neque ullam
Esse voluptatem liquidam puramque relinquit.

Lucret. *lib.* 3.

que ressent un esprit dégagé des vains préjugés : (*a*) » Heureux celui qui remontant à » la source des choses, s'est défait de toute » crainte, qui se rit du destin, & a mis sous » ses pieds les frayeurs de l'insatiable Ache- » ron. « Celui-là fait compliment à un ami de ce qu'il a un esprit philosophe (*b*), exemt des craintes de la mort, & qui méprise tout ce qui se dit des sorciers, des songes, des prodiges, des esprits & des lutins. Cet autre se

(*a*) Felix, qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes, & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari!

Virgil. *Georg. lib.* 2.

(*b*) . . . . Caret tibi pectus inani
Ambitione, caret mortis formidine, & irâ.
Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque Thessala rides.

Horat. *lib.* 2. *Ep.* 2.

moque de la ſotte crédulité de ceux qui ſont effrayés de tout ce qu'ils entendent débiter de l'autre monde (*a*), quoique, ſelon lui, ce ne ſoit qu'une fable inventée à plaiſir par les Poëtes. Tous enfin ne parlent preſque jamais de l'autre vie, qu'ils n'y joignent l'épithete de fabuleuſe (*b*).

Ce n'étoient pas ſeulement les plus il-

(*a*) O genus attonitum gelidæ formidine mortis,
Quid ſtyga, quid tenebras & numina vana timetis,
Materiem vatum, falſique piacula mundi?
Corpora ſive rogus flammâ, ſeu tabe vetuſtas
Abſtulerint, mala poſſe pati non ulla putetis.
Ovid. *Metam. lib.* 15.

(*b*) Jam te premet nox, fabulæque manes.
Horat. *lib.* 1. *Od.* 4.
An ficta in miſeras deſcendit fabula gentes?
Propert. *lib.* 3. *El.* 5.

lustres d'entre les Romains par leur esprit & par leur mérite, qui rejettoient la fable de l'autre monde, un César, un Cicéron, un Atticus, un Virgile, un Horace: la chose étoit presque générale. Il étoit si commun parmi eux d'en parler avec mépris, qu'il eût été étonnant que la crédulité des particuliers eût pû tenir contre l'opinion publique. On en faisoit même des sujets de Comédies, qui apparemment réjouissoient le peuple plus qu'elles ne l'effrayoient. Suétone nous apprend (*a*) que le jour que Caligula fut tué, on préparoit pour la nuit suivante un spectacle qui auroit représenté

. . . . Tænara, & aspero
Regnum sub domino, limen & obsidens
Custos non facili Cerberus ostio,
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par sollicito fabula somnio.

Senec. *Troad. Act.* 2.

(*a*) *Parabatur & in noctem spectaculum, quo argumenta inferorum per Ægyptios & Æthiopes explicarentur.* Sueton. *in Caligulâ.*

les Enfers Poëtiques, & que la piéce devoit être jouée par des Egyptiens & des Ethiopiens. Tout cela produisoit son effet dans les esprits, & achevoit de désabuser les hommes d'une opinion, qui les avoit préoccupés pendant si long-tems. Si nous en croyons Cicéron (*a*), on ne voyoit point de vieille, si tremblante & si imbécile qu'elle fût, qui eût peur de tous les contes qu'on faisoit & que l'on croyoit autrefois au sujet de l'autre monde. Juvénal prétend même (*b*) que les enfans à peine sortis d'en-

(*a*) *Quæ anus tam excors inveniri potest, quæ illa, quæ quondàm credebantur apud inferos, portenta pertimescat?* Cic. *De Nat. Deor. lib.* 2. & dans ses Tusculanes, *liv.* 2. après qu'il a dit à Atticus: *Dic, quæso, num te illa terrent triceps apud inferos Cerberus, Cocyti fremitus, transvectio Acheruntis, Tantale, Siyphe, Minos & Rhadamante? Hæc fortassè metuis, & idcircò mortem censes esse sempiternum malum;* Atticus lui répond: *Adeòne me delirare censes, ut ita esse credam? Quis est enim tam excors, quem ista moveant?*

(*b*) Esse aliquos manes, & subterranea regna,

tre

tre les bras de leurs nourrices, regardoient déja avec mépris tout ce qui s'en débitoit. Il y a ſans doute de l'éxagération dans ce que ces deux Auteurs nous apprennent; & il eſt probable qu'il ſe trouvoit encore de leur tems des gens ſimples & crédules, qui penſoient au ſujet de l'autre vie, comme on avoit penſé avant eux. Dans pluſieurs la force des premieres impreſſions pouvoit l'emporter ſur celle du raiſonnement. Outre cela un ſiécle a beau être éclairé; on ſçait qu'il s'y rencontre toujours des eſprits foibles, à qui la timidité tient lieu de la plus forte conviction. Quoi qu'il en ſoit, nous ne pouvons douter que le plus grand nombre des Romains ne fût alors bien revenu de ce qu'on appelle préjugés & opinions populaires ſur ce qui regarde l'autre vie, & que par conſéquent on ne fût fort éloigné de

Nec pueri credunt, niſi qui nondùm ære lavantur.

Juven. *Sat.* 2.

croire encore l'immortalité. C'eſt ainſi que des hommes moins crédules regardoient la Religion de leurs peres comme une ſotiſe & une fable, que la ſimplicité & l'ignorance avoient enfantée (*a*).

Au reſte cette maniere de penſer ne rendoit les hommes ni plus méchans ni plus injuſtes. Pluſieurs entre les Thraces nioient l'immortalité de l'ame ; les Grecs étoient aſſez partagés ſur cette queſtion ; du tems de Cicéron & de Séneque, les Romains s'en moquoient aſſez ouvertement : cependant nous n'apprenons point, que ni les Thraces qui nioient l'immortalité, ni les Grecs qui en doutoient, ni les Romains qui la regardoient comme une fable, fuſſent ou plus amis du vice, ou moins zelés pour les bonnes mœurs, que ceux qui ſoûtenoient l'opinion contraire. Le plus zelé partiſan d'une autre vie eût il été plus tempérant qu'Epicure, qui ſe contentoit pour ſon ordinaire

(*a*) Voyez ci-deſſus, *pag.* 149. *Not.* (*a*)

d'un peu de pain & d'eau, & qui faisoit son régal d'un morceau de fromage (*a*)? Si on avoit été autrefois convaincu d'une vérité qu'on a si bien démontrée dans ces derniers tems, je veux dire, que les sentimens de l'esprit n'influent que bien peu sur les mœurs & sur la conduite, peut-être se seroit-on moins soucié d'établir parmi les hommes une opinion, qui sans les rendre de beaucoup meilleurs, les rend seulement plus misérables par l'inquiétude qu'elle leur cause. Tous ceux dont nous venons de parler, & une infinité d'autres dont nous n'avons rien dit, étoient délivrés de cette inquiétude. Ils ne songeoient qu'à couler doucement leurs jours, éloignant de leur esprit tout ce qui en auroit pû troubler la paix. Ils regardoient la vie comme un présent de la nature, jouissant de ses agrémens, & suppor-

(*a*) Les SS. Peres eux-mêmes & les Ecrivains Ecclésiastiques ont fait l'éloge de la tempérance d'Epicure.

tant ſes peines. Ils la comparoient à une table chargée de différens mets, qu'on peut quitter ſans regret lorſqu'on eſt raſſaſié ; & ils en attendoient avec tranquillité le dernier moment, qu'ils croyoient devoir être pour eux la fin de toutes choſes.

CONCLUSION.

De tout ce qui a été dit juſqu'ici il ſemble qu'on peut conclure, qu'on n'a pû encore parvenir à démontrer l'immortalité de l'ame. Delà on pourroit peut-être inférer, qu'elle ne ſe peut prouver par les lumieres de la raiſon, puiſque tant de ſçavans hommes, tant de génies ſublimes n'y ont pas réuſſi, après y avoir travaillé pendant tant de ſiécles ; qu'elle eſt donc au deſſus de la raiſon ; & que par conſéquent tant que nous ne conſulterons que ce que nous dicte celle-ci, nous ne verrons dans nous rien que de mortel & de périſſable.

En effet, à ne consulter que nos foibles lumieres, l'homme est produit en la même maniere que les autres animaux : il croît comme eux en force, en subtilité & en industrie ; il tire comme eux sa nourriture de la terre ; & comme eux il se réunit par la mort à la poussiere, à laquelle il doit également son origine. Son ame est tellement dépendante de son corps, que l'état de l'un décide de celui de l'autre. Un corps bien ou mal constitué (*a*), le climat dans lequel on est né (*b*), l'air qu'on y respire (*c*), la boisson dont on use, la nourriture que l'on prend, une vie molle ou laborieuse, influent également sur le corps & sur la raison.

(*a*) *Ipsi animi magni refert quali in corpore locati sint : multa enim è corpore existunt, quæ acuant mentem, multa quæ obtundant.* Cic. *Tusc. Quæst. lib.* 1.

(*b*) *Plaga cœli non solùm ad robur corporum, sed etiam animorum facit.* Veget. *lib.* 2.

(*c*) *Athenis tenue cœlum, ex quo etiam acutiores putantur Attici ; crassum Thæbis : itaque pingues Thebani, & valentes.* Cic. *ubi suprà.*

L'homme blanc penſe tout différemment du noir, & l'Américain de l'Européen, le jeune du vieux, celui qui eſt agité d'une paſſion, de celui qui raiſonne tranquillement & de ſang froid. Quelle que ſoit l'union de cette ame avec le corps, elle eſt telle, que tous deux ſe fortifiant également par degrés, arrivés qu'ils ſont à l'état de perfection, ils déclinent, vieilliſſent & s'affoibliſſent également (*a*). Si le corps eſt malade, la raiſon l'eſt à proportion (*b*); elle languit dans la langueur du corps, & recouvre avec lui ſa vigueur & ſa force (*c*): en un mot le corps ne reçoit aucune altération, qu'elle n'influe également ſur l'ame.

(*a*) . . . . . . Pariter gigni cum corpore, & unà
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem.

Lucret. *lib.* 3.

(*b*) . . . . Vis morbi diſtracta per artus,
Turbat agens animam . . . . *ibid.*

(*c*) . . . . Mentem ſanari corpus ut ægrum
Cernimus, & flecti medicinâ poſſe videmus.
ibid.

Ce ſont ces conſidérations, qui ont déterminé Lucrece à penſer que l'ame eſt corporelle (*a*), ſujette qu'elle eſt à toutes les viciſſitudes du corps; Vanhelmont à dire, que l'ame immortelle n'a aucune part aux fonctions du corps, & eſt enſevelie en nous durant notre vie, ce qui eſt la réduire à un véritable anéantiſſement; & d'autres en très-grand nombre à ſoutenir qu'elle n'eſt en effet autre choſe, que le mouvement & l'intelligence, qui procede dans notre cerveau de l'arrangement de ſes organes ébranlés par les eſprits animaux. C'eſt ce qu'ils ont apellé une harmonie, un accord parfait de toutes lesparties du corps, le ſens des ſens, une lumiere qui luit dans notre cerveau, & qui y eſt entretenue par ce feu ſubtil qui s'y porte à chaque inſtant à la faveur de la cir-

(*a*) . . . . Corpoream naturam animi eſſe neceſſe eſt,
Corporeis quoniam talis ictuque laborat.
ibid.

culation du ſang. C'eſt ce que quelques autres ont nommé un eſprit divin & univerſel répandu dans toute la nature, dans toute l'étendue de la terre, de la mer, & dans les eſpaces immenſes des Cieux ; qui n'eſt pas plus propre à l'homme, qu'au reſte des animaux, & de qui les uns & les autres reçoivent à leur naiſſance les eſprits ſubtils qui les animent (*a*). Ainſi, ſelon eux, il eſt vrai de dire en général que la matiere ne penſe point, qu'elle eſt muette, aveugle & inſenſible ; mais il n'eſt pas moins conſtant, diſent-ils, que telle matiere en particulier eſt capable de penſer,

(*a*) . . . . Deum namque ire per omnes
Terraſque, tractus que maris, cœlumque profundum.
Hinc pecudes, arminta, veros, genus omne ferarum,
Quemque ſibi tenues naſcendo arceſſe vitas.
Scilicet hùc reddi, atque illinc reſoluta referri
Omnia, nec morti eſſe locum
Virgil. *Georg. lib.* 4.

capable de vie,d'intelligence & de ſentiment. Or cette matiere particuliere eſt, ajoutent-ils, la matiere organiſée, dans laquelle s'opere tout cela, lorſque cette activité n'eſt point interceptée par les nuages & les vapeurs du ſommeil, d'une fievre, de l'ivreſſe, ou par quelqu'autre cauſe étrangere. On ne peut donc pas avancer, continuent-ils, que la matiere en général, ou telle portion de matiere en particulier, ſoit la penſée, l'intelligence ou la vie: lui attribuer le ſentiment, le diſcernement & la raiſon, ce ſeroit prendre l'ombre pour le corps. Mais il n'eſt pas moins vrai que la raiſon, le diſcernement & le ſentiment ſe forment & réſultent néceſſairement de l'accord de cette même matiere organiſée. Et c'eſt parce que ces organes ſont également propres de l'homme & de la bête, qu'ils leur attribuent une ame commune, également capable des mêmes opérations, autant que le permet le plus ou le moins de perfection dans ces organes;

également mortelle, dans ce ſens, que par la mort cette ame eſt détruite comme le corps au regard de chaque individu qu'elle animoit; mais immortelle par rapport à la maſſe générale de la matiere, à laquelle elle ſe réunit alors, ſans perdre la faculté de pouvoir être organiſée de nouveau, & produire les mêmes opérations pendant toute l'éternité.

Quoi qu'il en ſoit de ces différens ſiſtêmes, par où l'eſprit humain a crû pouvoir rendre raiſon de ce qui eſt pour lui inexplicable, avouons de bonne foi que la nature de notre ame eſt ſupérieure à toutes les foibles lumieres de notre génie, que notre raiſon s'y perd; & à l'égard de ſon immortalité, confeſſons ingénuement avec Montagne, *que Dieu ſeul nous l'a dit, & la foi. Car cette leçon n'eſt pas de nature & de raiſon; & qui retâtera ſon être & ſes forces & dedans & dehors, & verra l'homme ſans le flatter, il n'y verra ni faculté, ni efficace, qui*

sente autre chose que la mort & la terre. Reconnoissons que l'espérance de notre immortalité future est fondée uniquement sur les promesses & la résurrection du Sauveur; & disons hardiment avec l'Apôtre, sans craindre de nous tromper: » Si Jesus-Christ » n'est pas ressuscité, la croyance où nous » sommes d'une vie future, est vaine & sans » fondement *(a)*. « Mais aussi Jesus-Christ étant vraiment ressuscité, comme il n'y a aucun lieu ni aucune raison d'en douter, après les preuves sans replique que la Religion nous en fournit, nous ne pouvons plus nous refuser à cette vérité, que nous attendons une vie future, où nous serons punis ou récompensés par le juste juge de nos actions bonnes ou mauvaises.

Du reste, comme dans la premiere Partie de cet Ouvrage j'ai traité assez au long de ce

(a) *Si non surrexit Christus, vana est fides vestra.* 1. Cor. 15. 17.

que les Anciens ont pensé sur l'antiquité du Monde, peut-être seroit-on curieux de sçavoir ce qu'on doit en croire, & à quoi l'on peut se fixer sur cet article. C'est ce que je me propose d'examiner dans le Traité qui suit. J'espere y démontrer, d'un côté, qu'il est extravagant de croire avec quelques Anciens que le Monde soit éternel; de l'autre, que de vouloir fixer, je ne dis pas avec Moïse, mais avec tous nos Chronologistes modernes, l'époque de l'origine de cet Univers, c'est une entreprise également ridicule & chimérique.

FIN.

ESSAI
SUR LA CHRONOLOGIE.

(par l'abbé de Mascrier) ?

L'Incertitude & les variations de tous les Philoſophes ſont étonnantes au ſujet de l'origine du Monde & de ſon antiquité. On a beau conſulter ſur cela les Anciens & les Modernes : après les avoir beaucoup lûs & beaucoup étudiés, non-ſeulement on ne trouve entr'eux aucune conformité ſur cet article; on eſt même obligé de reconnoître que tout ce que les uns & les autres ont penſé ſur ce ſujet, eſt ſi frivole & ſi abſurde, qu'il eſt ſurprenant que des gens d'eſprit & de bon ſens n'ayent pas encore ouvert les yeux ſur l'inutilité & ſur le faux de tous les ſyſtêmes qu'on a imaginés ſur cette matiere.

A l'égard des Anciens, je ne répéterai

point ici ce qui en a été dit dans la premiere Partie de cet Ouvrage. On a vû que parmi eux, les uns croyant le monde éternel, se le représentoient comme subsistant de toute éternité dans le même état où nous le voyons aujourd'hui; tandis que les autres persuadés que cet Univers avoit commencé, le regardoient en même tems comme si ancien, qu'ils ne pensoient pas qu'il fût possible de rien dire de certain sur l'instant de son origine. De-là l'extraordinaire & fabuleuse antiquité, que plusieurs Nations se sont attribuée. Chacun donnant carriere à son imagination, & ne voulant céder en ancienneté à aucun de ses voisins, se croyoit en droit de faire remonter la naissance de ses ancêtres jusqu'aux tems les plus reculés. Ainsi les habitans de la Bétique en Espagne se vantoient de conserver les Annales de tout ce qui s'étoit passé chez eux depuis six mille ans (*a*). Les Indiens de

(*a*) Voyez le Traité des *Sentimens des Anciens sur le Monde, chap.* 7. *pag.* 237. *N.* (*a*).

leur côté comptoient six mille quatre cens soixante & un an depuis Bacchus jusqu'à Aléxandre (*a*) ; & les Egyptiens prétendoient avoir l'histoire chronologique de leurs Rois depuis douze à quinze mille ans, sans compter le regne des Dieux & des Héros, qui, selon eux, en avoit duré dix-huit mille (*b*). C'étoit déja faire remonter bien haut l'origine du monde, que de lui donner trente mille ans d'antiquité ; mais cela n'approchoit pas encore de ce qu'en publioient les Chaldéens, qui, lorsqu'Alexandre passa en Asie, assuroient qu'il y avoit déja plus de quatre cens mille ans qu'ils observoient les Astres (*c*). En effet, selon Bérose, Abydene & Apollodore (*d*), ces Peuples comptoient dix générations, ou dix Rois, depuis le commencement de leur Monarchie jusqu'au

(*a*) Voyez *ibid. pag.* 206. N. (*c*) *&* 207. N. (*a*).
(*b*) Voyez *ibid. pag.* 236. N. (*a*) *&* (*b*).
(*c*) Voyez *ibid. pag.* 10. *& suiv.* N. (*a*).
(*d*) Eusebe, *in Chronic.*

Déluge ; & ils donnoient au regne de ces Princes cent vingt Sares. Or, ſelon Euſebe, le Sare Chaldéen étoit de trois mille ſix cens ans ; d'où il réſulte que les Chaldéens comptoient quatre cens trente deux mille ans depuis le premier de leurs Rois juſqu'au Déluge.

Les Modernes de leur côté ont tous de concert rejetté cette antiquité extraordinaire. Il eſt vraiſemblable qu'ils ont eu raiſon de la traiter de fabuleuſe & de chimérique ; mais lorſqu'eux-mêmes ont entrepris de déterminer les années du monde, ont-ils pû convenir de rien ? Perſonne n'ignore les variations & les contradictions de nos plus habiles Chronologiſtes, qui depuis deux ſiécles ont pû à peine venir à bout de s'accorder entr'eux ſur la vérité de quelqu'une des époques anciennes. Cette diverſité d'opinions ſi marquée ne ſuffit-elle pas pour prouver la vanité & l'inutilité de ces grands Ouvrages, qui leur ont coûté tant de ſoins

& tant de veilles? Car la vérité eſt une; elle ne ſe trouve point dans la diviſion & dans le partage. On croit pouvoir lever cette difficulté,en diſant qu'il ne s'agit point du tout ici des variations ni des contradictions des Chronologiſtes; que s'ils varient ſur certaines époques, s'ils ne conviennent pas entr'eux ſur le regne de certains Princes, ſur le tems où ſont arrivés certains évenemens mémorables, au moins s'accordent-ils tous à fixer les années du monde & ſa durée; qu'en effet ſur cet article il n'y a point à ſe tromper; que nous avons ſur cela notre regle qui eſt certaine, & dont il ne nous eſt pas permis de nous écarter, & que cette regle eſt l'Ecriture, dont la chronologie doit ſervir à déterminer celle de toutes les Hiſtoires & de tous les Peuples. Rien de plus ſenſé que ce raiſonnement. S'il eſt vrai que la chronologie de l'Ecriture doive & puiſſe nous ſervir de regle dans la ſupputation des tems, il n'y a point à balan-

cer ; c'eſt-là le point fixe, d'où il faut partir pour regler toutes les époques. Il ne s'agit donc plus ici que de nous aſſûrer de la vérité du principe. Examinons ſi la chronologie de l'Ecriture eſt pour nous une regle ſi ſainte, ſi ſûre & ſi infaillible, que nous ne puiſſions ni nous en éloigner, ni nous tromper en la ſuivant. Voyons ſi elle ſuffit pour décider les conteſtations dans la matiere dont il eſt queſtion, & pour fixer un homme ſage. Et parce que le ſentiment de l'éternité du monde, tout inſenſé qu'il eſt, a encore de nos jours pluſieurs partiſans parmi nous, commençons par en faire voir en peu de mots toute l'abſurdité. L'Univers eſt peut-être beaucoup plus ancien qu'on ne le croit communément; mais d'imaginer qu'il ſoit éternel & qu'il n'ait point eû de commencement, c'eſt le comble de l'extravagance.

---

§. I.

De l'Éternité du Monde.

LE monde eſt-il éternel ? eſt-il vrai qu'il éxiſte de toute éternité ? Il n'y a point d'homme ſage que cette queſtion ne révolte, & qui ne la trouve également ridicule & déplacée. Comme c'eſt une vérité inconteſtable, que tout ce qui a commencé d'être, doit naturellement finir, de même perſonne ne doute que ce qui eſt ſujet à finir, ne doive avoir eû un commencement. Ce n'eſt point un principe imaginé par les Philoſophes, aſſez ſujets à ſe tromper, & à prendre pour la vérité même ce qui n'en a que l'apparence : il eſt dans la nature ; & ſur ce pied-là, parce que l'expérience nous apprend qu'il n'y a rien dans l'Univers qui ne finiſſe, il n'y a point auſſi d'homme ſenſé qui ne trouve fort étrange que l'on mette

en queſtion, ſi ce tout, dont toutes les parties tendent manifeſtement à leur fin, a eu lui-même un commencement & un principe. On a beau dire qu'il ne ſe fait rien de rien : on accorde que la choſe eſt impoſſible dans le cours ordinaire de la nature ; mais vouloir borner la puiſſance du Créateur ; vouloir le réduire comme un ouvrier ordinaire, à ne pouvoir exercer ſa ſageſſe & ſon activité que ſur un ſujet qui exiſte précédemment ; vouloir lui ôter le pouvoir de tirer du néant même la matiere ſur laquelle dans ſes decrets éternels il a réſolu d'opérer ; vouloir en conſéquence que ce monde ſoit éternel, ou que la matiere dont il eſt formé exiſte de toute éternité, c'eſt manifeſtement extravaguer, puiſque c'eſt nier la toute-puiſſance de Dieu, & par conſéquent ſon exiſtence.

Cependant ce ſyſtême de l'éternité du monde, tout abſurde & tout inſenſé qu'il eſt, a été le ſyſtême favori des Anciens. Les

uns se le sont représenté comme subsistant de toute éternité dans l'état où nous le voyons : d'autres en supposant que sa forme présente n'a pas toujours existé, l'ont crû du moins éternel quant à sa matiere. Tous, ou presque tous, se sont accordés, comme on l'a vû (*a*), à supposer certains principes préexistans, sur lesquels la cause efficiente du monde avoit agi, & dont elle s'étoit servie pour le former. Il est inutile de s'arrêter ici à prouver que cette opinion des Anciens, eût-elle été généralement reçue parmi eux, ne sçauroit être d'aucun poids, d'aucune autorité, pour décider la question dont il s'agit. L'argument tiré de ce qu'ils ont crû & de ce qu'ils ont pensé ne peut faire impression tout au plus que sur l'esprit des ignorans, qui ne sçavent pas qu'il n'y a point de folies, point d'absurdités, que ces vénérables Anciens n'ayent été capables d'i-

(*a*) Voyez le Traité des *Sentimens des Anciens sur le Monde*, *Chap.* 2. *pag.* 33. *& suiv.*

maginer & d'admettre. A l'égard du ſentiment en lui-même, tant d'excellentes plumes ont travaillé à le réfuter, & l'ont fait ſi ſolidement, qu'il ſemble qu'il y ait de la témérité à entreprendre ici de traiter la même matiere. Auſſi mon deſſein n'eſt-il point de rappeller en détail ce qu'ils ont écrit ſur ce ſujet; je me borne ſimplement à quelques réflexions que j'ai crû propres à l'éclaircir. Du reſte, je tiens pour un tems perdu, celui qu'on emploie à perſuader à des inſenſés qu'ils péchent par le ſens commun, ou à convaincre des ſourds obſtinés, qui ont réſolu de ne pas entendre.

Examinons d'abord ce que c'eſt, ſelon les partiſans du ſyſtême que nous attaquons, que ces principes préexiſtans, dont on veut que la cauſe efficiente du monde ſe ſoit ſervie pour le former. Parmi les Anciens, ils ont été nommés atômes par les Epicuriens; c'eſt-à-dire, corps indiviſibles. Les autres les ont appellés élémens; quelques-

uns se sont servis pour les désigner du mot général de semences des choses; plusieurs enfin ont compris toutes ces idées sous le nom de matiere. C'est encore sous ce nom qu'ils sont connus aujourd'hui de ceux qui parmi nous soutiennent la même opinion; & par ce terme ils entendent une certaine matiere premiere, matiere informe, qui n'étoit d'abord ni eau, ni feu, ni terre, ni air, ni rien de tout ce que nous voyons, & qui par le mouvement a pris & peut prendre encore toutes les différentes formes, qui font le caractere distinctif de tous les êtres.

Je demanderois volontiers d'abord à ces Philosophes, sur quel fondement ils ont imaginé cette matiere premiere, cette matiere informe, susceptible de toutes les formes; ces élémens simples & purs, qui ne sont point les élémens dont nous nous servons, & qui par leur mêlange ont servi & servent encore au développement & à

l'accroissement de toutes les especes passageres qui entretiennent la scene du monde. Il ne s'agit point ici d'entrer dans la question des premiers principes des choses, ni d'examiner si pour produire les êtres différens que renferme ce vaste Univers, l'Intelligence suprême n'a pas préparé, comme quelques-uns l'ont prétendu, une multitude de natures simples, qui ne sont jamais sorties d'aucune matiere premiere différente d'elles-mêmes; qui n'ont d'autre cause immédiate de leur formation, que le Créateur; qui n'ont point passé d'un premier état à un second; qui sont invariables, indestructibles & ingénérables; & qui ne pouvant être altérées par quelque mouvement que ce soit, ni changées, ni converties en d'autres natures, ni réduites en autre chose que ce qu'elles ont toujours été, ne peuvent, par la même raison, devoir leur nature spécifique à aucune forme qui leur ait été donnée par le mouvement. Il suffit de

ſçavoir que ſoit en petit, ſoit en grand, l'or, le fer, le mercure & les autres métaux, la terre, l'eau, le feu, le ſable, l'huile, le ſel, en un mot tous les corps ſimples, quelque analyſe que l'on en faſſe, ſont toujours préciſément la même choſe; & que de quelque art que l'on ſe ſoit ſervi juſqu'ici, quelque diſſolvant qu'on ait employé, quelque gradué ou quelque violent qu'ait été le feu auquel on les a mis, quelque décompoſition qu'on en ait faite, il n'a jamais été poſſible d'en tirer la moindre parcelle de cette matiere premiere, de ces élémens ſimples dont on parle, & que l'on ne connoît que de nom. D'où il réſulte que ces natures ſont chacune à elles-mêmes leur matiere premiere; que comme le mouvement le plus violent & le plus varié, droit, oblique, circulaire, ne peut venir à bout de les réſoudre en autre choſe que ce qu'elles ſont en effet, elles ne doivent point leur ſtructure au mouvement; & que par

conſéquent il eſt ridicule d'attribuer l'origine de cet Univers à une matiere premiere, à des élémens ſimples & purs, qui n'exiſtent qu'en imagination & en idée.

D'ailleurs quand cette matiere premiere, ces élémens ſimples, ces principes préexiſtans, quels qu'ils ſoient, ſeroient auſſi réels qu'ils ſont imaginaires & chimériques, que pourroit-on en conclure ? S'enſuivroit-il de-là que le Monde exiſte de toute éternité, ou que la matiere eſt éternelle ? Au contraire le bon ſens ne dicte-t-il pas, que tout effet ſuppoſe une cauſe, & tout ouvrage un Ouvrier ? Ces idées ſont inſéparables. Une plante eſt ſortie d'une graine ſortie elle-même d'une autre plante, qui provenoit de même d'une graine qu'une troiſieme plante avoit produite. De même il n'y a point d'animal qui n'ait un pere ; ce pere avoit le ſien, celui-ci un autre. Qu'on remonte, ſi l'on veut, juſqu'à l'infini : toutes les générations de la Plante aboutiront tou-

jours, ou à une premiere Plante, où à une premiere graine d'où toutes les autres Plantes sont sorties ; comme toutes les générations de l'animal iront se réunir dans le premier animal, qui a été le pere & le principe de toute l'espece. Voudra t-on excepter le Monde de cette regle générale ? Prétendra-t-on qu'il s'est fait lui-même? Il vaudroit autant dire, qu'une montre s'est faite elle-même sans le secours d'un Horloger, & que pour se bâtir le Louvre n'a eu besoin, ni de Maçons, ni d'Architecte.

On est donc obligé pour la formation de cet Univers d'avoir recours à une premiere cause efficiente qui l'ait produit ; & comme il est évident que la cause doit être antérieure à l'effet & le précéder, il semble que dès-lors on soit forcé de renoncer à l'éternité du Monde & de la matiere. Nos Matérialistes modernes n'en conviennent pas ; & confondant la cause avec l'effet, à l'imitation d'Epicure leur maître, ils attribuent

l'origine des chofes au hazard, c'eft-à-dire, felon eux, au mouvement & au concours fortuit des parties infenfibles de la matiere. Ils difent, que ces parcelles ou molécules de matiere de différentes formes, qui ne font autre chofe que les atômes de Leucippe & de Démocrite, étant muës de toute éternité dans un vuide immenfe & infini, s'étoient enfin accrochées depuis un certain tems; que marchant les unes fur une ligne droite, les autres, fur une ligne courbe, oblique déclinante, elles s'étoient différemment pelotonnées, & avoient produit différentes formes; & que de leurs combinaifons fortuites & diverfes étoient fortis le Soleil, la Lune, tous les Aftres, la Terre, les Plantes & les animaux; enforte qu'on pouvoit dire, que le hazard feul avoit fabriqué de cette même pâte le Monde & les êtres intelligens qui l'habitent.

Il n'y a point d'homme fenfé qui n'apperçoive d'abord, combien ce fyftême affreux

renferme

renferme d'extravagances & d'abſurdités. Car premiérement, que l'on remonte, ſi l'on veut, de monde en monde juſqu'à l'infini, toujours ſera-t-il vrai de dire, que l'on pourra concevoir un inſtant où le premier de ces Mondes n'aura point exiſté, attendant pour ſe former le concours fortuit des atomes, ou des parties inſenſibles de la matiere. On pourra donc aſſurer avec la même vérité, que le Monde n'eſt pas éternel, puiſqu'il ſera poſſible d'aſſigner un inſtant, auquel il aura commencé d'être.

D'ailleurs ce mouvement qu'on ſuppoſe de toute éternité dans la matiere, d'où peut-on imaginer qu'il lui ſoit venu? Car elle ne l'a certainement point d'elle-même : l'expérience nous apprend, que le mouvement n'eſt point du tout eſſentiel à la matiere; qu'elle eſt d'elle-même parfaitement indifférente au mouvement ou au repos; & qu'elle ne ſe remue, qu'autant qu'elle eſt

miſe en mouvement par quelque cauſe extérieure & étrangere. Il n'y a donc ici que deux partis à prendre ; ou de ſuppoſer gratis & ſans fondement, contre l'expérience & contre le bon ſens, que ce mouvement dans lequel on prétend que la matiere étoit de toute éternité, lui étoit propre & eſſentiel ; qu'elle ne le tenoit que d'elle-même; qu'elle l'avoit en elle-même : ou bien, ſi ce ſyſtême paroît inſoûtenable, comme il l'eſt en effet, d'avoir recours à une cauſe premiere, antérieure à la matiere & plus puiſſante qu'elle, qui lui ait imprimé ce mouvement ; & par conſéquent de renoncer de bonne grace à la flatteuſe chimere de l'éternité du Monde & de la matiere.

Mais cet heureux hazard auquel on attribue l'origine de cet Univers, qu'eſt-ce que c'eſt, & que prétend-on que nous entendions par ce terme? De quelque façon qu'on le définiſſe, ce ſera certainement toujours une cauſe morte, impuiſſante, incapable de produire, je ne dis

pas un monde, mais même le moindre animal ou la moindre plante. Le mouvement que quelques-uns voudroient nous faire regarder comme la cause efficiente de tous les êtres, peut bien servir à la conservation du monde ; mais il ne sçauroit le produire ni le former : il fait marcher la montre ; mais il ne peut pas la construire. Si c'est au hazard & au mouvement, si c'est au concours fortuit des parties insensibles de la matiere qu'on doit attribuer la formation de tout ce qui existe ; s'ils ont pû produire un Ciel, un Soleil, tant d'autres Astres, une Atmosphere, une Terre, des Mers, des Plantes, des Hommes & des Animaux : pourquoi ne nous donnent-ils pas encore quelquefois, du moins de loin en loin & de tems en tems, quelques-uns de ces magnifiques spectacles ? Comment le hazard & le mouvement, ces deux causes autrefois assez puissantes & assez actives pour former un Monde, n'ont-ils pû depuis que ce Monde est Monde, &

ne peuvent-ils pas encore aujourd'hui produire, je ne dis pas un Chêne, un Homme ou un Eléphant, mais le moindre inſecte, un Ciron, une Mite, le moindre brin d'herbe?

La ſageſſe qui éclate dans la formation de cet Univers, l'ordre & l'uniformité qui y regnent, le deſſein ſi marqué qu'on remarque dans toutes ſes parties, prouvent invinciblement à quiconque a des yeux, que ce n'eſt qu'à un être très-ſage & très-intelligent qu'il peut devoir ſon origine. Un édifice bâti dans toutes les regles ſuppoſe beaucoup d'art & d'expérience dans l'Architecte qui en a conçu le deſſein, & par les ſoins duquel il a été élevé; & à la vûe d'un Tableau de Michel-Ange, de Raphaël ou du Pouſſin, on ne s'aviſe point de douter s'il a été fait par un Peintre habile. Cette habileté & cette induſtrie qui brillent dans tous les chefs-d'œuvres de l'art, & qui ont éterniſé les noms de leurs Auteurs; cette même in-

duſtrie qui de quelque principe qu'elle parte, ſe fait appercevoir dans tous les animaux, dans les plus vils inſectes, dans la plus petite mite, dans le moindre vermiſſeau, qui marche, qui voit, qui ſe détourne quand on s'oppoſe à ſon chemin, qui cherche ſa nourriture, qui mange, qui digere, qui en un mot a en petit tout ce que nous avons en grand : cette intelligence qui eſt propre de l'homme, & qui ſemble avoir été communiquée à chaque eſpece animale dans la proportion qui lui convient, l'attribuera-t-on à une cauſe auſſi inſenſible & auſſi aveugle, que le hazard & le mouvement ? Ces opérations qui dans l'homme en particulier marquent tant de force, tant de capacité, tant d'étendue, ne ſont-elles l'effet que de l'agitation, de la réflexion, du concours & de l'union fortuite de quelques atomes, de quelques parcelles ou molécules d'une matiere ſans raiſon, ſans intelligence aucune ? Dire que la

matiere miſe en mouvement, & guidée par le hazard ſeul, ait pû opérer tout cela, il vaudroit autant dire, que les rochers & les forêts peuvent engendrer des Ours & des Sangliers, & que le flux & le reflux de la Mer eſt capable de produire des Dauphins & des Baleines.

L'ordre & l'uniformité qui regnent dans tout l'Univers, concourent à démontrer la même vérité, & l'abſurdité de l'opinion contraire. Ce même ordre, cette variété toujours uniforme & toujours la même que nous admirons dans les Cieux, dans le cours du Soleil de la Lune & des Planetes, dans les révolutions des autres Aſtres toujours conſtantes & invariables; ce même ordre & cette même uniformité ſe retrouvent dans toute la nature. Depuis qu'on ſe ſouvient qu'il y a des hommes ſur la Terre, l'air a toujours ſervi à leur reſpiration; il a toujours été pour eux le ſéjour de différens météores, le véhicule des ſons, de la lumiere &

des odeurs : la Mer n'a point cessé de fournir matiere à leurs réflexions par son flux & son reflux toujours constant & uniforme : la Terre destinée à les porter & à les nourrir, a continué sans interruption à leur rendre les mêmes services ; & les Plantes qu'elle enfante de son sein, comme les animaux qui l'habitent, ont toujours été les mêmes dans leur espece. Dans ceux-ci, l'espece ovipare a toujours mis bas des œufs, d'où après un certain tems, & à l'aide d'un certain degré de chaleur, doivent sortir les petits ; & l'espece vivipare n'a jamais manqué de mettre au monde des petits parfaits & tout formés. Qu'on lise les Histoires, qu'on parcoure différens Pays ; on trouvera qu'à quelques légeres différences près, dans tous les tems & dans tous les lieux les hommes ont toujours été formés sur le même moule. Qu'on avance dans la Mer au tems du reflux, on y reconnoîtra dans une multitude prodigieuse de coquil-

lages épars ſur le ſable la poſtérité de ceux, que les Curieux conſervent depuis des centaines d'années dans leurs cabinets : les peres & les enfans ſont parfaitement les mêmes ; ils ſont tous invariablement la copie d'un premier modele. Qu'on parcoure nos Plaines, nos Bois & nos Montagnes ; on n'y découvrira aucune Plante, dont la racine, la tige, les feuilles, les fleurs & les fruits ne ſoient exactement les mêmes qui ſe trouvent décrites dans nos Hiſtoires naturelles, ou repréſentées dans les herbiers de nos Botaniſtes. Jamais homme ne fut le pere d'un Cheval ou d'un Eléphant ; jamais le Lion n'engendra un Pigeon ou une Perdrix ; & jamais graine de laitue ne produiſit un choux, une carote ou une aſperge. Dans la propagation des Plantes & des Animaux, chaque eſpece ſe perpétue toujours ſous la même forme, avec les mêmes inclinations, les mêmes vertus les mêmes propriétés. Une uniformité ſi conſtante peut-elle donc s'attribuer au hazard, & au concours

fortuit de quelques parcelles de matiere ?

Il en eſt de même du deſſein ſi marqué, que l'on ne peut s'empêcher d'appercevoir dans toutes les parties de la Nature. Pour peu qu'on les conſidere avec attention, il eſt impoſſible de ne pas convenir, que toutes ſont formées pour un certain uſage, & que celles mêmes dont les actions ſemblent être contraires, ſont deſtinées à concourir admirablement au bien & à la conſervation du tout. Si l'œil eſt fait pour voir, le Soleil n'a-t'il pas été formé pour l'éclairer? Si l'oreille eſt faite pour entendre, l'air n'a-t il pas été deſtiné à porter juſqu'à elle par ſes vibrations les ſons ſans leſquels cet organe ſeroit inutile ? Ce que les pluies ont humecté, l'air & le Soleil le ſéchent. Le feu échauffe par ſa chaleur ce que le froid a glacé ; & l'eau éteint le feu, lorſque devenu trop violent, il brûle & peut cauſer un incendie. Il n'y a point de partie dans l'Univers, quelque vile,

quelque accidentelle à la nature que l'on puiſſe l'imaginer, qui ne ſoit néceſſaire à ſa conſervation & à ſon entretien, & dont il puiſſe ſe paſſer, ſans perdre quelque choſe de ſes avantages ou de ſa beauté. Si nous n'en appercevons pas toujours la deſtination, ce que nos foibles lumieres nous laiſſent entrevoir doit nous convaincre, que dans ce que nous ne voyons point il n'y a pas un deſſein moins formé & une utilité moins réelle. Une fin ſi marquée ſera-t'elle donc encore une production du hazard? Celui qui ne voit point aura donc formé l'œil; & la ſtructure merveilleuſe de l'oreille ſera l'ouvrage d'une matiere ſourde & inſenſible? Non; & tant qu'on ne voudra pas renoncer abſolument au ſens commun, il ſera toujours vrai de dire, que quelques combinaiſons que l'on puiſſe imaginer dans la matiere, pour agir avec tant de vûe & tant de deſſein, pour ſe diverſifier en tant de formes, pour ſe prêter &

s'accommoder à tant de propriétés différentes, & ne jamais s'y tromper, il faut qu'elle ait eû l'intelligence même en partage.

C'eſt-là en effet le dernier retranchement des Matérialiſtes. Inſtruits par leurs maîtres Epicure & Spinoſa, ils ne ſe ſont pas contentés de faire de la matiere contre toutes les lumieres du bon ſens & de la raiſon la cauſe premiere de tous les êtres, un être éternel & néceſſaire, c'eſt-à-dire, qui exiſte néceſſairement de toute éternité, parce qu'il n'a pas pû ne pas exiſter toujours : ils l'ont encore érigée en divinité, en lui communiquant libéralement le don de ſageſſe & d'intelligence. J'ai déja averti qu'il étoit inutile de parler à des ſourds, & de s'amuſer à vouloir convaincre des gens qui ſont déterminés à ne pas entendre. D'ailleurs, je crois fort peu néceſſaire pour l'inſtruction du Lecteur, que je m'arrête ici à examiner ſi la matiere eſt capable de penſer, ou ſi elle ne l'eſt pas. Je n'ai donc qu'un mot à ré-

pondre à ces Philoſophes ſublimes, qui veulent en faire un être intelligent. Vous blâmez Deſcartes & les Cartéſiens, leur dirai-je, d'avoir oſé prétendre que la matiere eſt incapable de penſer, parce que, ſelon vous, nous n'avons aucune idée de la penſée & de l'eſprit, & que nous n'en avons qu'une fort imparfaite de la matiere, dont nous ne pouvons nous flatter de connoître toutes les propriétés eſſentielles: en cela peut-être n'avez-vous pas tort. Mais quand vous ſoûtenez vous-mêmes que cette même matiere aveugle & muette, telle que nous la connoiſſons, & dont, de votre aveu, nous ne connoiſſons que cela, eſt douée de connoiſſance, de ſageſſe & de ſentiment, ſur quel fondement oſez-vous avancer une opinion auſſi hardie? D'où le ſçavez-vous? Quelle preuve en avez-vous? Et s'il eſt vrai que vous n'en ayez aucune, comme il n'y a pas lieu d'en douter, n'eſt-ce pas une témérité extrême, d'oſer vous perſua-

der & d'oser vous flatter de persuader jamais aux hommes un si étrange paradoxe ?

Reprenons, & concluons. On remarque dans la construction & dans le gouvernement de cet Univers tant de sagesse & d'intelligence, un dessein si marqué dans son tout & dans chacune de ses parties, un ordre si constant, une uniformité si réguliere & si invariable, qu'il faut avoir renoncé à toutes les lumieres de la raison, pour en attribuer l'origine à tout autre qu'à un être souverainement sage & intelligent. Or il est de la derniere absurdité de penser que la matiere, le hazard, le mouvement, le concours fortuit de quelques atômes, puisse jamais agir avec intelligence & avec sagesse, avec dessein, avec vûe, avec ordre & uniformité. Donc il est également absurde & extravagant d'imaginer avec les Epicuriens anciens & modernes, que la

matiere & le hazard ayent pû être la cause efficiente du Monde; donc le Monde n'est point éternel.

---

§. II.

De la Chronologie de l'Ecriture, & de son autorité.

LE monde n'est pas éternel; il est également absurde & extravagant de le penser. Il a donc commencé d'être; mais est-il possible de fixer le moment précis de son origine? Peut-on compter le nombre de ses années, & déterminer sûrement combien il y a de tems qu'il existe? Les Anciens ne l'ont jamais crû; personne d'entr'eux ne l'a tenté: tous ont été persuadés que les premiers tems dont sa formation a été suivie, étoient remplis de tant d'obscurité & couverts de ténebres si épaisses, qu'il étoit absolument impossible de remonter jusqu'au

premier instant de son existence. Les Juifs plus hardis, comme nous l'avons vû (*a*), furent les premiers & les seuls qui entreprirent de fixer l'époque de son commencement. Les autres Nations eurent beau condamner leur entreprise, & la traiter de téméraire : fondés sur l'autorité de leurs Ecritures, ils prétendirent pouvoir assigner le moment précis où il avoit été formé ; & les premiers Chrétiens pleins de vénération pour ces mêmes Ecritures, en admettant la Chronologie des Juifs, adopterent en même tems toutes leurs idées sur l'origine de cet Univers. Depuis ce tems-là, la Chronologie de l'Ecriture a été la regle que nos Chronologistes ont inviolablement suivie : ils l'ont regardée comme le point fixe, dont ils devoient partir pour compter les années de la durée du monde, & dont il ne leur étoit pas permis de s'écarter. Ont-ils eu tort ?

(*a*) Voyez le Traité des *Sentimens des Anciens sur le Monde, Chap. 2. pag. 63. & suiv.*

ont-ils eu raiſon ? Leur opinion ſur cet article eſt-elle bien ou mal fondée ? C'eſt ce qu'il eſt à propos d'examiner.

J'avoue qu'il ſemble y avoir de la témérité, à oſer ſeulement paroître révoquer en doute la vérité d'un ſentiment univerſellement reçu par tout ce qu'il y a de plus grands génies, par tout ce que nous connoiſſons de plus reſpectable, de plus ſçavant & de plus habile. Sans parler des Scaliger, des Petau, des Marsham, des Uſſerius, & de tant d'autres Ecrivains célebres parmi les Modernes, la Chronologie de l'Ecriture a été ſuivie, reſpectée, canoniſée, pour ainſi dire, par toute l'Antiquité Chrétienne, par tous les Peres & les Ecrivains Eccléſiaſtiques. Je le ſçais ; & à Dieu ne plaiſe que j'aye deſſein de manquer en rien au reſpect que je dois à mes Docteurs & à mes Maîtres. Mais l'expérience du paſſé ne devroit-elle pas peut-être nous rendre ſages pour l'avenir ; & cette même expé-

rience ne nous apprend-elle pas, que les opinions les plus généralement répandues & les mieux autorisées ne sont pas toujours les plus exactement vraies; que les Peres mêmes les plus respectables & les plus habiles, ont eu quelquefois des sentimens, qui quoiqu'assez généralement reçus & approuvés de leur tems, sont aujourd'hui proscrits, & regardés comme peu conformes ou à la vérité, ou même à la doctrine orthodoxe; qu'au contraire ces mêmes Peres, ces mêmes Ecrivains Ecclésiastiques ont quelquefois regardé pendant long-tems avec toute l'Eglise, comme des rêveries ou comme des erreurs, des vérités, dont l'évidence a été depuis démontrée (*a*); qu'en un mot, comme dans tout ce qui n'est pas de foi, les hommes les plus pieux, les plus saints & les plus sçavans peuvent se tromper, il

(*a*) Voyez entr'autres ce qui a été dit au sujet des Antipodes dans le Traité des *Sentimens des Anciens sur le Monde*, *Chap.* 4. *pag.* 205. *& suiv.*

eſt permis auſſi d'examiner ce qu'ils ont penſé, & d'en faire voir la fauſſeté, lorſque l'on a de juſtes raiſons de croire qu'ils ſe ſont écartés de la droite route. Pour moi, je déclare que je ne vais pas ſi loin, & que je n'entreprens dans ce Chapitre, ni de réfuter perſonne, ni d'établir aucun ſyſtême. Mon deſſein n'eſt point de décider de la vérité du ſentiment, qui fait de l'Ecriture notre unique regle pour la Chronologie: je propoſe ſeulement mes doutes, mes vûes & mes conjectures.

Poſons d'abord un principe certain, dont nous convenions tous: c'eſt que l'Ecriture eſt la regle de notre foi dans tout ce qui concerne le dogme & la morale; que c'eſt le flambeau qui doit nous guider; que hors d'elle il n'y a que ténebres & qu'erreur; & qu'étant inſpirée de Dieu, étant la pure parole de Dieu, nous devons l'écouter avec reſpect, & la ſuivre comme la vérité même. Mais doit-elle avoir la même autorité en ce

qui regarde la Chronologie ? Il feroit inutile de consulter là-dessus un Indien ou un Chinois, qui ne regarderoient les Livres sacrés que comme un recueil des Annales particulieres de la Nation Juive, & qui n'auroient pas pour eux plus de considération que pour une histoire ordinaire de tout autre peuple. On n'avanceroit pas beaucoup plus en proposant la même question à quelqu'un de ces Rabbins fanatiques, qui par un respect outré & superstitieux pour l'Ecriture, non content de la croire inspirée de Dieu quant aux choses qu'elle contient & qu'on y lit, voudroit encore étendre le même privilege jusqu'au style, jusqu'aux mots, aux syllabes, aux points & aux virgules. Les premiers ne reconnoissant aucune inspiration divine dans les Ecrivains sacrés, leur donnent trop, en attribuant à l'homme seul tout ce qu'on lit dans leurs écrits : celui-ci leur donne trop peu, en voulant étendre l'inspiration jusqu'aux choses, qui certaine-

ment ne leur ont point été inſpirées. L'Égliſe & les Théologiens Catholiques tiennent une conduite plus ſenſée, en diſtinguant ſagement dans l'Ecriture ce qui vient de Dieu, & ce qui eſt purement de l'homme; ce qu'on ne doit attribuer qu'à l'Ecrivain, & ce qui lui ayant été dicté par le Saint-Eſprit, doit être reſpecté comme une inſpiration divine. Dans tout ce qui eſt de lui, l'homme peut ſe tromper; au lieu de rendre ſes vrais ſentimens, il peut accommoder ſon ſtyle & ſes expreſſions à la portée, à la façon de penſer de ceux à qui il parle, & qu'il veut inſtruire. Dans tout ce qui vient de Dieu, il n'y a ni erreur à craindre, ni ménagement à attendre: tout eſt vrai; il ne reſte qu'à écouter & à ſe ſoumettre. En partant de ce principe, la queſtion que j'ai propoſée ſe réduit à ſcavoir ſi la Chronologie de l'Ecriture eſt inſpirée ou non, puiſque ſi elle l'eſt, nous convenons tous qu'elle doit faire notre regle. Il ne m'appartient

point d'entreprendre de décider ici une question auſſi importante; je me contenterai de faire à ce ſujet deux réflexions, qui pourront ſervir à éclaircir cette matiere.

I. Perſonne n'ignore combien les Rabbins ont défiguré l'hiſtoire des anciens Patriarches. Ils en ont fait des contes auſſi romaneſques & auſſi puériles, que ceux de Peau-d'Ane ou du Petit-Poucet. Cependant tout abſurdes & tout ridicules qu'ils ſont, ils ne laiſſent pas d'avoir été adoptés par quelques-uns de nos Ecrivains; & nous ne voyons point qu'ils en ayent été repris, quoique ces récits fabuleux n'ayent aucun fondement dans les Livres ſacrés, & que quelquefois même ils ſoient contraires à ce qu'on y lit. Voici entr'autres ce que nous raconte ſur la foi de Maimonide, d'Abraham & de ſon pere Tharé, un Auteur moderne, certainement très-ſçavant, & des plus verſés dans la connoiſſance des Langues Orientales.

» Tharé, dit-il *(a)*, ſelon le Livre de Jo-
» ſué, étoit Idolâtre, & ſelon tous les Orien-
» taux, il eſt un des Auteurs de l'Idolâtrie.
» Lors donc que ſa femme *Thit*, attachée
» à la véritable Religion, le vit par politi-
» que ou autrement donner dans des cultes
» Idolâtres, outre les déplaiſirs qu'il lui
» cauſoit peut-être d'ailleurs, elle ſe crut
» obligée de s'élever contre lui. Diviſion
» dans la famille. Quelques-uns de ſes en-
» fans s'attachent à leur pere; d'autres s'en
» ſéparent. Eſt-il quelque modération dans
» les guerres de Religion? L'Ecriture ne
» dit rien de ces combats domeſtiques ou
» publics; mais oſons conjecturer qu'il y en
» eut, & de violens. Abraham paroît avoir
» été un homme paiſible, mais brave. Il
» étoit amateur des ſciences, ſelon ce qu'en
» diſent les Anciens. Si l'on s'en rapporte

(a) M. Fourmont l'aîné, *Réflexions ſur l'Origine, l'Hiſtoire & la Succeſſion des anciens Peuples*, Tom. 1. *Liv.* 2. *Sect.* 3. Chap. 4.

» à toutes les Traditions Orientales, il » étoit tous les jours fatigué par mille altercations avec son pere, ses freres, ses » compatriotes. Dieu pour le conserver, lui, » la Religion, les sciences, &c. lui inspira » le dessein de sortir de la Chaldée. L'Ecri- » ture dit qu'il avoit avec lui Tharé; mais » Tharé étoit alors décrépite; & qui sçait » s'il étoit avec Abraham de bon gré? Voici » donc ce que l'on peut penser. «

L'Auteur raconte ensuite comment *Thit*, c'est-à-dire, la femme de Tharé, mere d'Abraham, déclare une guerre ouverte à son mari, met Abraham dans son parti, le fait sortir d'Ur, son pays natal, où par l'invention des Arts il s'étoit rendu fort considérable, & enfin le mene à Charan, où il devient un Roi très-puissant pour ces tems-là. M. Fourmont avoue que l'Ecriture ne dit rien, ni de ces démêlés d'Abraham avec sa famille, ni de sa prétendue Royauté à Charan, ni des disputes de Religion qu'il eut à

ſoûtenir dans la Chaldée contre ſes compatriotes, ni du danger qu'il courut d'y être mis à mort à cauſe de ſon zèle pour le culte du vrai Dieu, par le Roi Idolâtre qui régnoit alors dans ce pays. Il reconnoît, dis-je, que l'Ecriture ne parle point de tout cela. N'importe; il croit que toute abrégée qu'elle eſt, elle repréſente les mêmes faits, lorſqu'elle eſt jointe aux Traditions Orientales. C'eſt ſur la foi de ces prétendues Traditions, ou peu conformes, ou même ſouvent tout-à-fait oppoſées à l'idée qne le Texte ſacré nous donne de ce Parriarche, que cet Auteur s'éleve contre ceux de nos Ecrivains qui rejettent comme fabuleux tout ce récit des démêlés d'Abraham avec les Chaldéens ſes compatriotes, prétendant même mettre la certitude de l'avanture de la fournaiſe, où les Rabbins diſent que le Patriarche fut jetté par les Idolâtres, en parallele avec celle du ſupplice de nos Martyrs (*a*). » Lorſque, dit-il,

(*a*) Ibid. *Sect.* 4. *Chap.* 12.

» l'on révoque en doute une telle histoire, » songe-t'on aux évenemens de nos jours, » & à plusieurs qui ont précédé? Pense-» t'on même à nos Martyrs, soit des pre-» miers tems du Christianisme, à Rome & » dans la Grece, soit de notre siécle, au » Japon & ailleurs? On peut donc mettre, » conclut-il, au nombre des vérités histo-» riques, ces guerres de Religion, dont » nous parlent les Orientaux. «

Voilà donc les Traditions Orientales & Rabbiniques mises par M. Fourmont, non-seulement au nombre des vérités historiques, mais même en parallele avec les faits rapportés par les Livres saints, malgré le silence qu'ils gardent sur ces Traditions, & quoiqu'ils semblent même quelquefois les contredire. Or si en écrivant les faits historiques rapportés dans l'Ecriture, les Auteurs sacrés ont été inspirés, si le Saint-Esprit a conduit leurs plumes; en un mot si les récits historiques qu'elle renferme, sont la

pure parole de Dieu, je demande, s'il peut être jamais permis d'en retrancher ou d'y ajouter ? Au contraire, si l'on permet d'ajouter à ces faits, d'en retrancher, de les interpréter & de les expliquer à sa fantaisie, comme M. Fourmont le fait ici, & comme l'ont fait plusieurs autres Ecrivains Catholiques qu'on pourroit citer, n'est-ce pas une preuve, ou du moins un aveu tacite, que les Livres historiques de l'Ecriture n'exigent qu'une foi humaine, & une créance ordinaire ?

Cette réflexion tirera une nouvelle force des observations suivantes. Il est dit formellement dans l'Ecclésiastique (*a*), que Samuel mourut, & qu'après sa mort il déclara & fit connoître à Saül que la fin de sa vie étoit proche ; qu'il éleva sa voix du fond de la terre, & prophétisa pour détruire l'impiété de la Nation. Voilà une apparition de Samuel rapportée en termes bien clairs & bien

(*a*) *Cap. 46. vers. 23.*

précis. Cependant les Peres & les Commentateurs ſont fort partagés ſur ſa réalité. Les uns la croyent, d'autres la nient, & ne penſent pas pour cela s'éloigner du reſpect dû à la divinité de l'Ecriture. Il en eſt de même de l'hiſtoire de Jephté & de ſon vœu. Nicolas de Lyra, Pagnin, Vatable, Munſter, Eſtius, Grotius, Urbain Chevreau & pluſieurs autres ont crû qu'il n'avoit point ſacrifié ſa fille; mais qu'il l'avoit dévouée au culte des Autels, avec l'obligation de garder une perpétuelle virginité. Au contraire, S. Ambroiſe, S. Jérôme, S. Auguſtin, S. Jean Chriſoſtôme, Théodoret, S. Thomas, & la foule des Commentateurs, prétendent qu'elle fut égorgée & brûlée enſuite, pour accomplir le vœu de ſon pere. On pourroit citer cent autres traits de cette nature. Or, que peut-on penſer de cette liberté, que les Peres & les Interpretes ſe ſont donnée, d'entendre & d'expliquer à leur gré les faits les plus clairs rapportés dans l'Ecriture? N'eſt-il

pas naturel d'en conclure qu'ils eussent été plus réservés, s'ils l'avoient regardée comme devant être notre regle dans le récit des évenemens & des vérités historiques ? Passons à quelque chose de plus marqué.

II. Tout le monde sçait qu'avant Copernic l'opinion commune étoit que la terre immobile occupoit le centre du monde, & que les Planettes, au nombre desquelles on mettoit le soleil, tournoient autour d'elle. Ce systême est clairement établi dans l'Ecriture (a) : il y est même appuyé par deux faits rapportés en termes si formels & si précis, qu'ils ne semblent pas pouvoir être expliqués dans le sentiment contraire. Les voici.

Les petis Rois de la Palestine alarmés de l'alliance que Josué avoit faite avec les Gabaonites, résolurent de s'unir entr'eux, pour prévenir les suites qu'elle pouvoit avoir

(a) *Terra autem in æternum stat.*

à leur préjudice. Cinq des principaux ſe liguerent, & allerent mettre le ſiége devant Gabaon. Joſué inſtruit de l'extrémité où ſes Alliés étoient réduits, prit l'élite de ſon Armée, marcha toute la nuit, attaqua les Ennemis dès le matin ſans leur donner le tems de ſe reconnoître, en tailla en piece la plus grande partie, & mit le reſte en déroute. Ils fuyoient dans la Vallée de Bethoron, lorſque le Seigneur fit pleuvoir ſur eux une grêle de pierres, qui en tua un nombre infini. Alors Joſué dit *(a)*: » Soleil, arrête-» toi vis-à-vis de Gabaon : Lune, n'avance » pas contre la Vallée d'Aïalon ; & le So-» leil & la Lune s'arrêterent juſqu'à ce que » le Peuple du Seigneur ſe fût vengé de » ſes ennemis.« Le Prophete Habacuc dit auſſi poſitivement, qu'en cette occaſion le Soleil & la Lune s'arrêterent dans leur de-

(a) Joſué, *cap.* 10. *verſ.* 13.

meure(*a*); & l'Auteur de l'Ecclésiastique parlant de Josué: » Le Soleil, dit-il (*b*), ne s'est-» il pas arrêté dans sa colere ; & un jour » n'a t-il pas été aussi long que deux au-» tres ? « Venons au second fait.

Le Roi Ezechias étant tombé malade, n'attendoit plus que la mort, suivant la prédiction qu'Isaïe lui en avoit faite de la part de Dieu (*c*), lorsque le Seigneur touché des prieres & des larmes de ce Priuce, ordonna au Prophete de retourner lui annoncer qu'il le guériroit, & que ses jours étoient prolongés de quinze années. » Et » quel signe me donnerez-vous, lui dit » Ezechias, qui puisse m'assurer de cette » guérison ? Voulez-vous, répondit Isaïe, » que l'ombre du Soleil s'avance de dix » lignes, ou qu'elle retourne en arriere d'au-

(*a*) *Sol & Luna steterunt in habitaculo suo.* Habac. cap. 3. vers. 11.

(*b*) *Annon in iracundiâ ejus impeditus est sol, & una dies facta est quasi duo ?* Ecclesiastic. cap. 46. vers. 5.

(*c*) IV. Reg. *cap.* 20. *vers.* 1.

» tant de degrés ? Il eſt aiſé, répartit le Roi, » que l'ombre s'avance de dix lignes : ce » n'eſt pas là ce que je veux, mais qu'elle » recule de dix degrés. « Iſaïe pria le Seigneur ; & l'Ecriture dit expreſſément, que le Soleil qui avoit déja paſſé dix lignes, recula en arriere de dix degrés (*a*). Le fait eſt confirmé par l'Auteur de l'Ecléſiaſtique, qui parlant de ce prodige, dit que ſous le regne d'Ezéchias, le Soleil recula en arriere, & prolongea les jours de ce Prince (*b*).

Voilà des faits bien marqués, des paſſages bien formels & bien précis en faveur de l'ancien ſyſtême, qui place la Tere immobile au centre du Monde, & qui fait tourner le Soleil autour d'elle. L'Ecriture dit en termes très-clairs & qui ne ſouffrent

(*a*) *Et reverſus eſt ſol decem lineis per gradus quos deſcenderat.* Iſa. cap. 28. verſ. 8.

(*b*) *In diebus ipſius* (Ezechiæ) *retrò redit ſol, & addidit vitam regis.* Eccleſiaſtic. cap. 48. verſ. 26.

point d'équivoque, que le Soleil s'arrêta ; qu'il recula en arriere ; & elle le repete en plus d'un endroit. Cependant personne n'ignore qu'après avoir essuyé d'abord quelques contradictions, le systême de Copernic dans lequel la terre tourne autour du Soleil, & qui fait de cet Astre le centre & le mobile de cet Univers, a enfin pris le dessus, qu'il est aujourd'hui le seul que suivent nos Astronomes & nos autres Ecrivains, & qui soit soûtenu dans toutes les Ecoles Chrétiennes. Qu'en peut-on conclure, sinon que pour la Physique, comme pour le détail Historique des évenemens, l'Ecriture n'est pas apparemment notre seule & unique regle.

De ce que nous avons dit jusqu'ici il s'ensuit, que malgré le respect que l'on doit à l'Ecriture, les Peres eux-mêmes, les Interpretes, les Commentateurs & les Ecrivains les plus Catholiques ont reconnu, qu'elle contenoit beaucoup de choses, qu'on

pouvoit

pouvoit croire n'avoir point été inſpirées ; qu'en conſéquence ils n'ont point fait difficulté de s'en écarter en divers points, même d'en ôter, d'y ajouter, de l'expliquer, de l'interpréter, de l'accommoder à leurs vûes & à leurs idées ſelon le deſſein qu'ils ſe propoſoient ; qu'ils ſe ſont donné cette liberté ſur-tout en ce qui regarde le détail des événemens ; & que l'Egliſe elle-même ne trouve pas mauvais, n'empêche point que nous nous éloignons de ce qu'elle nous apprend au ſujet du ſyſtême du Monde. Mais ſi l'on peut penſer, que dans ces deux articles elle n'eſt point la regle de ce que nous devons croire ; s'il eſt permis d'imaginer, que les Ecrivains Sacrés n'ayent point été inſpirés à cet égard, qu'ils ayent pû ſe tromper, ou accommoder leur ſtyle & leurs expreſſions à la maniere de penſer du Peuple pour lequel ils écrivoient ; s'il eſt vrai de dire, que l'eſprit de Dieu qui les animoit, qui les éclairoit, qui les guidoit, vouloit

faire des hommes de parfaits adorateurs, & qu'il ne s'étoit nullement proposé d'en faire des Historiens exacts, ou des Physiciens habiles; si, dis-je, il est permis de penser de la sorte, seroit-il défendu de croire, qu'il n'a pas non plus eu en vûe de faire de nous de grands Chronologistes; & que les Auteurs Sacrés n'ayant pas toujours été, ou n'ayant pas toujours crû devoir être fort exacts dans la Physique & dans l'Histoire, ils ne l'ont peut-être pas été davantage dans la date des différentes époques & dans le calcul des années du Monde? Je laisse à de plus sçavans que moi le soin d'en décider; j'ai déja averti, qu'il ne m'appartenoit point de prononcer sur une matiere aussi délicate. Du reste je crois que l'on conviendra sans peine avec moi, que de tout ce qu'on vient de lire il résulte évidemment, qu'il n'est pas encore bien décidé que pour fixer la durée du Monde, la Chronologie de l'Ecriture soit l'unique regle que nous devions suivre.

§. III.

Si l'Ecriture est un guide sûr, fidele & suffisant pour fixer la Chronologie.

ELLE ne peut l'être, si comme je viens de le montrer, il n'est pas bien sûr qu'il ne nous soit pas permis de nous en écarter dans la recherche des vérités Chronologiques. Mais sur ce principe on ne manquera pas de demander comment donc il s'est pû faire que les Peres, les Ecrivains Ecclésiastiques, & après eux nos Chronologistes se soient tous accordés à la suivre, comme le guide le plus assuré que nous eussions pour fixer la Chronologie? On peut en apporter deux raisons assez plausibles. La premiere se tire du respect que l'on a toujours eu, & que l'on ne doit jamais cesser d'avoir pour les Livres Sacrés. Les pre-

miers Chrétiens, comme nous l'avons dit, en recevant des Juifs les Ecritures qui prouvoient la venue du Meſſie, la Divinité de Jeſus-Chriſt & la vérité de la Religion, adopterent en même tems toutes leurs idées ſur la maniere de compter les années du Monde, & ſur l'époque de ſon commencement. Leur extrême vénération pour les Livres Saints ne leur permit pas d'examiner, ſi cette maniere de compter étoit juſte, & ſi on pouvoit la prendre pour regle ſans craindre de s'égarer. Les Juifs ſuperſtitieux revendiquoient juſqu'aux minuties, juſqu'aux accens de l'Ecriture : les premiers Chrétiens les imiterent, & par un zèle outré ſe firent un ſcrupule de s'écarter le moins du monde d'un calcul qu'ils regardoient comme ſacré. Cela eſt ſi vrai, que comme les Juifs ſuivoient alors la Chronologie des Septante, c'eſt auſſi la ſeule que les Peres ayent employée, & qui ait été reçue dans les premiers ſiecles de l'Egliſe;

& delà vient, comme on l'a vû *(a)*, que les premiers Chrétiens judaïsans se tromperent si lourdement sur l'époque de la fin du Monde, qu'ils s'imaginerent être fort proche.

Mais on peut dire qu'une des plus fortes raisons qui les engagerent à adopter la Chronologie de l'Ecriture, fut le chimérique & le fabuleux qu'ils crurent remarquer dans celle de tous les autres Peuples. Les Histoires anciennes qu'ils avoient entre les mains, ou ne leur apprenoient rien sur la durée de cet Univers, ou faisoient remonter son origine jusqu'à des tems si reculés, qu'à force d'en exagérer l'Antiquité, elle cessoit d'être vraisemblable. Les Anales des Egyptiens & des Chaldéens ne leur offroient que des trente mille, des cent mille, des quatre cens mille ans : ces calculs outrés les effrayoient ; & ils leur sembloient si dispro-

(a) Voyez le Traité des *Sentimens des Anciens sur le Monde*, *Chap.* 3. *pag.* 81. *& suiv.*

portionnés avec celui des Livres Saints ; qu'il leur paroiſſoit impoſſible de les concilier. Avoient-ils tort de penſer ainſi? Que l'on en juge par les travaux de nos plus fameux Chronologiſtes, qui ayant entrepris cette conciliation, peuvent à peine en venir à bout à force d'étymologies outrées & aſſez ſouvent viſiblement fauſſes, & de ſuppoſitions purement arbitraires & toutes gratuites (*a*). Les premiers Peres moins habiles peut-être, mais certainement plus ſenſés en cela que quelques-uns de nos Modernes, déſeſpérant de réuſſir dans un projet ſi difficile, en étoient d'autant plus portés à rejetter ces Chronologies imaginaires, qui ne leur préſentoient d'ailleurs aucune liaiſon, aucune ſuite, & à s'attacher à celle de l'Ecriture. Celle-ci plus ſenſée & plus raiſonnable dans le nombre des années

(*a*) Voyez entr'autres ſur ce ſujet l'Ouvrage de M. Fourmont intitulé : *Réflexions ſur l'origine, l'Hiſtoire & la Succeſſion des Anciens Peuples, &c.*

qu'elle ſemble attribuer à la durée du Monde, leur paroiſſoit par cet endroit avoir, ou plus de vérité, ou du moins plus de vraiſemblance: ils la trouvoient outre cela plus liée, plus ſuivie pour la ſucceſſion des faits & l'ordre des évenemens. Ils crurent enfin qu'elle leur ſuffiſoit, pour fixer les grandes, les principales époques. Eurent-ils raiſon de le penſer? Je hazarderai encore ici ſur ce ſujet deux ou trois réflexions, qui termineront tout ce que j'ai à dire ſur la Chronologie de l'Ecriture.

Les Peres des quatre premiers ſiecles avoient un avantage bien marqué ſur nos Chronologiſtes modernes. Comme la Verſion des Septante étoit alors la ſeule, ou à peu près la ſeule qui fût reçue dans l'Egliſe, on n'avoit point auſſi pour l'Ecriture d'autre Chronologie que la leur. Tous les Peres la ſuivoient; & comme ils partoient tous du même principe, ils pouvoient eſpérer de s'accorder.

Il n'en eſt pas de même de nos Chronologiſtes modernes. Ils ſe trouvent partagés entre trois textes, l'Hébreu, le Samaritain & les Septante; & le différent calcul de ces trois textes cauſe entr'eux des différences, non d'un an, ou même d'un ſiecle, mais ſouvent d'un ou de pluſieurs milliers d'années. Il s'agit de ſçavoir quel eſt le texte que l'on doit ſuivre : ils ſe battent là-deſſus, ſans qu'aucune autorité ſe mette en peine de les accorder; & il faut convenir qu'il n'eſt pas aiſé de le faire. Le texte Hébreu de la Maſſore abrege trop les tems; il ne compte qu'environ 4000 ans depuis Adam juſqu'à Jeſus-Chriſt : mais c'eſt le texte original; & par cet endroit quelques Hébraïſans s'y tiennent *mordicus*, & ne céderoient pas à l'évidence même. L'Hébreu Samaritain donne plus d'étendue à la durée du monde; mais il eſt moins correct, dit-on, que l'Hébreu de la Maſſore. Cependant il ne laiſſe pas d'avoir ſes partiſans;

& le Pere Morin de l'Oratoire entr'autres a fait tous ſes efforts pour détruire celui-ci, & pour élever ſur ſes ruines l'autorité du texte Samaritain. Enfin la Verſion des Septante, qui fait remonter l'origine du Monde juſqu'à 6000 ans ou environ avant Jeſus-Chriſt, outre ſon antiquité, outre le privilcge qu'elle a d'avoir été ſuivie pour la Chronologie par tous les anciens Pères, compte encore parmi nos Modernes un très-grand nombre de Sectateurs, & entr'eux pluſieurs noms illuſtres, tels que Genebrard, Voſſius, le Pere Pezron, &c. Pour ne point fatiguer le Lecteur, par des diſcuſſions Chronologiques, je vais lui repréſenter ici en abrégé la différence des trois calculs par rapport à la vie des anciens Patriarches, qui ont vécu depuis Adam juſqu'au Déluge.

ANNE'ES DES PATRIARCHES,

Depuis Adam juſqu'au Déluge.

Selon le Texte Hébreu,		1656. ans.
Selon le Texte Samaritain,		1307.
Selon les Septante	Dans Euſebe,	2242.
	Dans Joſephe,	2256.
	Dans Jule-Africain, S. Epiphane, Le Pere Petau,	2262.

On voit par cette Table abrégée, que dans ces trois calculs, qui regardent ſeulement les tems qui ont précédé le Déluge, le Texte Samaritain abrege les années du monde de trois cens quarante-neuf ans, & que la Verſion des Septante les allonge au contraire de près de ſix cens ans, ou, ſi l'on veut, de cinq cens quatre-vingt-ſix années. Ces différences, comme on voit, ne ſont pas petites. Six cens ans avant le Déluge,

& quatorze ou quinze cens ans après de plus ou de moins, font ſans doute un arrangement bien différent dans l'ordre des faits, dans la ſucceſſion des évenemens, & dans la date des principales époques de l'Hiſtoire ancienne; & pour nous en tenir à la queſtion dont il s'agit ici, on avouera que deux mille ans de plus ou de moins font un objet dans l'antiquité du Monde. Dans ces différences de calculs ſi marquées, quel parti prendre? Les uns ſuivent opiniâtrément le Texte Hébreu; d'autres tiennent pour le Texte Samaritain, & pluſieurs ſe déclarent pour la Verſion des Septante. Pourquoi? parce qu'il leur plaît: diſons mieux; parce que l'un ou l'autre de ces calculs convient & s'accommode mieux à leurs deſſeins, à leurs vûes, à leurs idées, & ſouvent à leurs préjugés. Le Texte Hébreu a pour les uns ſon *originalité*; pour les autres les Septante ont leur droit acquis par l'uſage conſtant qu'en ont fait Jeſus-Chriſt, les Apôtres & tous les

Peres des premiers ſiecles. Dans ces perpléxités, quelle autorité nous décidera ? Aucune : le ſeul Tribunal infaillible établi par Jeſus-Chriſt pour fixer nos doutes, garde un profond ſilence ſur ces matieres ; d'où il réſulte, qu'en ſuppoſant même dans la Chronologie de l'Ecriture toute l'autorité de la parole de Dieu, elle n'eſt pas ſuffiſante pour mettre fin à nos incertitudes, & pour nous guider dans la recherche des vérités chronologiques.

Que feroit-ce, ſi entrant dans un examen plus détaillé de la Chronologie ſacrée, j'entreprenois de faire voir, qu'indépendamment de la différence des Textes, on n'y trouve en effet aucune liaiſon, aucune ſuite, & que nos Chronologiſtes ſont obligés d'y ſuppléer par des calculs & des ſuppoſitions purement arbitraires. De-là leurs variations & leurs différences infinies, chacun d'eux cherchant à racourcir ou à allonger les tems, ſelon qu'il convient à ſon deſſein &

à ſon ſyſtême. Veut-on en voir un exemple bien marqué? qu'on jette les yeux ſur les deux Tables qui ſuivent : elles repréſentent en abregé les calculs de deux de nos plus fameux Chronologiſtes, le Chevalier Marſham & le Pere Pezron, par rapport aux années écoulées depuis le Déluge jusqu'au retour de la captivité de Babylone.

Selon Marsham.

Du Déluge à la Vocation d'Abraham,	426 ans.
De la Vocation d'Abraham à la ſortie d'Egypte,	430 ans.
De l'Exode à la fondation du Temple,	480 ans.
La durée du Temple,	400 ans.
La Captivité,	70 ans.
Total	1806 ans.

Selon le Pere Pezron.

Du Déluge à la Vocation d'Abraham, 1257 ans.

De la Vocation d'Abraham à la ſortie d'Egypte, 430 ans.

De la ſortie d'Egypte à la fondation du Temple, 873 ans.

De la fondation du Temple à ſa deſtruction, 470. a. 6. m. 10. j. 1. min.

La Captivité, 70 ans.

Total 3100. a. 6. m. 10. j. 1. min.

En voyant cette derniere Table, qui ne riroit de la ſcrupuleuſe exactitude du Pere Pezron, qui porte la préciſion non pas juſqu'aux mois & aux jours ſeulement, mais même juſqu'à une minute? Mais tout exact qu'il eſt ou qu'il veut paroître, il réſulte toujours de ces deux calculs, que comme Masrham ne ſe donne aucun eſpace, lui au

contraire en prend un qui tient de l'immenſité, puiſque du ſeul Déluge juſqu'à la fin de la Captivité, il met preſque le double de ce que compte ſon Confrere. De-là il eſt naturel de conclure que l'un des deux s'eſt trompé; & peut-être concluroit-on à bien plus juſte titre, qu'ils ſe ſont trompés l'un & l'autre. Du reſte il eſt inutile de demander qui des deux a ſuivi la Chronologie de l'Ecriture : ni l'un ni l'autre n'ont prétendu s'en écarter; tous deux ont fait profeſſion de s'y conformer : bien entendu qu'ils ſe ſont crû permis de l'accommoder à leurs ſyſtêmes.

Je pourrois citer cent exemples pareils, tous également propres à prouver, & l'abus que font nos Auteurs de la Chronologie de l'Ecriture, qu'ils tournent & façonnent à leur gré, & l'inutilité, l'inſuffiſance de cette même Chronologie, pour fixer les années du Monde. J'ennuierois le Lecteur, ſi j'entreprenois d'entrer dans ces détails; mais je

ne puis passer ici sous silence ce qui regarde le tems des Juges. L'Ecriture dit expressément (*a*) que Dieu a donné des Juges aux Israëlites pendant quatre cens cinquante ans; & pour remplir ce nombre d'années, il est incroyable combien nos Chronologistes ont fait d'efforts, combien ce seul endroit a mis leur esprit à la torture. Les uns retrécissent absolument le tems des Juges : les autres ne comptent la sortie d'Egypte qu'à la quatorziéme année du Désert. Quelques-uns dans ces quatre cens cinquante ans comprennent Josué : plusieurs au contraire ne commencent à compter les années des Juges que d'Othoniel. Il y en a même, qui au lieu de quatre cens cinquante ans, voudroient qu'on ne lût que trois cens cinquante. Tous allongent ou racourcissent à leur fantaisie le tems des Anarchies & des Servitudes. Ils ont pris l'Ecriture en tout sens, & avec ce-

(*a*) *Reg. lib.* 1. & *Act. Apost. cap.* 13.

la; les plus sinceres sont obligés d'avoüer (a) que l'on est encore dans les mêmes perpléxités, & que jusqu'ici on a plutôt vû, que résolu les difficultés du Livre des Juges, de celui des Rois & des Actes des Apôtres.

Je finis par cette réflexion, qui me paroît assez sensible. Que la division & les variations des Chronologistes soient infinies par rapport à la durée ou au nombre des années du Monde, c'est une vérité dont on ne sçauroit douter, pour peu que l'on ait lû, & qui d'ailleurs a été démontrée par le Pere Tournemine, Jésuite, dans l'énumération qu'il en a faite à la fin du Ménochius. Cependant quelque diversité qui regne entre eux, tous font profession de suivre la Chronologie de l'Ecriture, & de s'y conformer. D'où je conclus, (& j'espere que tout homme sensé tirera la même conclusion avec moi) que puisque l'Ecriture ne suffit pas

(a) Voyez M. Fourmont, *ubi sup. Tom.* 11. *liv.* 3. *chap.* 10.

pour les mettre d'accord entr'eux, elle n'eſt pas un guide ſûr. fidele & ſuffiſant, pour regler & fixer la Chronologie.

CONCLUSION.

Inutilité de la Chronologie pour fixer les années du Monde.

Si l'on pouvoit encore en douter, il ſuffira pour s'en convaincre de ſe rappeller ce qui vient d'être dit des variations étranges des Chronologiſtes, & de leurs diſſenſions éternelles. Un d'entr'eux en convient de bonne-foi (*a*); & de ſon aveu, ni Scaliger, ni Petau, ni Uſſérius, ni Marsham, ni Cumberland, ni Pezron, ni Périzonius, ni aucun de ceux de nos Auteurs qui ſe ſont rendus célebres en ce genre, n'ont encore pû s'accorder ſur la vérité d'aucune Epoque. Or s'ils ne ſçauroient convenir entr'eux de la

(*a*) M. Fourmont, *ubi ſup*. Voyez ſa Préface, pag. vj. & ſuiv.

date des Epoques particulieres, comment leur ſera-t'il poſſible de remonter juſqu'à la grande Epoque, juſqu'à l'Epoque générale, qui eſt l'origine du Monde?

M. Fourmont attribue cette diviſion des Chronologiſtes à ce que chacun d'entr'eux s'étant fait un plan & un arrangement particulier d'âges, de regnes, d'années de regne, & ne voulant pas en ſortir, de toute néceſſité il n'a dû s'accorder avec les autres qu'en très-peu d'articles. Dans cette diſpoſition, comme pour fixer, dit-il, l'Epoque des faits, bon gré malgré, il faut que le Chronologiſte prenne parti: bon gré malgré auſſi, attaché à un ſentiment & obligé d'en rechercher toutes les raiſons, il s'y livre inſenſiblement, & choiſit très-ſouvent preſque par machine le ſentiment qui tend le plus, & qui convient le mieux à ſes vûes particulieres.

Cette raiſon eſt ſans doute de quelque poids; il eſt vraiſemblable qu'elle influe

beaucoup dans les différences & les variations de notre Chronologie. Mais la ſource du mal vient certainement de plus loin ; & l'on ne doit point en rechercher la cauſe ailleurs, qu'en ce que nos Chronologiſtes n'ont aucun point fixe d'où ils puiſſent partir ſûrement, aucun principe certain qu'ils puiſſent ſuivre. Tous, à la vérité, regardent la Chronologie de l'Ecriture comme le flambeau qui doit les guider & la regle qu'ils doivent ſuivre; tous font profeſſion de s'y conformer. Mais outre que j'ai fait voir qu'il n'étoit pas encore bien décidé, que ſans manquer au reſpect qui eſt dû aux Livres ſaints, il ne ſoit peut-être pas permis de s'écarter de leur maniere de compter; le peu que j'ai dit des ſecours qu'ils pouvoient nous fournir pour la Chronologie, du peu de ſuite & de liaiſon que l'on remarque dans celle qu'ils nous offrent, & de la différence des Textes, cela joint aux variations perpétuelles de ces mêmes Ecrivains, dont chacun proteſtant qu'il

veut s'y conformer, ſe donne en même tems la liberté d'y ſuppléer, de l'altérer ou de l'interpréter à ſa fantaiſie : toutes ces raiſons, dis-je, ſont plus que ſuffiſantes pour convaincre toute perſonne ſage, que cette regle qu'on nous propoſe eſt une regle très-défectueuſe, & que c'eſt un guide mal ſûr & abſolument inſuffiſant pour fixer notre Chronologie.

Deſtitués de ce ſecours, à quoi donc pourrons-nous nous attacher ? Sera-ce aux Olympiades & aux Marbres d'Arondel ? Mais outre qu'ils ne remontent pas aſſez haut, ces derniers ont beaucoup perdu de leur crédit parmi les Sçavans ; & l'on diſpute encore aujourd'hui de quel point il faut partir pour commencer à compter les Olympiades. Croirons-nous trouver plus de ſecours dans l'antiquité chimérique des Chaldéens, & entrerons-nous dans le cahos ténébreux des Rois Aſſyriens & Babyloniens, dont le ſynchroniſme, de l'aveu de nos plus habiles

Chronologistes, est encore pour nous une énigme? Ou bien aurons-nous recours aux Dynasties Egyptiennes, ou absolument fabuleuses, ou si imparfaites, si mutilées, si dérangées, si confuses en un mot & si obscures, qu'aucun de nos Auteurs, si l'on en excepte M. Fourmont, qui n'a été suivi de personne, n'a osé se flatter d'être sorti avec honneur de leur labyrinthe? Nous en rapporterons-nous enfin aux Annales Chinoises, qui, de l'aveu des Chinois mêmes, ne contiennent pour les premiers tems, ni moins d'obscurités, ni moins de fables? Non; & il est généralement décidé, que l'Histoire profane ne sçauroit nous fournir ce point fixe que nous cherchons, pour remonter jusqu'à l'origine du Monde.

Mais l'eût-on trouvé ce point fixe, en seroit-on plus avancé? Je ne sçais; & je doute si avant toute chose il ne seroit point nécessaire de résoudre une difficulté que tout le monde sçait, mais à laquelle on ne fait

peut-être pas toute l'attention qu'elle mérite. C'est qu'originairement les différens Peuples ont compté les tems fort différemment, & que l'année n'a pas toujours été de douze mois chez toutes les Nations de la Terre. Les uns ne la composoient que d'un mois, comme les Egyptiens; les autres de trois, comme les Arcadiens; les autres de six, comme les Acarnaniens; & ce ne fut qu'en différens tems que les uns & les autres commencerent à la composer de douze. Toute l'Antiquité rend témoignage à cette vérité; & Pline nous apprend (*a*) que c'est pour cette raison que dans les Histoires anciennes nous trouvons des vies si longues. Or de-là ne résulte-t'il pas que pour fixer

(*a*) *Annum alii æstate unum terminabant, & alterum hyeme; alii quadripartitis temporibus, sicut Arcades, quorum anni trimestres fuêre: quidam Lunæ senio, ut Ægyptii. Itaque apud eos aliqui & singula millia annorum vixisse produntur.* Plin. Hist. lib. 7. cap. 49. Voyez aussi Diodor. lib. 1. Solin. cap. 1. Macrob. Saturn. lib. 1. cap. 12. Augustin. de Civ. Dei, lib. 15. cap. 12. &c.

la Chronologie des différens Peuples, il faudroit commencer par déterminer de quelle maniere chaque Nation a d'abord compté ſes années, & fixer enſuite le tems auquel elle a commencé à compter par années ſolaires? Sans cela pourra-t'on ſe flatter jamais d'avoir une Chronologie ſûre & exacte? Mais qui oſera entreprendre de débrouiller ce cahos? Quel nouveau Théſée pourra ſe flatter de ne pas s'égarer dans les détours inexplicables de ce labyrinthe? Concluons donc que tous les travaux des Chronologiſtes, toutes les recherches qu'ils ont faites juſqu'ici, ſont fort inutiles pour fixer les années du Monde, & que les lumieres de la Chronologie ne ſuffiſent pas, pour nous faire remonter juſqu'à ſon origine.

FIN.



